
FORT
HILL

LURLEY
MANOR

Frontispiece by
Jan van den Avele —

workshop of R. de Hooghe

HISTOIRE DE LA
DUCH. DE LA VALLIERE

J. v. den Aveele f.



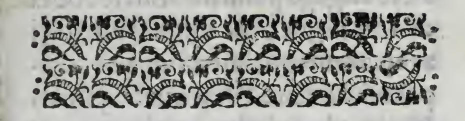
LA VIE
DE LA
DUCHESSE
DE LA
VALIERE

Où l'on voit une Relation curieuse de ses Amours & de sa Penitence.

PAR ***



A COLOGNE,
Chez JEAN DE LA VERITE'.
M. DC. XCV.



LA VIE DE LA DUCHESSE DE LA VALIERE.

LOuïs le Grand eſt ſans contredit l'un des Princes de l'Europe le plus galant & le mieux fait ; & quoi-qu'on puiſſe dire qu'il eſt à preſent ſur ſon retour , on peut dire auſſi qu'il n'a rien perdu de ſa premiere galanterie. Les Guerres où il

a été engagé pendant tout le cours de ſon regne, & dont il eſt ſorti avec avantage, ne l'ont pas empêché de faire l'Amour. Jamais Prince n'a été plus ambitieux, & n'a plus aimé la gloire, & jamais Prince auſſi n'a été plus amoureux & plus paſſionné. Son cœur n'a jamais été de ces cœurs farouches que l'Amour a peine à aprivoiſer, & qui ſe fortifie de je ne ſai qu'elles Maximes qui en defendent ſi bien l'aproche que ce n'eſt qu'avec bien de la difficulté que cette paſſion en peut découvrir le foible. Il n'a pas moins d'eſprit que de bonne mine, & par deſſus tout cela il eſt Roy: c'eſt plus qu'il ne faut pour ſe faire aimer.

On lui a oüi dire plus d'une fois que les plaiſirs de l'Amour ont pour lui quelque choſe de ſi exquis & de ſi delicat, que rien au monde ne le touche plus ſenſible-

ſiblement : cependant quoi-qu'il ait un extréme penchant pour les Femmes, il n'en a jamais aimé un grand nombre. Ses premieres Amours furent pour Mademoiſelle de Mancini Niece du Cardinal Mazarin, qui n'avoit rien de recommandable du côté de la beauté : Elle avoit aſſez mauvaiſe façon, elle étoit groſſe & petite dans ſa taille, & avoit aſſez l'air d'une bonne Marchande. Les ſentimens ſont bien differens au ſujet de ſon eſprit ; car les uns diſent qu'elle en avoit beaucoup, & que ce fut par-là qu'elle charma le Roy ; les autres ſoûtiennent qu'elle n'en avoit pas plus que de beauté ; mais qu'en revanche elle avoit beaucoup de fierté & d'ambition : Et de ce nombre étoit le Cardinal Mazarin qui en pouvoit mieux juger que perſonne, & dont l'autorité ſeroit déciſive s'il n'avoit pas fait

paroître tant de paſſion à traverſer les Amours de ſa Niece, & à en détacher le Roi.

Le but qu'on ſe propoſe ici eſt de faire l'Hiſtoire des Amours du Roy & de Mademoiſelle de la Valiere: Mais comme l'attachement que ce Prince eut d'abord pour Mademoiſelle de Mancini fut, pour ainſi dire, ſon coup d'eſſai, que le cœur de ſa Majeſté y parut dans ſon naturel, & qu'à peine la Reine Mere & le Cardinal avec tout ſon credit furent aſſez puiſſans pour le détâcher d'une Amourette dont tout le monde parloit fort deſavantageuſement, & que ſon Eminence regardoit comme une choſe qui ſeroit indubitablement fatale à la gloire de ſa Majeſté auſſi bien qu'au bonheur de ſes ſujets, je croi qu'il ne ſera pas mal à propos d'en parler un peu au long.

Aprés que le Cardinal Mazarin fut

fut parvenu au Miniſtere, & qu'il ſe fut elevé par la ſuperiorité de ſon Genie au faîte de la grandeur, il ne ſongea plus qu'à bien ſervir ſon Maître, & à faire la fortune de ſa Famille; & pour cet effet il fit venir ſes Nieces en France. Mais comme il vouloit qu'elles ne paruſſent pas à la Cour en Novices, il leur fit faire un ſejour de huit mois à Aix en Provence pour apprendre un peu les manieres du païs: Aprés quoi il les fit venir à Paris, où ſon Eminence ne les vit d'abord *qu'incognito.* Elles ne furent pas plûtôt delaſſées des fatigues de leur voyage que le Cardinal voulut qu'elles allaſſent faire la reverence à leurs Majeſtez, qui les reçûrent avec toutes les marques d'affection poſſible.

Mademoiſelle de Mancini, ſoit qu'elle ſe ſentit encore des fatigues du long voyage qu'Elle venoit de faire, ſoit que la nou-

veauté de l'air produiſit ce mauvais effet, ou qu'Elle ne vécût pas avec aſſez de regime, tomba dans un état pitoyable. Pour tâcher de la rétablir, le Cardinal prit la reſolution de la mettre dans le Couvent de la Viſitation qui eſt au Faux-Bourg ſaint Jaques, & pria Madame de la Moignon qui en étoit la Superieure de prendre ſoin de ſon éducation. Comme Mademoiſelle de Mancini paroiſſoit fort nouvelle, & qu'elle ne ſavoit pas la Langue Françoiſe, ſon Eminence ne crût pas pouvoir la produire aſſez avantageuſement dans une Cour auſſi magnifique, & auſſi ſpirituelle que l'étoit celle de France, & ce fut une des principales raiſons qui la détermina à faire faire à ſa Niece un Noviciat de dix-huit mois. Sa directrice s'aquitta de ſon emploi avec tant d'application qu'elle lui ap-

prit pendant ce temps-là tout ce que devoit ſavoir une Fille qui devoit faire une grande figure dans le Monde.

Le Cardinal voyant ſa Niece dans l'état qu'il ſouhaitoit la fit venir à la Fere en Picardie, où la Cour étoit alors, à deſſein de la marier à Monſieur le grand Maître : Mais comme il étoit déja amoureux de * Mademoiſelle Hortenſe, ſœur puînée de Mademoiſelle de Mancini, & auſſi belle que ſa ſœur l'étoit peu, il ne voulut jamais entendre parler de ce Mariage.

Mademoiſelle de Mancini ſuivit toûjours la Cour depuis ce temps-là : Et comme l'éducation qu'on lui avoit donnée lui avoit fait connoître le Monde, Elle y trouva des charmes qu'Elle n'avoit pas encore goûté. Il eſt

* *Depuis Ducheſſe Mazarin.*

vrai que ces plaiſirs étoient fort traverſez par l'humeur bizarre de ſa Mere qui l'avoit conduite en France, & qui ne l'avoit jamais aimée avec autant de tendreſſe que ſes ſœurs. Cette impitoyable Mere la tenoit toûjours enfermée, & rarement la laiſſoit Elle ſortir qu'Elle ne l'accompagnât.

Ces duretez lui étoient d'autant plus inſuportables, que ſes ſœurs étoient traitées d'une maniere toute contraire. Elle étoit outrée de dépit & de reſſentiment de ſe voir enfermée pendant que ſes ſœurs jouïſſoient de tous les plaiſirs & de tous les divertiſſemens de la Cour; de ſorte que ne pouvant plus contenir un reſſentiment qu'Elle ne croyoit que trop bien fondé, Elle s'en plaignit à ſa Mere; lui reprocha le peu de tendreſſe qu'elle avoit pour elle, & lui remontra que ſi

ſa ſœur avoit plus de beauté qu'Elle, & qu'elle eut à cauſe de cela la premiere place dans ſon affection, elle devoit au moins ſe ſouvenir qu'elle étoit ſon Aî-née. Ce reproche toucha ſi ſenſiblement ſa Mere qu'elle s'en plaignit au Cardinal de la maniere du monde la plus aigre. Elle lui dit entr'autres choſes qu'Elle étoit d'une humeur incompatible; qu'il vaudroit beaucoup mieux en faire une Religieuſe que de la laiſſer dans le monde, où Elle ne pouvoit être que malheureuſe, & qu'elle n'avoit ni docilité ni reſpect pour les perſonnes à qui Elle devoit tout. Le Cardinal releva ces plaintes par des cenſures ſi dures & ſi animées, qu'elles auroient été capables de faire mourir de chagrin une perſonne qui auroit pris les choſes plus à cœur.

Depuis ce temps là la Mere de

nôtre Heroïne n'eut aucune joye dans la vie : Elle tomba dans un déplaiſir extreme ; & aprés avoir long-temps langui , Elle mourut enfin au grand contentement de Mademoiſelle de Mancini, qui ſe vit par-là delivrée d'un tres-fâcheux Argus.

Le Roy viſitoit tous les jours la Malade ; & comme Mademoiſelle de Mancini s'y trouvoit fort ſouvent , il commenca à ſentir qu'Elle meritoit d'être aimée : Il crût avoir remarqué en Elle de l'eſprit & du brillant ; & dans ces préjugez il lui diſoit toûjours en paſſant quelque choſe d'obligeant , qui ne contribuoit pas peu à la dédommager de ſes chagrins domeſtiques, qui alloient toûjours en augmentant ; car ſa Mere ne vouloit pas abſolument qu'Elle entrât dans ſon Apartement lors-qu'Elle avoit compagnie.

Eſtant donc plus au large par la mort de ſa Mere, & n'ayant affaire qu'à Madame de Venele que le Cardinal lui avoit donné pour Gouvernante, elle commença à prendre l'eſſor, & à être un peu plus Maîtreſſe de ſes volontez : Elle goûtoit à longs traits tout ce que la vie a de doux & d'agréable : Et comme la ſanté & l'embonpoint dépendent preſque tout à fait du contentement de l'eſprit, Elle ſe trouva pour l'un & pour l'autre dans la plus heureuſe ſituation qu'Elle pouvoit ſouhaiter.

L'Hôtel des Nieces du Cardinal étoit le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de leſte & de galant à la Cour : c'étoit là où ſe faiſoient toutes les parties de plaiſir. Le Roy les honoroit ſouvent de ſa preſence, & vivoit avec elles le plus familierement

du

du monde. Cependant comme il eſt naturellement aſſez ſerieux, il ne laiſſoit pas de les gêner, quoi-qu'il ne ſe propoſât rien moins que cela. Il n'y avoit que Mademoiſelle de Mancini qui fut ravie de le voir. Comme l'Amour produit des effets qui paroiſſent ridicules à ceux qui ne ſentent point cette paſſion, ſes ſœurs la railloient ſouvent de l'attachement qu'Elle avoit pour le Roy. Elle fit alors une equivoque qui l'expoſa pendant longtemps à la plaiſanterie de ceux qui en eurent connoiſſance. Elle apperçût de loin un Gentilhomme de la Maiſon qui étoit de la Taille du Roy, & comme Elle ne le voyoit que par derriere, Elle crut que c'étoit le Roy même, & courut à lui les bras ouverts en criant, *ha mon pauvre Sire.*

Cependant elle étoit ſi familiere

liere avec le Roy, & y trouvoit tant de douceurs & tant d'agrémens, qu'Elle disoit sans peine tout ce qui se presentoit à son esprit, & souvent elle trouvoit le secret de plaire. Le Roy n'avoit encore payé que de soins & d'assiduitez, & Mademoiselle de Mancini n'avoit encore rien remarqué qui l'asseurât de la Conquête de son cœur: Mais elle ne fut pas long-temps dans cet état d'incertitude; car la Cour étant partie pour Fontaine-Bleau, la Mancini qui la suivoit par tout s'aperçût au retour que le Roy ne la haïssoit pas. Toute jeune qu'Elle étoit elle étoit déja assez habile pour entendre un langage infiniment plus éloquent, tout muet qu'il est, que les discours du monde les plus brillans & les plus fleuris.

Sa conjecture se changea bientôt en certitude lors-quelle vit que les Courtisans qui suivent toû-

toûjours la faveur, & qui sont les Espions ordinaires des actions des Princes, ayant démêlé l'Amour que le Roy avoit pour Elle, vinrent en foule lui faire leur Cour, & lui rendre des devoirs extraordinaires. D'un autre côté lors-qu'elle consideroit les assiduitez de ce Monarque, les presens magnifiques qu'Elle en recevoit, ses langueurs, ses soûpirs, & la complaisance qu'il avoit pour Elle en toutes choses, Elle ne doutoit point du tout qu'Elle n'eut fait cette grande & importante Conquête. Mais comme il arrive toûjours quelque traverse dans les plaisirs les plus complets, ce bonheur & cette joye qui ne faisoient que de naître, s'il faut ainsi dire, furent troublez par la proposition qui se fit de marier le Roy avec la Princesse Marguerite de Savoye; & ce fut ce Mariage qui fut cause

ſe du voyage que la Cour fit à Lyon. Il ſeroit difficile de décrire le trouble & la frayeur que cette nouvelle donna à Mademoiſelle de Mancini. Ceux qui ſavent ce que c'eſt que d'aimer quelque choſe de fort aimable, ſentiront mieux que je ne ſaurois l'exprimer que c'eſt un cruel ſuplice de craindre la perte de ce qu'on aime tendrement, & ſur tout lors-que le cœur ne ſe détermine à aimer que par un principe de gloire, & que la raiſon eſt le garant des mouvemens du cœur.

Les alarmes de nôtre Heroïne étoient trop violentes pour être de longue durée. La Fortune ou l'amour prit ſoin de ſolliciter en ſa faveur; car le Mariage du Roy ſe rompit auſſi bruſquement qu'il avoit été propoſé. Les traverſes qui ne ſont pas longues, & qui ont un denouëment favorable, ne ſervent qu'à faire mieux

goû-

goûter les plaisirs : De sorte que se voyant delivrée de ce qu'Elle craignoit plus que la mort, & le Roy continuant toûjours à lui donner de nouvelles marques de son amour, la Reine Mere d'un autre côté lui faisant toutes les demonstrations d'estime qu'Elle pouvoit souhaiter, Elle n'en goûtoit que mieux les charmes de sa condition.

La Cour étant de retour à Paris ce ne fut que divertissemens, & j'ose dire qu'elle n'a jamais été plus gaye, ni la Mancini plus contente. Sa Majesté qui ne vouloit pas que les plaisirs finissent si tôt, parce que dans les généraux il en trouvoit de particuliers, voulut que chacun traitât la Compagnie à son tour. Ces Divertissemens dont l'amour étoit le seul motif se firent à la Campagne, & tout s'y passa fort magnifiquement nonobstant le desavantage du lieu. Je

Je ne m'amuſerai point à faire la deſcription de ce qui ſe paſſa dans ces divertiſſemens de Galanterie, non plus que des avantures qui y arriverent : Il me faudroit trop de temps, & cela me meneroit à un gros volume : Mais je ne ſaurois m'empêcher de dire qu'il arriva une choſe qui fit bien voir combien le Roy étoit galant, & combien il avoit d'adreſſe pour le faire paroître à propos. Mademoiſelle de Mancini marchoit aſſez vîte dans une Allée d'Arbres ; Sa Majeſté voulut lui donner la main, & cette Belle ayant heurté aſſez legerement contre le pommeau de ſon épée, tranſporté d'une colere également charmante & amoureuſe il la tira de ſon Fourreau, & la jetta avec un air & une grace qu'on ne ſauroit trop admirer. Il dit cent jolies choſes là deſſus qu'on ne manqua pas d'empoi-

ſonner

ſonner, & de debiter ſourdement d'une maniere qui ne faiſoit pas grand honneur à la Majeſté Royale. Mais qui a t-il au deſſus de la mediſance?

On a déja inſinué que le Cardinal employa tout ſon credit pour étouffer dans ſa naiſſance ce commerce de galanterie; & l'on peut ajoûter ici qu'il eut, tout habile homme qu'il étoit, mille peines à en venir à bout. Quoi que Mademoiſelle de Mancini ſe ſoit vantée que ſon Oncle ſuivit le gros des Courtiſans, & lui témoigna plus de bontez & plus d'égards qu'auparavant, on peut dire avec aſſez de juſtice aprés une perſonne plus deſintereſſée, que le Roy ne commença pas plûtôt à l'aimer, que le Cardinal commença à la haïr. Et comme les perſonnes bien informées croient qu'il l'aima dés qu'Elle parut à la Cour, on peut dire

auſſi que le Cardinal ne l'avoit jamais aimée.

Il paroît ſurprenant que le Cardinal, qui, comme on la déja dit, ne ſongeoit qu'à l'élevation de ſa Famille, s'oppoſât ſi fortement à une choſe qui la portoit au comble de la grandeur ; car il y a toutes les apparences du Monde que le Roy auroit épouſé la Mancini ſans les oppoſitions du Cardinal. Un Auteur celebre de ce temps-là a écrit que la Reine Mere le faiſoit agir, & luy avoit fait comprendre que ſi le Roy épouſoit ſa Niece il la repudieroit indubitablement, & que cette repudiation ſeroit ſuivie de ſon exil: Mais le Cardinal trop habile pour ſe laiſſer prendre à ces petites raiſons : Outre qu'il paroît par de bonnes autoritez que la Reine n'agiſſoit qu'autant qu'Elle y étoit pouſſée par le Cardinal, qui a ſouvent eu be-

ſoin de l'animer, & qui lui a reproché plus d'une fois, *qu'Elle n'étoit pas aſſez ferme, & qu'Elle mollifſoit à meſure qu'Elle voyoit que les chagrins du Roy augmentoient*. La meilleure raiſon donc qu'on puiſſe rendre, ce me ſemble, des oppoſitions du Cardinal eſt, que ſon interêt qui ſe trouvoit confondu avec celui du Roy lui fit faire contre ſa Niece pour le ſervice de ſon Maître ce qu'il n'auroit aparemment jamais fait par le ſeul motif de ſon devoir. Il ſavoit qu'il avoit dans le Royaume pluſieurs Ennemis puiſſans qui ne cherchoient que les occaſions de le perdre; il n'ignoroit pas non plus que Monſieur le Prince de Condé qui s'étoit ſauvé en Eſpagne aprés les guerres Civiles, n'attendoit que le moment favorable de ſe venger: Il étoit trop habile homme pour ne pas ſentir que ſon Al-

teſſe avoit en France des Amis conſiderables, & capables de noircir le Cardinal dans l'eſprit des peuples, qui n'étoient déja que trop diſpoſez à la revolte, accablez qu'ils étoient de la guerre, où l'on étoit actuellement avec l'Eſpagne, & qu'on eſpéroit de voir bien-tôt finir par le Mariage du Roy avec l'Infante; enfin il prevoyoit qu'on ne manqueroit pas de dire qu'il ſacrifioit le bien public à ſon ambition, & l'avantage du Royaume auſſi bien que l'honneur du Roy à l'élevation de ſa Famille.

Il y avoit déja pluſieurs années que les François & les Eſpagnols ſe faiſoient la guerre. Les uns & les autres en étant las, ceux-ci envoyerent en France Dom Antonio Pimentel pour faire des propoſitions de paix. De ſorte que le Mariage de la Princeſſe de Savoye s'étant rompu, comme

on la déja dit, on jetta les yeux sur l'Infante d'Espagne que tout le monde regardoit comme le seul moyen de terminer la Guerre que ces deux puissances se faisoient, & de rendre le repos à toute la Chrétienté.

La Mancini qui savoit que l'Amour n'entre ordinairement que par les yeux, & qui ne voyoit guere d'apparence que le Roy aimât une Princesse qu'il n'avoit jamais vûë, & qu'il ne connoissoit que par reputation, ne s'allarma pas beaucoup de ce Mariage. Mais Elle changea de sentiment dés qu'Elle vit arriver en France le Portrait de l'Infante, qu'Elle crût propre à inspirer de l'Amour au Roy pour l'Original, supposé même que la Reine Mere, le Cardinal, & plusieurs raisons d'état ne l'eussent pas obligé à consentir à ce Mariage.

Elle fit là dessus plusieurs conside-

ſiderations affligeantes; cependant elle ne laiſſoit pas encore d'eſpérer, lors-qu'elle faiſoit reflexion d'un côté que ſa bonne Fortune l'avoit déja ſauvée d'une pareille diſgrace, & que ce qui étoit arrivé une fois pouvoit bien arriver deux: Elle voyoit d'un autre côté qu'Elle auroit le temps d'agir & de ménager l'eſprit du Roy; que le ſuccés de cette propoſition dépendoit de l'avenir, & qu'il y avoit bien loin du projet à la concluſion: Elle voyoit d'ailleurs que le Roy avoit toûjours les mêmes égards pour Elle, & qu'il ſongeoit ſi peu à ſe dégager, que malgré toutes les remontrances de la Reine Mere & du Cardinal il alloit toûjours ſon train, & lui rendoit les mêmes viſites qu'auparavant.

Le Cardinal, que les amours de Mademoiſelle de Mancini avoient rendu plus circonſpect, craignant

que Mademoiselle Hortense, que nous nommerons dans la suite Madame Mazarin, la seule de la famille qu'il aimoit le plus tendrement, ne prît quelque engagement contre son interet, avoit donné ordre à Madame de Venelle de l'observer exactement. Cette bonne Dame ne voulant rien négliger pour s'aquitter bien de son devoir lui faisoit des questions perpetuelles sur tous ceux qui la voyoient & qu'Elle pouvoit aimer. Mais comme son cœur étoit sans amour, aussi Madame de Venelle ne pouvoit asseoir aucun jugement certain sur les réponses qui luy étoient faites. A la fin l'indiscretion, ou si vous voulez l'empressement de Mademoiselle de Mancini qui auroit voulu que tout le monde eut aîmé parce qu'Elle aimoit, fit croire à Madame de Venelle que Madame Mazarin avoit dans le

cœur toute autre chose qu'Elle ne disoit. Elle l'avoit fort solicité pendant long temps de luy dire s'il n'y avoit point d'homme à la Cour qu'Elle vit avec plus de plaisir que les autres ; de sorte que Madame Mazarin vaincuë par ses importunitez lui avoüa qu'il y avoit un jeune homme qui ne lui déplaisoit pas, mais qu'Elle seroit bien fâchée qu'il luy plût autant que le Roy luy plaisoit. Ravie d'avoir fait faire cet aveu à Madame Mazarin, Elle en fit sa Cour au Roy ; luy nomma le jeune homme, & lui conta le fait tout du long ; car Elle n'avoit aucun secret pour lui.

Cependant on étoit convenu avec l'Espagne d'envoyer un Ministre pour conclurre le Traité de paix entre les deux Couronnes & en même temps le Mariage du Roy, avec Dom Loüis de Haro que le Roy d'Espagne av oi

nommé de ſa part: Et comme il n'y avoit perſonne capable que le Cardinal d'une negotiation de cette importance, le Roy luy en donna la Commiſſion.

Il ne faut pas douter que le Cardinal n'employât avant ſon départ toute ſon Eloquence à perſuader le Roy de rompre avec ſa Niece, & qu'il ne luy montrât les fâcheuſes conſequences de la continuation d'un ſemblable commerce avec cette ſolidité & ce bon ſens qu'il faiſoit paroître par tout. Il y a même apparence que le Roy le luy promit: cependant comme il voyoit de loin, & qu'il ſavoit que les objets émeuvent les paſſions, il crût qu'une abſence de pluſieurs mois pourroit faire ce qu'il n'avoit pû executer avec tout ſon credit & toute ſon adreſſe. Il ſe reſolut donc d'emmener ſes Nieces, qui prirent le chemin de la Rochelle,

& lui celuy de Bourdeaux. Comme le Roy aimoit passionnement Mademoiselle de Mancini, l'on ne peut rien s'imaginer de plus tendre & de plus obligeant que ce qu'il luy dit en partant : Il suffit de dire que le Monarque fit place à l'Amant, qu'il pleura de regret; & qu'il se retira à Chantilli où il demeura plusieurs jours, & d'où il envoya à sa Maîtresse courier sur courier. Le premier qu'Elle reçût luy rendit cinq Lettres de sa part toutes fort longues & fort tendres.

Si le Roy fut touché de quitter sa Maîtresse, sa Maîtresse ne le fut pas moins de le quitter. Jamais cœur n'a plus souffert que le sien, & jamais douleur n'a été plus vive que celle qu'Elle ressentit à cette separation. Il n'y avoit point de tourmens qu'Elle n'eût voulu preferer à une si cruelle absence, qu'Elle regardoit com-

me la triste fin de tant d'idées tendres & magnifiques. Elle souhaitoit à tout moment que la mort vint finir ses malheurs, & enfin l'état ou Elle étoit alors étoit si déplorable, que tout ce que j'en pourrois dire ne sauroit jamais bien l'exprimer.

Le Cardinal en envoyant ses Nieces à la Rochelle leur avoit permis de se promener dans toute la Province d'Aunix : Mais Mademoiselle de Mancini qui avoit le cœur outré de douleur, & qui ne cherchoit que la solitude pour réver à loisir à son Amour, les emmena au château de Broüage, comme si elles eussent dû être la victime de son chagrin, ou que le plaisir d'autrui eût fait sa douleur.

Le Roy luy écrivoit toûjours; mais moins frequemment qu'à l'ordinaire : Et tout son plaisir dans cette solitude ne consistoit

qu'à lire les Lettres qu'Elle en recevoit de temps en temps. Dans ce temps-là le Cardinal qui avoit plus d'une veuë, & qui ne comptoit apparemment pas trop de pouvoir ramener le Roy à la raison, & de lui faire rompre les liaisons étroites où il étoit avec sa Niece tant qu'Elle seroit à portée, résolut de l'éloigner, & reçût avec plaisir la proposition du Connêtable Colonna qui la lui faisoit demander en Mariage. Pour cet effet il luy envoya l'Evêque de Fréjus avec ordre de lui dire les sentimens que le Connêtable avoit pour Elle, & de prendre son consentement. Le Prélat satisfit à sa commission, vint à Broüage, & ne manqua pas suivant ses instructions de representer à Mademoiselle de Mancini que le Connêtable estoit un des meilleurs partis de Rome, & qu'outre son illustre naissance, il avoit encore

de grands biens, ajoûtant à tout cela qu'il la preferoit à ſes autres ſœurs. Comme Elle mettoit une extrême difference entre un Roy & le Connêtable Colonna, la propoſition du Prélat ne fut alors gueres de ſon goût. Elle répondit froidement que s'il n'avoit pas autre choſe à lui dire il auroit bien pû ne pas ſe donner la peine de faire ce voyage, puis-que ſon Eminence en l'obligeant de quitter la Cour, lui avoit promis qu'on ne la forceroit jamais à ſe marier malgré Elle.

Cependant le Cardinal qui continuoit ſon voyage reçût à Châteauneuf une Lettre de la Reine & une autre du Roy pour ſa Niece, qu'il croyoit encore avec ſon Eminence. La Lettre fut envoyée par le valet de pied qui l'avoit apportée, & le Cardinal en envoya un autre à la Reine, chargé de la réponſe qu'il lui faiſoit

ſoit. Il témoignoit à la Reine qu'il avoit un extréme déplaiſir de l'empreſſement du Roy, qui au lieu de chercher les moyens de diminuer ſa paſſion, faiſoit tout ce qu'il pouvoit pour l'augmenter. Il ſe plaïgnoit de l'approbation que la Reine luy donnoit, & lui en faiſoit ſentir les inconveniens. Il proteſtoit qu'il feroit ſon devoir juſqu'au bout, & que s'il avoit le malheur de ne pas reuſſir il mourroit de deſeſpoir qu'une perſonne de ſa Famille eut terni la gloire de ſa Majeſté qu'il avoit toûjours tâché d'avancer.

Quelques jours aprés que le Cardinal eut envoyé à ſa Niece la Lettre du Roy, il en reçût la réponſe qu'il accompagna d'une autre Lettre à ſa Majeſté, par laquelle il luy marque qu'il avoit toûjours eu pour Elle la derniere complaiſance, lors-qu'elle n'a-

voit eſté préjudiciable ni à ſon ſervice ni à ſa gloire; mais que s'agiſſant de ſa reputation & de celle d'une perſonne qu'il honoroit de ſon amitié, il ſupplie ſa Majeſté de rompre un commerce qu'Elle ne pouvoit continuer ſans lui faire un tort irreparable. Il ajoûtoit enſuite que quoi-qu'il eſpérât tout de la juſtice de ſa Majeſté, il regarderoit cette grace comme la plus grande recompenſe qu'Elle pût luy donner pour ſes ſervices. Que c'étoit une choſe que le Roy devoit à ſoy-même dans la conjoncture preſente qu'il étoit à la veille d'executer une choſe incompatible avec le commerce qu'il entretenoit avec cette perſonne: Il lui remontroit qu'on en parloit de tous côtez, & qu'on luy en écrivoit de Flandres & d'Allemagne.

On a déja remarqué que c'eſt

ſans fondement qu'on a avancé que la Reine Mere obligea le Cardinal à traverſer les amours de ſa Niece par les raiſons dont on a parlé ; & cela ſe prouve par la Lettre que le Cardinal luy écrivit le 12. de Juillet 1659. par laquelle il la ſupplie de ſe joindre à luy afin d'obliger le Roy à rompre un commerce qui ruïne ſa reputation.

Il n'y avoit rien de plus chancelant & de plus irreſolu que l'eſprit du Roy. Lorſque le Cardinal luy écrivoit preſſemment, & luy repreſentoit vivement les conſequences de ſes amours avec Mademoiſelle de Mancini, il revenoit & paroiſſoit tout prêt à rompre ; mais un moment aprés il retomboit, & c'étoit à recommencer. La Lettre du Cardinal le toucha tellement qu'il lui répondit à ſouhait. Quelque temps aprés ſon Eminence l'en felicita, & luy

& luy écrivit qu'il étoit bien aiſe qu'il connut ſa Niece ; qu'il avoit toûjours crû qu'il n'étoit pas capable de donner aiſement ſa bienveillance à des perſonnes qui n'en étoient pas dignes ; qu'il étoit perſuadé qu'on s'en étoit vanté, & qu'il étoit avantageux à ſa réputation que ce bruit n'allât pas plus loin, & que tout le monde fut détrompé de cette chimere.

Le Cardinal qui ne pouvoit plus parler, n'avoit que la ſeule reſſource d'écrire & de faire parler la Reine. La Lettre du Roy luy avoit donné beaucoup de ſatisfaction, mais les avis qu'il reçût enſuite de pluſieurs endroits que le Roy étoit plus amoureux que jamais, ne luy donnerent pas moins de chagrin. Comme le mal augmentoit au lieu de diminuer, ſon Eminence jugea à propos de pouſſer plus loin ſes remon-

montrances, & d'écrire en homme qui croyoit être en droit de disposer de sa Famille. Elle parla d'abord au Roy du déplaisir qu'elle avoit d'apprendre la maniere dont il en usoit avec la Reine; mais qu'elle espéroit que les choses changeroient ; que l'amitié que la Reine avoit pour le Roy seroit à l'épreuve de tout, & que le bon naturel du Roy aussi bien que son devoir le rameneroient. Le Cardinal passe en suite à l'affaire de sa Niece qu'il avoue luy faire une peine extrême, aussi bien que la maniere dont on parle de sa Majesté dans un temps où Elle luy a fait l'honneur de declarer qu'Elle étoit résolue de se donner tout entiere aux affaires : Il luy apprend qu'on luy écrit de Paris, de Flandres & d'ailleurs que le Roy n'est plus connoissable depuis son départ à cause de l'absence de sa Niece ;

qu'il

qu'il est dans des engagemens qui l'empêcheront de donner la paix à l'Europe, & de rendre ses sujets heureux par son Mariage, & que s'il se marie pour ne pas perdre l'occasion de faire la paix, la personne qui l'épousera sera malheureuse sans être coupable: Qu'on luy a écrit & confirmé que sa Majesté est toûjours enfermée, & occupée à écrire à la personne qu'Elle aime, & qu'Elle y perd plus de temps qu'elle ne faisoit à luy parler lorsqu'elle étoit à la Cour. Il ajoûte que le bruit court que tout cela ne se fait que de son consentement en vûë de rompre la paix & de satisfaire à son ambition. Il se plaint que le Roy ne l'a prié de trouver bon que sa Majesté & sa Niece s'écrivissent quelque fois, que pour avoir occasion d'avoir un commerce continuel de Lettres, c'est à dire de luy en écrire

tous les jours & d'en recevoir; De ſorte que le Courier eſtoit toûjours chargé d'autant de Lettres qu'il s'eſtoit paſſé de jours ſans qu'on eût pû les envoyer; ce qu'il dit ne pouvoir ſe faire ſans ſcandale, & ſans faire tort à la reputation de ſa Niece & à la ſienne: Il ſe plaint encore d'avoir ſenti par les réponſes de ſa Niece lorſqu'il a voulu l'avertir de ſon devoir que le Roy fait tout ce qu'il peut pour l'engager de plus en plus en l'aſſeurant que ſes intentions ſont de faire pour elle des choſes qu'il ſait ne ſe devoir pas faire, & qui ſont impoſſibles par pluſieurs raiſons. *Plût à Dieu, Sire, ajoûte-t-il, que ſans bleſſer vôtre reputation vous pûſſiez vous ouvrir à d'autres, car il n'y a perſonne qui ne vous dît des choſes qui vous mettroient au deſeſpoir d'avoir eu ces penſées, & je ne me verrois pas dans le plus*

pito-

pitoyable état où j'aye jamais été, &c. Dieu a établi les Rois continuë-t-il, pour veiller au bien, au repos, & à la ſeureté de leurs ſujets, & non pour ſacrifier ce bien là à leurs paſſions particulieres: Et lors-qu'il s'en eſt trouvé d'aſſez malheureux pour mériter par leur conduite que la Providence divine les abandonnât, ils ont attiré ſur leurs perſonnes & ſur leurs Eſtats une infinité de miſeres & de revolutions. Ainſi je vous dis hardiment qu'il n'eſt plus temps de balancer. Vous étes le Maître, & vous pouvez faire en un ſens tout ce que vous voulez, mais Dieu vous en fera rendre compte pour vôtre ſalut éternel, & le Monde pour vôtre gloire & pour vôtre reputation. Vous avez eu la bonté, Sire, de m'écrire que vous feriez tout ce qui ſeroit néceſſaire pour vôtre gloire & pour vôtre honneur; mais permettez moi de vous dire que comme

vous écrivez tout autrement à ma Niece, je ne ſai quelles ſont vos intentions: Et dans cette incertitude je prens la liberté de vous repreſenter qu'il n'eſt pas ſeulement ici queſtion de la gloire & de l'honneur; car bien ſouvent en relevant les Eſtats on releve l'un & l'autre lors-qu'ils ont reçû quelque atteinte. Mais ſi vos ſujets étoient aujourd'huy ſi malheureux que vous ne priſſiez pas la reſolution que vous devez, rien au monde ne pourroit les empêcher de tomber en de plus grands malheurs que jamais.

Je puis vous aſſeurer de ſcience certaine que le Prince de Condé, & bien d'autres ſont au guet pour voir ce qui arrivera de ceci, eſpérans, ſi les choſes ſe paſſent ſelon leurs ſouhaits, de bien profiter du pretexte plauſible que vous leur donnerez; auquel cas ce dangereux Prince ne manqueroit pas d'avoir

pour

pour luy tous les Parlemens, tous les Grands & toute la Noblesse du Royaume, & même tous les peuples. Joignez a cela, Sire, qu'on ne manqueroit pas de dire que je vous aurois conseillé tout cela.

Je suis encore obligé de vous dire franchement que si vous ne renoncez sans retardement à la passion qui vous aveugle, quoique vôtre Mariage s'execute avec l'Infante, il est impossible qu'on n'ait connoissance en Espagne de la repugnance que vous y avez, & qu'on ne sente que l'Infante ne peut manquer d'être mal-traitée, puisqu'à la veille de conclurre vous continuez de faire paroître que toutes vos pensées & tous vos attachemens sont ailleurs; & je ne doute pas qu'on ne prenne à Madrid les resolutions que nous prendrions en pareil cas. Ainsi je vous supplie de considerer à quoi vous devriez vous atten-

attendre de la part de Dieu & des hommes s'il falloit recommencer la plus sanglante guerre qu'on ait jamais vuë.

Je conclus par vous déclarer, que si je ne vois pas par vôtre réponse que j'attens au plûtôt, qu'il y ait lieu d'espérer que vous vous mettiez tout de bon dans la route qu'il faut pour vôtre bien, pour vôtre honneur, & pour l'avantage de vôtre Royaume; la derniere marque de fidelité & de zele pour vôtre service que je puis vous donner, est de vous remetre les bienfaits dont il a pleu au Feu Roy, à vous, & à la Reine de me combler, & de m'embarquer avec ma Famille pour aller finir mes jours en Italie, où je prierai Dieu que ce dernier remede puisse produire l'heureux effet que je souhaite plus que toutes les choses du Monde; car je puis dire qu'il n'y a point d'attachement comparable à celuy

que j'ay pour vous, & que je mourrois de regret si je voyois que vous fissiez quelque chose capable de noircir vôtre reputation, & d'exposer vôtre personne & vôtre Estat. Ce que je vous écris vient du fonds du cœur, & vous me connoissez assez pour être persuadé qu'il n'y a rien qui puisse m'empêcher de rebrousser chemin, & d'éxecuter cette resolution si la réponse que vous me ferez, & la maniere dont vous en userez dans la suite ne me font voir que vous vous étes rendu le Maître de la passion à laquelle vous vous abandonnez aujourd'hui. Voyez si ne le faisant pas vous voulez que les deux personnes à qui vous faites l'honneur de témoigner tant d'affection soient separées de vous pour jamais, & deviennent les plus malheureuses du monde.

La réponse que vous me ferez me servira aussi d'instruction pour la maniere de m'aboucher avec

Dom

Dom Loüis à l'égard du Mariage; car aprés tout l'honneur & la Conscience ne vous permettent pas de vous servir du plus fidele de vos serviteurs pour asseurer le Roy d'Espagne de choses que vous ne voudriez pas tenir. Vous étes mal satisfait de la Reine parcequ'elle ne vous flatte pas en des choses, qui quoi-qu'elles vous plaisent à present, n'en sont pas pour cela plus raisonnables: Et pour parler franchement à vôtre Majesté il faudroit par la même raison qu'Elle crût que personne au monde ne l'aime, puisque personne n'approuve sa passion.

Cette Lettre qui fait voir la vigueur & la capacité du Cardinal, ne produisit pas toute forte qu'elle étoit, l'effet qu'on auroit espéré. Le Roy étoit trop amoureux pour en démordre si tôt. Il s'étoit broüillé avec la Reine Mere qui avoit épousé trop

trop chaudement les interêts du Cardinal ; & il y a apparence qu'il auroit aussi rompu avec son Eminence s'il eût pû s'en passer dans une conjoncture où il en avoit tant de besoin. Il regardoit de mauvais œil non seulement les raisons qui tendoient à étouffer sa passion, mais encore les personnes qui se donnoient la liberté de les luy proposer. Sa gloire & sa reputation qui ont toûjours été son Idole, étoient des motifs qui ne le touchoient point. Cependant comme il avoit besoin du Cardinal ; & que sa Lettre étoit pressante, & remplie de menaces respectueuses, il falloit luy répondre quelque chose qui le contentât, ou qui luy donnât au moins sujet d'espérer. Il luy répondit donc qu'étant persuadé qu'il ne desiroit rien tant que sa gloire & le bien de son Etat, il étoit plus résolu que jamais de

ſuivre ſes conſeils : Et comme il avoit fait en ſorte d'humaniſer la Reine ſa Mere, & de luy faire en quelque maniere approuver ſon amour, il proteſte en général en paſſer par où Elle voudra, ſans toucher les endroits les plus preſſans de la Lettre du Cardinal, il ſe contente de l'aſſeurer de la continuation de ſa bienveillance & de la déference qu'il veut toûjours avoir pour ſes avis, ſans luy répondre rien de précis ſur ce qu'il devoit traiter avec Dom Loüis ; & conclud enfin qu'il ne ſauroit manquer à ſuivre les avis de la Reine, & qu'il ne doute pas que ſon Eminence ne l'approuve.

Le Cardinal étoit trop habile pour donner dans le panneau. Il ſentit bien ce que cela ſignifioit, & fit ſentir par ſa réponſe qu'il étoit bien inſtruit de tout, & qu'on ne devoit pas eſperer de le

prendre pour dupe. Ainſi il déclara au Roy tout net que pendant qu'il luy faiſoit l'honneur de l'aſſeurer qu'il étoit réſolu plus que jamais de ſuivre ſes conſeils, il faiſoit tout le contraire; qu'il l'avoit ſupplié de ne plus écrire à la Rochelle, & qu'il n'avoit pas laiſſé de continuer. Ainſi, Sire, ajoûte-t-il, *vous voulez ſuivre mes conſeils pourvû qu'ils s'accordent avec vos ſentimens; & vous ne parlez aujourd'huy de vouloir ſuivre ceux de la Reine que parce qu'ils ſont conformes aux vôtres en quelque façon. Cela s'appelle en bon François éviter la queſtion & donner le change. Vous étes le Maître de vôtre conduite, mais vous ne ſauriez m'obliger à l'approuver, ſachant comme je fais qu'elle eſt préjudiciable à vôtre gloire &c.* Il luy déclare enſuite qu'il ne pouvoit être ſatisfait à moins qu'il ne vît qu'il ſe rendît

dit Maître de soy-même ; qu'autrement tout étoit perdu, & que le seul parti qui luy restoit à prendre étoit de se retirer, & d'emmener la cause des malheurs qu'il étoit sur le point de voir arriver ; qu'il aimoit fort sa Niece, mais qu'il aimoit encore davantage sa Majesté, & que sa gloire & la conservation de son Etat le touchoit plus que toutes les choses du monde ; qu'il ne pouvoit s'empêcher de repeter ce qu'il avoit eu l'honneur de luy écrire par sa precedente, & qu'encore que cela ne luy fût pas agreable à present, il étoit asseuré qu'il luy en auroit obligation à quelque heure, & qu'il conviendroit qu'il luy auroit rendu un service considerable. Il vient aprés cela sur le chapitre de la Reine, & fait remarquer au Roy que la complaisance de cette Princesse étoit un effet de sa tendresse ; qu'elle

connoît bien que les deſirs de ſa Majeſté n'étoient pas toûjours raiſonnables, & qu'Elle ne faiſoit ſemblant de les approuver, que parce qu'elle n'étoit pas à l'épreuve de le voir ſouffrir; Qu'il n'avoit pas moins de tendreſſe pour luy que la Reine quoi-qu'il parut plus dur & plus ferme à s'oppoſer à ce qu'il voyoit contraire à ſa gloire, mais qu'il ne pouvoit faire autrement ſans luy aider à ſe perdre. *Si Monſieur de Turenne*, continua-t-il, *eut oſé vous dire de quelle maniere on parle de vous, vous ſeriez perſuadé que je n'invente rien. Tout le monde raiſonne de vôtre paſſion, avec une liberté qui nous eſt trés-préjudiciable. L'affaire a éclaté à Madrit, & l'on n'a pas manqué de l'écrire de Flandres & de Paris en vûë de traverſer la concluſion de la paix: Auſſi ſi vôtre Majeſté n'y remedie ſans retardement le mal empi-*

empirera tous les jours, & deviendra incurable. Son Eminence finit par se plaindre que le Roy mandoit à la Rochelle tout ce qu'elle luy écrivoit, & par luy représenter que cela n'étoit ni obligeant pour elle, ni avantageux pour luy, ni propre à guérir la personne dont il s'agit.

Il paroît par ce qu'on vient de dire que le Cardinal n'oublioit rien pour remettre le Roy dans le bon chemin. Il donnoit avis à la Reine de tout ce qu'il luy écrivoit, & la supplioit de faire de son côté tout ce qui dépendoit d'Elle pour le détourner d'un commerce si dangereux, & sur tout de luy témoigner toute la tendresse qu'Elle avoit pour luy Il l'avertit en même temps qu'on luy écrit que le Roy vouloit aller voir sa Niece à la Rochelle; il luy répresente que ce voyage sera mal expliqué, & que si sa

Majeſté le fait il en ſera au deſeſpoir; qu'il eſt ſurpris qu'on le pouſſe ainſi à bout & qu'il ne conçoit pas comment le Roy peut ſonger à rien de tel aprés ce qu'il luy a écrit; que rien n'eſt capable de l'empêcher d'éxecuter ce qu'il a reſolu ſi le Roy ne change de conduite; qu'il aime mieux mourir mille fois que de voir échouër ſon Maître dans un temps où tout le monde attend de luy quelque choſe de grand. Il finit en la conjurant de rompre ce funeſte voyage qui le fait plus ſouffrir que la goutte qu'il avoit alors.

Le Cardinal reçût alors deux Lettres du Roy auſquelles il répondit. Il remercia ſa Majeſté de la continuation de ſes bontez, & la ſupplia de luy en donner des marques dans l'affaire du monde qui le touchoit le plus, & où il s'agiſſoit de ſon bien, du

du bonheur de ses sujets, de son honneur, & de celuy de son Eminence: Et sans luy repeter ce qu'il luy avoit déja écrit sur ce sujet, il le prie de luy répondre precisément au plûtôt afin qu'il pût regler la conduite qu'il auroit à tenir pour le bien servir d'une maniere où d'autre, & sur tout d'être bien persuadé que s'il s'opposoit à ses volontez ce n'étoit que par un principe d'amour: Qu'il aimeroit mieux mourir mille fois que de manquer à luy representer les choses qui régardoient sa reputation qu'il avoit tant pris de peine à avancer; à quoi il osoit dire qu'il avoit travaillé assez utilement. Il luy confirmoit en même temps que les avis qu'il recevoit de toutes parts luy étoient fort desavantageux, & luy protesta qu'il estoit au desespoir que cela arrivât dans le temps qu'il témoignoit être le

plus réſolu à s'appliquer aux affaires pour ſe rendre le plus grand Prince du Siecle. Il revenoit à la charge & luy diſoit qu'il regardoit ſa goutte comme un moyen que Dieu luy préſentoit pour recevoir la réponſe qu'il luy avoit demandée, parce qu'il ne pouvoit ſe reſoudre à entrer en conference avec Dom Louïs aſſeuré qu'il étoit de le tromper en luy déclarant les intentions de ſa Majeſté ſur le Mariage propoſé; Que d'ailleurs il étoit perſuadé que dans l'état où il étoit, & duquel il ne paroiſſoit pas encore qu'il eût envie de ſortir, l'Infante qu'il épouſeroit ne luy plairoit jamais, ſuppoſé même qu'Elle fut un Ange. Il finiſſoit par le devoir d'un bon Prélat en priant Dieu d'inſpirer & d'aſſiſter ſa Majeſté, & de luy faire la grace de prendre généreuſement les réſolutions que toute ſorte de raiſons divines & hu-

& humaines devoient l'obliger de prendre.

L'Amour & la Gloire étoient les deux grandes passions qui occupoient alors l'esprit du Roy. Il sentoit que le Cardinal avoit raison; Il ne vouloit pas le desobliger, & il eut bien voulu qu'il se fut trouvé quelque expedient pour les contenter tous deux: Mais il étoit impossible. Le Cardinal étoit au desespoir: Tout ce qu'il avoit pû dire jusques-là n'avoit fait que blanchir, & la Reine qui haussoit ou qui baissoit à mesure que le Roy la caressoit, ou que le Cardinal l'animoit, ne laissoit presque aucun sujet d'esperer à son Eminence. Elle étoit persuadée que si le Roy voyoit sa Niece tout étoit perdu, & qu'elle n'oublieroit rien pour enflamer sa passion qui ne l'étoit déja que trop. D'ailleurs le Cardinal ne pouvoit gueres compter sur

ce que la Reine luy écrivoit. Elle étoit bien dans de bons principes, mais la tendreſſe qu'Elle avoit pour le Roy ſon fils la faiſoit ſouvent chanceler. Que faire dans cette extremité? de retourner à la Cour il n'y avoit pas d'apparence, de faire venir ſes Nieces, & de ſe retirer en Italie c'étoit, comme on dit, jetter le manche aprés la coignée. Le meilleur party qu'il y eut donc à prendre étoit la patience. Le temps pouvoit faire ſur l'eſprit du Roy plus que ſa raiſon; & ſa paſſion étoit trop violente pour être de longue durée: Et comme il n'étoit pas homme à ceder aux difficultez, il écrivit à la Reine qu'il étoit dans le plus triſte état du monde de voir que le Roy s'opiniatrât à ſe perdre & à ſe deshonorer; qu'il craignoit que la tête ne luy tournât; qu'il ne mangeoit ni ne dormoit; que ſa goutte étoit le moin-

moindre de ſes maux, & que la mort luy ſeroit fort agreable : Qu'il la conjuroit par toutes les bontez qu'Elle luy avoit fait l'honneur de luy témoigner de ne le pas abandonner, & de ſe joindre avec luy pour ſauver un grand Royaume, & pour détourner le Roy ſon fils d'un commerce qui ruineroit indubitablement ſon honneur & ſa reputation. Qu'il dépendoit d'Elle de combler le Roy de gloire, & de le mettre en état d'être adoré de ſes ſujets. Qu'il étoit réſolu d'en écrire encore à ſa Majeſté : Qu'aprés cela il mourroit avec la conſolation d'avoir fait ſon dévoir, & de n'avoir rien à ſe reprocher.

Cette Lettre produiſit tout ce qu'on en pouvoit eſpérer. La Reine répondit au Cardinal qu'Elle feroit tout ce qu'il ſouhaitoit, & qu'Elle mettroit tout en œuvre pour luy faire avoir

satisfaction : Et peu de temps aprés Elle luy récrivit que le Roy luy avoit promis de suivre entierement ses conseils, & qu'il étoit dans les meilleurs sentimens du monde. Cela réjoüit un peu le Cardinal, c'est à dire autant qu'il le falloit pour luy faire espérer que le mal n'étoit pas sans remede : cependant comme il avoit des Espions par tout, il fut averty que le Roy écrivoit deux fois la semaine à sa Niece, & en recevoit les réponses. Dequoi il ne manqua pas de donner avis à la Reine.

Quelque temps aprés le Roy écrivit au Cardinal qu'il luy donneroit une entiere satisfaction, & qu'il n'auroit plus sujet d'en douter aprés qu'il l'auroit entretenu à Bourdeaux. Ces asseurances que le Roy reïtera plusieurs fois furent fort agréables à ce Ministre. Il en remercia sa Majesté, & la

ſupplia le plus reſpectueuſement du monde de ſe ſouvenir de la promeſſe qu'Elle avoit la bonté de luy faire. Il luy proteſta qu'encore qu'il s'agît de ſa gloire & de l'avantage de ſon Etat, il luy en auroit autant d'obligation que ſi Elle luy donnoit la vie, qu'il employeroit toûjours avec plaiſir pour ſon ſervice : Qu'il ſe confioit en ſa parole, & que ſon eſprit ſeroit en repos de ce côté là.

Le Roy étoit alors en chemin pour ſe rendre à Bourdeaux, & comme il perſiſtoit à vouloir paſſer par la Rochelle, la Reine pour ſauver les apparences écrivit à Mademoiſelle de Mancini de venir à ſaint Jean d'Angely où Elle ſeroit bien aiſe de la voir en paſſant avec ſes ſœurs. Il ne faut pas douter que Mademoiſelle de Mancini ne fît ce voyage avec plaiſir. Elle vint donc, elle vit le Roy, & l'ai-

& l'aima plus que jamais: le Roy de ſon côté ne répondit que trop bien à ſon amour: Il luy fit cent nouvelles proteſtations, que la belle reçût avec des tranſports d'amour & de reconnoiſſance qu'on ne ſauroit exprimer. Ils prirent des meſures enſemble pour tâcher de ramener le Cardinal, & ſe ſeparerent réſolus de s'aimer toûjours, & de s'écrire comme à l'ordinaire. Peu de jours aprés le Roy écrivit au Cardinal au ſujet de Mademoiſelle de Mancini. On peut juger de la Lettre de ſa Majeſté par la réponſe du Cardinal, qui portoit en ſubſtance, qu'il avoit toute la ſoûmiſſion qu'il devoit pour tout ce qui venoit d'un ſi grand Prince; qu'il le croyoit incapable de dire quelque choſe qui ne fut vray; mais qu'il craignoit avec raiſon que ſa bonté ne l'eût obligé de luy écrire au ſujet de ſa Niece des

cho-

choſes ſur leſquelles il ne devoit du tout point compter : Qu'il étoit aſſeuré qu'elle ne l'aimoit pas, qu'il ſavoit qu'elle ne faiſoit aucun cas de ſes conſeils ; qu'elle ſe croyoit plus habile que tout le monde, & qu'elle étoit perſuadée qu'il n'avoit aucune amitié pour elle, parce qu'il ne pouvoit pas approuver ſes extravagances : Qu'au reſte il pouvoit luy dire ſans exageration qu'elle avoit l'eſprit mal tourné ; qu'elle croyoit plus que jamais que le Roy l'aimoit, & qu'elle s'étoit confirmée dans ſon entêtement depuis qu'il luy avoit fait l'honneur de la voir, quoi-qu'il fût fort aſſeuré que ſa Majeſté ne luy eût donné aucun ſujet d'avoir cette penſée aprés ce qu'il avoit eu la bonté de luy promettre ſur ce ſujet. Il le conjura enfin de rompre tout à fait un commerce qui ne pouvoit manquer de

ren-

rendre ſa Niece la plus malheureuſe de toutes les creatures, & de luy donner du chagrin quelque pouvoir qu'il eût ſur ſon eſprit, & quelque réſolution qu'il pût prendre. Il luy répreſente qu'étant ſur le point de ſe marier avec une Princeſſe des plus accomplies, il ne le feroit pas avec la ſatisfaction que ſes ſerviteurs ſouhaiteroient, s'il avoit l'eſprit occupé d'une autre paſſion : Que comme il n'avoit en vûë que ſa gloire, il le ſupplioit de ne trouver pas mauvais qu'il fût inébranlable à tout ce qui pourroit donner quelque atteinte à ſa reputation : Qu'il ſeroit un mauvais ſerviteur s'il étoit capable d'écouter ſeulement les propoſitions qu'il luy faiſoit, puiſqu'elles alloient à relever ſa gloire aux dépens de la ſienne, & à avancer ſes interêts au préjudice des ſiens. Qu'au reſte il ne dépendoit que
de

de luy de ſe rendre le plus grand Prince du monde; qu'il luy parlera toûjours, lorſqu'il s'agira de ſon ſervice, avec la liberté qu'il a eu la bonté de luy accorder, & que s'il perſiſtoit à ne vouloir pas faire ce qui ſeroit néceſſaire pour le rendre heureux & pour le combler de gloire, ce ſeroit un malheur qui luy coûteroit la vie; Et enfin il l'avertit qu'on écrit de la Cour aux perſonnes de ſa ſuite, que malgré la diſſimulation avec laquelle il ſe conduiſoit, il n'y avoit perſonne qui ne s'apperçût de ce qu'il avoit dans le cœur, & qui ne fut perſuadé qu'il ſouffroit beaucoup à faire bonne mine: Qu'on diſoit hautement qu'il avoit plus d'averſion que jamais pour le Mariage d'Eſpagne, & que la paſſion qu'il avoit pour ſa Niece ne pouvoit pas être plus grande.

Il ſeroit ennuyeux de rapporter ici ce qui s'écrivit de part &

d'au-

d'autre. Il ſuffit de dire qu'encore que le Roy renouvellât ſes proteſtations au Cardinal, & que la Reine luy écrivît que ſon fils étoit dans l'aſſiete où il pouvoit ſouhaiter, comme ſes avis ne s'accordoient pas avec ceux qu'il recevoit de la Cour & de pluſieurs autres endroits, il demeuroit perſuadé que le Roy étoit dans le fonds plus amoureux que jamais. Dans cette perſuaſion il reſolut de faire encore un effort, & de récrire fort au long à ſa Majeſté en profitant de la liberté qu'Elle luy avoit donnée de luy parler franchement ſur ce qui regardoit ſon ſervice. Il le fit auſſi fortement qu'on le pouvoit, & commença par prier le Roy d'être perſuadé une fois pour toutes, qu'il ne ſauroit luy rendre un plus grand ſervice que de luy parler librement de ce qui concerne ſa gloire, & ſur tout lorſqu'il s'agiſſoit d'affai-

res importantes & d'éclat, où il pouvoit diſcourir à fonds & avec plus de zele que perſonne. Qu'il n'étoit pas ſurpris de ce que ſa Majeſté luy avoit écrit de bons ſentimens que ſa Niece avoit pour luy, non plus que du bien qu'Elle luy en diſoit: Qu'il étoit perſuadé que l'amour que le Roy avoit pour elle l'empêchoit de la bien connoître; Que ſans cela il conviendroit qu'elle n'aimoit perſonne, qu'elle avoit une ambition demeſurée, un eſprit de travers & violent, du mépris pour tout le monde, ſans retenuë, & capable de faire toutes ſortes d'extravagances. (La ſuite a fait voir qu'il la connoiſſoit mieux que perſonne.) Il aſſeuroit enſuite le Roy qu'elle étoit plus folle que jamais depuis qu'il luy avoit fait l'honneur de la voir à St. Jean d'Angely, & ſe plaignoit que le Roy eſtoit auſſi plus paſſionné,

& qu'au

& qu'au lieu qu'il avoit accoûtumé de n'écrire à ſa Niece que deux fois la ſemaine, il luy écrivoit alors tous les jours. Il ajoûtoit que ſi le Roy pouvoit ſe défaire de ſon amour il verroit auſſi bien que luy qu'elle a mille défauts, & qu'elle n'a aucune bonne qualité qui mérite l'honneur de ſa bienveillance : Qu'il ne devoit pas l'accuſer de n'agir que par préjugez, & de donner trop aux mauvais rapports qu'on luy faiſoit, & que puiſque ſa Majeſté le croyoit habile & ſi pénétrant dans les grandes affaires, Elle ne pouvoit pas ſe perſuader qu'il fût aveugle dans celles de ſa Famille : Qu'il ne pouvoit douter des intentions de ſa Niece puiſqu'il voyoit qu'elle faiſoit préciſement tout le contraire de ce qu'il vouloit ; qu'elle ſe moquoit de ſes conſeils ; qu'elle faiſoit vanité à la vûë de tout le monde de ſon infamie & de

la ſienne; qu'elle vouloit tout gouverner & changer les ordres qu'il donnoit dans le Domeſtique; & qu'elle n'avoit enfin que du mépris pour luy qui avoit employé tout ce que la tendreſſe avoit pû luy inſpirer pour la mettre dans le bon chemin & pour la ramener de ſon égarement ; que malgré ſes ſoins & ſon induſtrie elle perſiſtoit toûjours dans ſes folies, & s'expoſoit à la raillerie de tout le monde qui s'en divertiſſoit, comme il en pourroit convaincre ſa Majeſté par les écrits qu'il conſervoit comme autant de témoins qui dépoſoient que les meilleurs eſprits de l'Europe s'en donnoient la Comedie.

Je pourrois me conſoler de tout cela, ajoûtoit-il, s'il ne s'agiſſoit que de ſon interêt, & même du mien; mais comme le mal empire tous les jours, & que ce commerce ruine la gloire & le repos de mon Maî-

Maître il m'eſt impoſſible de le ſouffrir, & je me vois contraint à prendre des reſolutions qui convaincront toute la terre que je ſais tout ſacrifier pour le ſervice de mon Prince. Et ſi mon malheur veut que l'amour que vous avez pour cette creature vous empêche de connoître vos veritables interêts, il ne me reſtera que le party de la retraite, ſi tant eſt que je ne ſuccombe pas à mon deſeſpoir. Car enfin il n'y a point de puiſſance qui puiſſe m'empêcher de diſpoſer de ma famille, & m'ôter un droit que Dieu & les loix me donnent. Vous ſerez le premier, Sire, à faire mon Eloge à quelque heure, & à me remercier du ſervice que je vous aurai rendu, qui ſera ſans contredit le plus grand de tous, puiſque ma fermeté vous aura mis en état d'être heureux, & d'être en même temps le Prince du monde le plus glorieux & le plus accompli. D'ailleurs mon honneur

qui

qui m'est plus cher que ma vie, m'oblige à faire sans retardement tout ce que je dois pour le conserver.

Et comme il y a toûjours un peu de desordre dans les passions violentes, il revient à sa Niece, & repasse sur ce qu'il avoit déja dit, qu'elle étoit plus asseurée que jamais de l'affection du Roy depuis les nouvelles protestations qu'il luy avoit faites à saint Jean d'Angely. Il l'avertissoit de plus qu'en cas qu'il fût obligé de se marier, elle se promettoit de rendre malheureuse pour toute sa vie la Princesse qu'il épouseroit, & luy faisoit comprendre que le malheur de son épouse seroit indubitablement suivi du sien, ce qui l'exposeroit à une infinité de fâcheux inconveniens, d'autant plus certains qu'il ne devoit pas espérer la benediction de Dieu, à moins qu'il ne fit ce qu'il devoit pour la

la meriter. L'entrevûë de ſaint Jean luy tenoit ſi fort au cœur qu'il ne pouvoit s'empêcher d'y revenir ſouvent. Il ſe plaint donc que depuis cette viſite dont il avoit bien prevû les conſequences, & qu'il avoit tâché d'empêcher, le Roy avoit recommencé à écrire tous les jours à ſa Niece des volumes de Lettres; Qu'il luy communiquoit tout ce qui ſe paſſoit; Qu'il avoit en elle à l'excluſion de tout le reſte la derniere confiance, & qu'il perdoit tout ſon temps à lire ſes Lettres, & à faire les ſiennes: Qu'on ne pouvoit pas concevoir qu'étant ſur le point de ſe marier, il fit tout ce qu'il pouvoit pour enflammer ſa paſſion, & que par ce moyen il travailloit luy même à ſe rendre le plus malheureux de tous les hommes, parce qu'il n'y avoit rien de plus inſupportable qu'un Mariage fait à contre-cœur.

Il

Il entre enſuite dans le détail, & ſupplie le Roy de luy dire quel perſonnage ſa Niece pretend faire aprés qu'il ſera marié, & il luy déclare qu'elle a bien oublié ſon devoir ſi elle s'imagine qu'il ſoit aſſez mal-honnête homme, ou pour mieux dire aſſez infame pour trouver bon qu'elle face un métier qui la deshonore; qu'il ne peut pas concevoir qu'elle ſe promette de pouvoir en uſer de cette maniere ſans que perſonne en murmure ſuppoſant qu'elle a gagné le cœur de tout le monde; que ſi c'eſt là ſa vûë ſon erreur eſt extrême, puiſque ſa conduite a ſi fort choqué tous ceux qui la connoiſſent, que perſonne ne l'aime ni ne l'eſtime. Il conclud de tout cela que le plus grand bonheur qui puſt luy arriver eſtoit qu'il y mît ordre ſans retardement, & que ne pouvant la rendre ſage, ce qu'il croyoit impoſſible, il fît

en ſorte au moins que ſes extravagances n'éclataſſent pas davantage, & qu'il la dérobât par ce moyen au juſte reſſentiment du public.

Il ſupplioit enſuite le Roy de n'être pas ſurpris de cela, & de conſiderer que l'affection qu'il avoit pour ſa Niece luy faiſoit illuſion, & l'empêchoit de voir clair en ce qui la regardoit : Que pour luy qui n'étoit pas préoccupé, & qui vouloit à quelque prix que ce fut, luy rendre ſervice en cette importante rencontre, dût-il luy en coûter la vie, il voyoit la verité toute nuë, & qu'il ne ſouffriroit pas qu'il en reçût du préjudice, parce que s'il le faiſoit il commettroit une eſpece de trahiſon. Qu'au reſte il en arriveroit ce qu'il pourroit, & qu'il ne ſe ſoucioit pas de mourir pourvû qu'il mourût en faiſant ſon devoir, c'eſt à dire en le ſervant fidele-

delement dans une occaſion où perſonne ne pouvoit le faire que luy.

Qu'à l'égard de l'amitié que ſa Majeſté diſoit que ſa Niece avoit pour luy, elle ne prenoit pas trop le chemin de l'en bien perſuader puiſqu'elle ne luy avoit fait l'honneur de luy écrire que deux fois; que la premiere elle y avoit été forcée par Madame de Venelle, & qu'il avoit bien reconnu que ce qu'elle luy avoit écrit depuis l'entrevûë de ſaint Jean étoit un effet de ce que ſa Majeſté luy avoit dit. Et que comme elle avoit beaucoup de bonté pour luy, Elle n'avoit rien oublié pour obliger ſon ingrate Niece à luy rendre toute ſorte de reſpects, & à luy donner toutes les marques d'amitié qu'elle devoit: Mais que quelque pouvoir que le Roy eût ſur elle, il étoit perſuadé qu'il ne reuſſiroit jamais à la gagner ſur ce

point, & que cela ne ſerviroit de rien, ſuppoſé même qu'il en vint à bout. Que d'ailleurs il ne comprenoit pas comment ſa Majeſté pouvoit prétendre qu'elle eût de la déference & de l'amitié pour une perſonne qui avoit des penſées toutes differentes des ſiennes, c'eſt à dire qui vouloit, qu'elle fut ſage & retenuë, au lieu qu'elle voudroit être une libertine & une folle.

Et comme il ſavoit que le Roy communiquoit tout à Mademoiſelle de Mancini, il l'aſſeuroit qu'il ſouhaitoit avec paſſion qu'elle ſçût ce qu'il avoit l'honneur de luy écrire; qu'il ſeroit ravi qu'elle fût capable de luy répondre pertinemment ſur les affaires dont il prenoit ſoin de luy faire part, & qu'il la prieroit volontiers de le décharger de cette peine: Qu'à la verité âgé comme il étoit & accablé d'affaires où il avoit le bon-

heur

heur de le servir avec reputation & d'une maniere où l'état trouvoit des avantages, il ne pouvoit souffrir de se voir inquieté pour une personne que toutes sortes de raisons devroient obliger à se mettre en pieces pour le contenter: Et que ce qu'il y avoit de plus accablant pour luy étoit que sa Majesté au lieu de luy épargner ce déplaisir le luy causât par la passion qu'Elle témoignoit à sa malheureuse Niece, qui ne continuoit son train de vie que parce qu'elle y étoit encouragée par les caresses de son Prince.

Il ne peut oublier l'entrevûë de saint Jean, qu'il auroit voulu, dit-il, empécher au prix de son sang. *J'étois,* ajoûte-t-il, *tout à fait remis par les asseurances que vous aviez pris la peine de me donner, & par la conduite que vous aviez commencé de tenir; j'avois crû même que vous ne songiez*

qu'aux moyens de rendre vôtre Mariage heureux; ce qui ne pouvoit être qu'en ſurmontant la paſſion qui s'étoit renduë Maîtreſſe de vôtre eſprit: Mais j'ay veu avec un trés-ſenſible déplaiſir qu'aprés cette fatale viſite vous avez fait pis qu'auparavant. Il ne vous ſert de rien de vouloir donner un autre tour à la choſe: Je ſai tout auſſi bien que vous. Jugez aprés cela s'il y a d'homme au monde plus malheureux que moy. J'ay travaillé avec ardeur à relever vôtre reputation, à faire éclater la gloire de vos Armes, à avancer le bien de vôtre Etat, & aprés tous mes travaux j'ai le chagrin de voir qu'une perſonne de ma famille eſt ſur le point de rendre tous mes ſoins inutiles, & d'être la cauſe de vôtre perte, à moins que vous ne moderiez la paſſion que vous avez pour elle.

Lorſque je fais reflexion, continuë-t-il, que vous m'avez fait l'hon-

l'honneur de m'écrire, que si vous pouviez vous expliquer de vive voix j'aurois une entiere satisfaction de l'assiete de vôtre esprit, je me souviens que j'étois au desespoir des longueurs de cette négotiation, qui m'empêchoit de me rendre auprés de vous, & de travailler sous vos ordres à calmer vôtre esprit, & à vous mettre en état d'être le Roy du Monde le plus heureux: Mais à présent je crains qu'elle ne finisse que trop tôt; vôtre approche m'embarasse persuadé que je suis que nous n'aurons à nous dire que des choses desagreables. Souffrez donc, Sire, que je prenne la liberté de vous remontrer que vous prenez un chemin tout contraire à celui que la bienseance & vôtre propre interêt devroit vous obliger à prendre: vous étes sur le point de vous marier, & vous vous abandonnez plus que jamais à une passion qui flétrit vôtre gloire, & qui ruine vos affaires:

vous avez beaucoup de pouvoir ſur vous, vous avez même fait de grands progrez auprés de celle que vous aimez dans l'art de diſſimuler; mais avec tout cela vous ne ſauriez cacher l'averſion que vous avez pour le Mariage que je negocie, quelque avantageux & glorieux qu'il puiſſe être. Souffrez que je vous diſe qu'outre le tort que vous faites à vôtre Royaume, vous vous attirez les reproches de toute la Terre, & que vous vous expoſez à la colere de Dieu ſi vous vous mariez à une Princeſſe que vous n'aimez point, & dans l'intention de vivre mal avec elle. Comptez, Sire, que ſi vous en uſez de cette maniere Dieu vous punira tôt ou tard, & qu'il vous fera reſſentir autant d'effets de ſa colere, qu'il vous en a donné juſqu'ici de ſa bonté. Je trahirois mon devoir, & bleſſerois la fidelité que je vous dois ſi je ne condamnois pas vôtre conduite.

Vous étes l'instrument de vos propres malheurs puisqu'au lieu de rompre peu à peu, comme vous aviez commencé, un commerce qui s'oppose à la satisfaction que vous receuriez du Mariage que je négocie, vous avez renoüé avec plus de chaleur que jamais, sans considerer le merite de la Princesse que vous allez épouser, & sans regarder qu'il n'y a rien de plus avantageux au bien de vos affaires. Vous avez eu la bonté de dire, Sire, que le principal motif qui vous determinoit à épouser ma Niece étoit de faire connoître à toute la terre, que ne pouvant assez recompenser mes services, vous vouliez le faire par ce moyen: Mais vous vous y prenez d'une maniere qu'il n'y a personne qui n'attribuë vôtre conduite à un excés d'Amour, & non à un motif de reconnoissance.

Mais supposé que vous n'agissiez que par ce seul principe, seroit-il

juſte que j'y donnaſſe les mains, & qu'ébloüy par un ſi grand avantage je m'oubliaſſe aſſez pour ſacrifier vôtre réputation à la mienne? Non, Sire, je ne ſuis ni aſſez ambitieux, ni aſſez ingrat pour cela. Vous voyez donc bien que j'ay raiſon de craindre mon rétour, car aſſeurement je ne ſaurois m'empêcher de vous entretenir d'une maniere qui ne vous plairoit pas, ni de vous dire avec chaleur non ſeulement ce que je viens de vous écrire, mais des choſes encore plus fortes. Jugez, Sire, ſi je dois me trouver embaraſſé: Je ne ſay ce que je deviendrai, & je ne vois pas comment m'y prendre pour donner la derniere main à vôtre Mariage, ſentant comme je fais que je promets ce qui n'eſt pas, & que je contribuë au malheur d'une innocente qui mérite vôtre affection.

Aprés ce long diſcours le Cardinal exhorte le Roy à ſe rendre, & le

& le ſupplie de ſe déclarer ſans déguiſement: Il luy repreſente qu'il vaut infiniment mieux tout rompre, & continuer la guerre ſans ſe mettre en peine des malheurs de la Chrétienté en général, & de ſes Etats en particulier, que de faire un Mariage qui luy ſeroit indubitablement funeſte, &c. Il finit en proteſtant que rien n'eſt capable de l'empêcher de mourir de déplaiſir, s'il voit qu'une perſonne qui luy touche de ſi prés faſſe plus de mal à ſa Majeſté, qu'il ne luy a fait de bien depuis qu'il a l'honneur d'être à ſon ſervice.

Le Roy fut trés-mal ſatisfait de la Lettre du Cardinal, & luy fit une réponſe fort dure, le traitant d'extravagant; luy reprocha qu'il avoit mauvaiſe opinion de luy, qu'il le regardoit comme un Menteur, puiſqu'aprés ce qu'il luy avoit écrit il rebattoit toûjours les mêmes matieres; & enfin il luy

ordonnoit de ſigner les articles de ſon Mariage & ceux de la paix.

Le Cardinal fut d'autant plus ſurpris d'être ainſi traité, qu'on l'avoit toûjours beaucoup ménagé. Il croyoit avec raiſon qu'on devoit faire plus de juſtice à ſes bonnes intentions : Et comme il n'avoit fait que ſon devoir ſans ſortir des bornes du reſpect, qu'il avoit un courage & une fermeté au delà du commun, & qu'il étoit aſſeuré qu'on ſeroit trés-fâché de le prendre au mot au ſujet de ſa retraite, il récrivit au Roy qu'il n'avoit jamais douté que ſi l'on ne le ſacrifioit pas à ſa Niece, on ne manqueroit pas de le ſacrifier à quelqu'autre perſonne ; qu'il attendoit des remercîmens & non pas des duretez, puiſqu'il n'avoit jamais eu en vûë que la gloire & la reputation de ſon Maître ; qu'il ſeroit indigne de vivre s'il avoit

été capable de le ſoupçonner de menſonge; mais qu'il avoit dit la verité lorſqu'il luy avoit écrit que l'amour qu'il avoit pour ſa Niece l'empêchoit de voir ſes défauts; que toute la terre ne luy perſuaderoit pas qu'elle eût de l'amitié pour luy; qu'il la connoiſſoit mieux que perſonne, & que la maniere dont elle en avoit uſé à ſon égard n'étoit point équivoque; que ſi le Roy étoit fâché contre luy, comme il le diſoit, il ſe rendroit par tout où il luy plairoit d'ordonner pour recevoir les marques de ſa colere, & que ſans conteſter il publieroit hautement que ſon Maître avoit raiſon & qu'il étoit coupable; mais qu'il le croyoit trop équitable pour vouloir luy ôter l'honneur en recompenſe de ſes ſervices; que c'étoit bien aſſez qu'on luy ôtat la vie & tout ce qu'il avoit au monde, ſans luy ôter la liberté que

les Loix divines & humaines donnoient à chacun de diſpoſer de ſa Famille; qu'il luy demandoit pardon de l'avoir tant importuné ; qu'il ne le feroit plus à l'avenir, & que ſuivant ſes ordres il ſigneroit la paix & ſon Mariage; qu'aprés cela il iroit finir ſes jours au lieu qu'il luy ordonneroit, avec la ſatisfaction d'avoir eu le bonheur de ſervir durant trente ans le Roy ſon Pere & luy ſans que ſes Armes ni ſes affaires euſſent rien perdu de leur reputation; & le prioit enfin pour toute grace d'être perſuadé que quelque triſte que pût être ſa deſtinée il feroit toûjours le plus fidelle & le plus zelé de tous ſes ſerviteurs.

Il écrivit en même temps à la Reine qu'il voyoit bien que le Roy n'avoit plus d'affection pour luy; qu'il alloit ſuivant ſes ordres ſigner ſon contract de Mariage & le Traité de paix, & ſe mettre

tre ensuite en état de le délivrer de ses importunitez; que si Dieu benissoit ses intentions le Roy seroit le Prince du monde le plus grand & le plus heureux; qu'il avoit le cœur si serré qu'il ne pouvoit plus écrire; qu'il la supplioit de bien prier Dieu pour luy, & qu'il n'avoit jamais eu plus de besoin de l'assistance divine qu'il en avoit alors.

Il y a apparence que le Cardinal reçût d'autres Lettres qui le consolerent & qui le satisfirent; car il ne paroît pas qu'il ait écrit depuis au Roy ni sur les amours de sa Niece, ni sur le desespoir où il disoit qu'il étoit: peut-être se contenta-t-il de faire agir la Reine pour se donner tout entier à la négotiation de la paix & du Mariage du Roy qui fut signé le 11. de Novembre 1659. peut-être aussi crût-il que rien ne pouvoit mieux le ramener que le temps.

Le jour préciſement que le contract de Mariage du Roy & le traité de paix furent ſignez, le Maréchal de Grammont que le Roy avoit envoyé pour demander l'Infante, arriva d'Eſpagne dans l'Iſle des Faiſans qui étoit le lieu des conferences.

Mademoiſelle de Mancini qui s'étoit toûjours flattée que le temps pourroit apporter quelque changement, n'eût plus l'Ame remplie que de dépit & de deſeſpoir. Elle étoit ravie d'entendre dire du mal du Roy, & elle pria Madame Mazarin ſa ſœur de luy en faire le plus vilain portrait qu'elle pourroit : Et quoi-qu'elle fut perſuadée que le Roy l'aimoit toûjours, elle étoit au deſeſpoir de ne pouvoir plus eſperer le Trône. La chûte qu'elle venoit de faire étoit extrême, & il falloit du temps pour l'en conſoler, & non de nouveaux engagemens : auſſi le Prin-

Prince Charles de Lorraine qui la voyoit souvent alors, & qui avoit beaucoup de merite & de bonne mine, n'en fut pas reçû comme il croyoit.

La Paix ne fût pas plûtôt faite, & le Mariage du Roy conclu que le Cardinal partit pour aller réjoindre la Cour à Bourdeaux, & écrivit en même temps à Madame de Venelle de ramener ses Nieces à Paris; & ce fut aprés ce retour que le Duc de Lorraine parut amoureux de Mademoiselle de Mancini, qui n'étoit gueres disposée à recevoir une nouvelle passion.

Aprés le Mariage du Roy qui ne se fit qu'au mois de Juin, la Cour se rendit à Fontaine-Bleau au mois d'Août suivant. Son Eminence y fit venir ses Nieces pour faire la reverence à la nouvelle Reine. Mademoiselle de Mancini sentant bien que cet hon-

honneur luy coûteroit cher s'en ſeroit volontiers excuſée ſi elle eût oſé. Elle n'avoit pas beſoin de cela pour ſon repos; Elle aimoit beaucoup mieux ne pas voir le Roy, que de s'expoſer en le voyant à rouvrir une playe qui n'étoit pas encore bien fermée. Et comme tout chagrine lorſque l'eſprit n'eſt pas en bonne aſſiete, & que l'imagination eſt préoccupée, Mademoiſelle de Mancini ne trouva par tout que ſujet de déplaiſir: ſa douleur qui multiplioit les objets luy repreſentoit le Roy avec une indifference qui la deſeſperoit, & qui luy faiſoit regreter Paris à tout moment. Si le Roy loüoit la Reine ſon Epouſe, Mademoiſelle de Mancini regardoit ſes loüanges comme autant de coups de poignard qui luy perçoient le cœur; & le pis étoit encore qu'il falloit qu'elle étouffât tous ſes reſſentimens, car ſon Emi-

Eminence luy avoit expressément ordonné de ne rien dire. Le dépit ne pouvant donc la guérir, la nécessité ne luy servit pas mieux dans un besoin si pressant que luy avoit servi sa raison dans le temps où elle auroit pû prévenir ses disgraces: Elle se trouvoit toûjours la malheureuse victime de sa passion quelques efforts qu'elle fit pour s'en delivrer, & quelques pretextes qu'elle prît pour la détruire dans son cœur; & quoiqu'elle se representât tout ce qui étoit capable de luy inspirer de l'aversion pour le Roy, ce Prince pour son malheur ne luy paroissoit que trop aimable. Le monde & la Cour luy étoient également odieux, & elle n'y alloit que lorsqu'elle ne pouvoit s'en dispenser.

Le Cardinal qui se sentoit mourir chaque jour, & qui vouloit éloigner cette Niece fut bien aise

que le Connêtable Colonna la luy fît encore demander en Mariage. La proposition en fut faite tout de nouveau à Mademoiselle de Mancini; & comme sa disgrace l'avoit renduë plus humaine, l'on ne trouva plus en elle les mêmes oppositions, car non seulement elle y donna son consentement, mais même elle pria l'Evêque de Frejus d'en parler à son Eminence, & de faire ensorte que l'affaire se fît au plûtôt. La mort du Cardinal qui arriva sur ces entrefaites ne déplût pas à Mademoiselle de Mancini, qui dit à son Frere lorsqu'on luy en apprit la nouvelle, *il est donc crevé Dieu mercy.*

La mort de son Eminence n'empêcha pas que le Roy ne visitât souvent ses Nieces, & qu'il ne leur fît mille amitiez & mille protestations, qui ne servoient pas beaucoup à Mademoiselle de Mancini, qui attendoit avec quel-

quelque impatience le retour du Courier qui devoit apporter les articles de ſon Mariage. Ce Courier arriva avec les articles ſignez, & les cérémonies étant faites Mademoiſelle de Mancini ſolicitoit ſon départ avec empreſſement. Le Roy, dont la paſſion avoit été ſuſpenduë & non éteinte, ne pouvoit ſe reſoudre à la voir partir: Elle partit enfin aprés bien des remiſes: Le Roy luy témoigna plus de tendreſſe que jamais; luy dit mille choſes obligeantes, luy fit cent proteſtations, & ne pût s'empêcher de répandre des larmes. Il la conduiſit à ſon Caroſſe en cet état; & en y montant l'Ame outrée de douleur & de dépit, elle dit à ſon Amant qui luy paroiſſoit plus mort que vivant. *Vous pleurez, vous êtes Roy, vous m'aimez, cependant je ſuis malheureuſe, & je pars.* Le Roy eut un chagrin mortel de cette ſeparation; Mais com-

comme le temps vient à bout de tout, & que sa Majesté étoit dans la fleur de son âge, elle s'en consola peu à peu.

La Cour étoit alors remplie de Dames qui cherchoient à prendre parti, & qui asseurément n'étoient pas inhumaines, s'il en faut croire les Ecrivains de ce temps-là. L'abondance a ses incommoditez: Et comme un homme qui se trouve dans un parterre émaillé d'une infinité de belles fleurs est presque toûjours dans l'embarras, de même le Roy au milieu de tant de Beautez ne savoit en faveur de laquelle il devoit se déterminer. Le hazard en decida; & Mademoiselle de la Valiere qui n'avoit rien de recommandable du côté de la Beauté l'emporta sur toutes les autres. Elle est d'une taille assez médiocre, & assez floüette; elle marche de mauvaise grace, & est un peu Boiteuse; elle est blan-

blanche & blonde, marquée de petite verole; ſes yeux ſont noirâtres, & ſes regards languiſſans: Elle a la Bouche grande & vermeille; ſes dens n'ont rien de beau; Elle n'a point de gorge; ſon Bras eſt plat, & ne donne pas trop bonne opinion du reſte de ſon corps: Elle a quelquefois de la gayeté, & toûjours beaucoup d'eſprit & de vivacité: Elle parle agréablement, & ne manque ni de ſavoir ni de ſolidité: Elle a une trés-belle Literature, l'Ame grande, généreuſe & deſintereſſée: Elle a de la ſincerité & de la bonne Foi: Elle a toûjours eu une extrême averſion pour tout ce qu'on appelle Coqueterie, & par deſſus tout cela elle a le cœur bon, & aime ſes Amis auſſi tendrement qu'il eſt poſſible.

Mademoiſelle de la Valiere étoit de la Province de Touraine. Sa qualité eſt fort conteſtée, car les uns diſent

disent qu'elle est noble, & d'autres soutiennent qu'elle ne l'est pas. Bussi Rabutin dit même que le Duc de Mombazon avoit promis au Pere de cette Fille de luy faire avoir ses Lettres de Noblesse; mais que la mort le prevint & l'empêcha de luy tenir parole. J'ai vû des Tourangeaux qui m'ont asseuré qu'elle étoit Noble, mais que sa Noblesse n'avoit pas une grande Antiquité ; & qu'ils avoient connu particulierement un de ses proches parens nommé Monsieur de Vauleard qui faisoit assez belle figure; que ce parent s'étoit jetté dans les affaires avant que Mademoiselle de la Valiere allât à la Cour; que son premier employ avoit été la direction des Gabelles d'Anjou; que depuis ayant gagné du bien, & en ayant de sa Maison, il avoit ensuite acheté la charge de Trésorier de France, qu'il exerçoit encore du

du temps qu'ils l'ont connu en Province : De ſorte qu'il ne me ſemble pas qu'on puiſſe luy conteſter l'article de la Nobleſſe.

Je ne ſaurois dire qui l'introduiſit à la Cour, ni quel âge elle avoit lorſqu'elle y vint. Il ſuffit de dire qu'elle étoit Fille d'honneur de Henriette-Marie Ducheſſe d'Orleans, lorſque le Roy commença de l'aimer, ou pour mieux dire lorſqu'elle commença d'aimer le Roy; car il eſt certain qu'elle l'aima plus d'un an avant qu'il le connût, & qu'elle avoit dit à quelques-unes de ſes Amies qu'elle ſouhaiteroit qu'il ne fût pas Roy. On le ſçût, & on l'en railla. Le Roy qui ne trouvoit pas ſon compte avec la Reine, & qui ne pouvoit s'empêcher de penſer de temps en temps à la Connêtable Colonna, alloit ſouvent chez Madame, où il ſe plaignoit en preſence de pluſieurs Dames qui

ne manquoient pas de Beauté, que ſon cœur n'avoit plus d'occupation. Quoi qu'il y eût des Dames dans la Compagnie qui ne devoient pas être contentes de cette déclaration, elles ne laiſſerent pas de faire bonne mine, & de le divertir comme les autres du mieux qu'il leur fut poſſible. Un jour Monſieur de Roquelaure, l'un des hommes du Royaume le plus agréable, qui l'avoit accompagné chez Madame, où il parut beaucoup plus chagrin qu'à ſon ordinaire, s'aviſa de luy dire pour le tirer de ſa profonde revêrie, que la Valiere l'aimoit paſſionnément : là-deſſus il ſe mit à la copier, & à conter mille choſes qu'elle diſoit effectivement: Et comme il avoit l'eſprit parfaitement bien tourné à la plaiſanterie, & qu'il ne manquoit pas d'invention, il y ajoûta pluſieurs choſes, & finit en diſant que la Va-
liere

liere protestoit qu'elle ne vouloit plus voir le Roy pour le salut de son Ame & pour le repos de son cœur. Comme ce Seigneur plaisantoit de fort bonne grace, le Roy l'écouta avec plaisir, prit goût à ses Boufonneries, & demanda qui étoit la Valiere: La Compagnie se divertit du recit de Roquelaure; (car tout ce que les grands trouvent bon est toûjours bien reçû) & chacun en dit son mot: Mais comme le Roy n'avoit pas remarqué cette Fille, la chose en demeura là, & il ne s'en informa pas davantage.

Quelques jours aprés le Roy rendit visite à Madame, & comme il sortoit de sa Chambre il vit passer une de ses Filles qui luy parut bien faite, & là-dessus il dit à Roquelaure qui l'accompagnoit, qu'il voudroit bien que ce fut celle là qui l'aimât. Roquelaure luy répondit que ce n'étoit pas celle-

là. Sur ſes entrefaites la Valiere étant ſortie, *c'eſt celle-ci, Sire, luy dit-il*, en la montrant au doigt: puis s'adreſſant à elle d'un ton goguenard, luy dit en preſence de tout le monde, *approchez vous, la Belle aux yeux mourans, qui n'en voulez qu'à des Monarques*: Cette raillerie la jetta dans un deſordre d'où elle ne pût ſe tirer: Le Roy tâcha de la raſſeurer, la ſalüa trés-profondement, & luy parla le plus obligeamment du monde: Mais au reſte il n'y trouva rien qui fut capable de luy plaire; cependant il ne voulut pas qu'on en plaiſantât. Mais comme il eſt aſſez naturel d'aimer ceux qui nous aiment, le Roy dit un jour au Comte de Guiche qu'il vouloit marier la Valiere par reconnoiſſance à un Marquis de ſes amis. Sire, répondit le Comte, ce Marquis aime la beauté. Il eſt vrai repliqua le Roy, que la Valiere n'eſt pas belle;

belle; mais je l'embelliray par le bien que je veux luy faire.

Il la vit cinq ou ſix jours aprés, & l'entretint pendant deux bonnes heures. Il fut trés-ſatisfait de ſa converſation ; de ſorte qu'il commença de faire par amour ce qu'il n'avoit fait d'abord que par reconnoiſſance. Il entra un moment dans la Chambre de Madame, & en ſortit incontinent aprés.

Les hommes ſont toûjours hommes, & les Rois ne ſont pas plus exempts que les autres de la tyrannie des paſſions; quelques efforts qu'ils faſſent pour s'élever au deſſus de la nature, les premiers mouvemens ſavent luy conſerver ſes droits. Le Roy s'en retourna perſuadé que la Valiere n'étoit pas indigne de ſon amour, & ne ſongea qu'aux moyens d'entretenir ſouvent ſa nouvelle Maîtreſſe, & de cultiver une paſſion naiſſante dont

croyoit avoir lieu de ſe feliciter. Et comme il vouloit éviter l'éclat, il ne trouva rien de meilleur que de rendre à Madame des viſites frequentes. En effet il y alloit ſi ſouvent, que tout le monde diſoit qu'il en étoit amoureux ; & l'on dit même qu'il ne fut pas fâché que ce bruit ſe répandit. Il ſe fit pluſieurs contes là-deſſus qui ne paroiſſent pas trop bien fondez. On a dit entr'autres choſes que Monſieur s'en étant allarmé, & en étant venu juſqu'à la jalouſie, en fit ſes plaintes à la Reine Mere, & la pria d'en vouloir parler au Roy. La Reine qui ſe ſouvenoit du perſonnage qu'Elle avoit fait autrefois, & qui étoit ſenſible au prétendu deshonneur dont Monſieur ſe plaignoit, prit ſon temps pour en entretenir le Roy, & luy repreſenta que les aſſiduitez qu'il avoit pour Madame étoient mal expliquées ; que les

mal-

mal-intentionnez disoient hautement qu'il aimoit Madame aussi passionnément qu'il avoit aimé la Connêtable Colonna ; qu'il ne pouvoit deshonorer son Frere sans se deshonorer soi-même, & qu'il falloit non seulement ne pas faire le mal, mais prévenir même les soupçons. Le Roy qui l'avoit écoutée sans rien dire, & qui n'étoit plus sous la dépendance, luy répondit en deux mots d'un visage severe; *en verité, Madame*, dit-il, *vous étes la personne du monde de qui je devois attendre le moins une censure de cette nature.* La bonne Reine qui n'avoit pas été exempte, à ce qu'on dit, des fragilitez de la nature humaine, n'eut pas le moindre mot à repliquer à une réponse si séche; aussi n'en auroit-elle pas eu le temps, car le Roy se retira brusquement & la laissa là.

Quelque chose qu'ait pû dire

la Satire, il eſt certain que l'Amour prétendu du Roy pour Madame n'aboutiſſoit qu'à des viſites, où la Valiere avoit toute la part. S'il entroit dans la Chambre de ſon Alteſſe Royale ce n'étoit que par bienſeance, & pour luy faire des queſtions ſur le chapitre de ſa Belle, pour l'obliger à luy en dire tout ce qu'elle en ſavoit. Son Alteſſe Royale regardoit d'abord cela comme une ſuite de la Boufonnerie de Roquelaure, & comme Elle étoit d'ailleurs de bonne converſation, & qu'Elle ſe faiſoit un plaiſir de divertir le Roy, Elle répondit volontiers à toutes ſes queſtions. Il voyoit même ſouvent en particulier Mademoiſelle de la Valiere, & pour mieux cacher ſes intentions il prenoit quelquefois un ton de plaiſanterie. Cependant l'on s'appercevoit bien qu'il ne vouloit pas qu'on la raillât, & la mi-

ne

ne qu'il faiſoit lorſqu'on luy diſoit quelque choſe de fâcheux montroit aſſez qu'il ne l'approuvoit pas. Quelquefois il la faiſoit venir dans la Chambre, & on le remarquoit alors beaucoup plus guay & plus animé, que lorſqu'elle n'y étoit pas.

Ces viſites preſque continuelles durerent plus d'un mois, pendant lequel il arriva de temps en temps quelque avanture qui découvrit de plus en plus que le Roy aimoit la Valiere. Madame s'en doutoit déja, mais Elle en fut entierement convaincuë quelques jours aprés. Le Roy l'étant allé voir accompagné du Comte de Guiche, demanda où étoit la Valiere. Quelqu'un répondit qu'elle étoit auprés d'une Demoiſelle de ſes Amies qui avoit la fiévre. Le Roy en fut tellement émû qu'il ſe leva ſur le champ, & alla luy même la faire revenir.

Là-deſſus le Comte de Guiche dit à Madame en foûriant: *En verité, Madame, ſi le Roy n'eſt pas amoureux il eſt le plus honnête homme du Royaume.*

Son Alteſſe qui avoit eu juſqu'alors de grandes eſperances ſur le cœur du Roy, & qui ne pouvoit voir ſans dépit qu'une de ſes filles d'honneur luy enlevât une Conquête qu'Elle avoit regardé comme aſſeurée, ne pût contenir ſon déplaiſir, & paſſant de la ſurpriſe au reſſentiment, Elle dit mille choſes au Comte de Guiche & à Mademoiſelle de Montalet en qui Elle ſe confioit entierement. Un jour entr'autres que ſa Majeſté entretenoit Mademoiſelle de la Valiere dans un des coins de la Chambre, pendant que le Comte & Montalet étoient avec ſon Alteſſe, Elle leur dit tout bas d'un ton qui marquoit ſon agitation & le trouble de ſon cœur; Je

ne

ne ſay ſi je ſeray long-temps le pretexte de tout cecy; Je ne ſaurois voir ſans honte que des gens prennent des attachemens ſi bas & ſi indignes, & je ne conçois pas comment une ſi grande fierté a pû ſi fort ſe ravaler. L'inégalité des conditions, Madame, répondit le Comte, qui n'étoit pas fâché de voir ſon Alteſſe dans le dépit où Elle étoit, n'eſt jamais un obſtacle à l'amour. Le cœur des Rois eſt fait comme celuy des autres hommes, & lorſque l'amour s'en empare, il applanit toutes les difficultez, réünit toutes choſes, & diſſipe en un moment les craintes & les ſcrupules. Le Roy ne ſauroit aimer dans ſes Etats une perſonne de ſon rang, & il faut qu'il décende, ou qu'il vive ſans Maîtreſſe: Et comme il y a peu de Princeſſes capables de l'attacher, il faut de néceſſité qu'à l'exemple des Rois ſes predeceſſeurs, il por-

te ſes vœux aux ſimples Demoiſelles. Tout cela eſt le mieux du monde, repliqua Madame d'un ton chagrin : mais il me ſemble que puiſqu'il a commencé d'aimer en Roy, il devroit un peu mieux ſoûtenir la gloire de la Majeſté Royale. Une ſi grande chûte ne peut-être que honteuſe. Je ne puis m'empêcher d'avoir du Roy des ſentimens que je n'avois jamais eus, & je ſuis perſuadée qu'il y a pluſieurs Gentils-hommes à la Cour qui ont plus de cœur & de grandeur d'ame que cela. Je parle à cœur ouvert, Monſieur le Comte, continua-t-Elle, parce que je vous regarde comme un galant homme, & que j'ay en Montalet la derniere confiance : Ainſi je ne fais pas de façon de vous dire, que je ſouhaiterois que le Roy fit un choix plus digne de luy.

Dequoi vôtre Alteſſe s'embaraſ-

fe t-Elle, dit alors Montalet? Le Roy a toûjours pour vous les mêmes égards; il ne voit la Valiere qu'aprés vous avoir vûë, & si vous aimez à vous divertir il dépend de vous de profiter de toutes ses parties de plaisir. Au reste, Madame, je suis persuadée que le Roy n'a jamais eu pour vous des sentimens assez favorables pour vous interesser si fort au bon ou au mauvais choix qu'il peut faire. Le dernier voyage de Fontaine-Bleau m'a convaincuë de ce que vous voyez aujourd'huy, & depuis les deux longues conversations qu'il y eut avec la Valiere, je n'ai jamais douté qu'il ne l'aimât avec passion. C'est cela même qui fait mon déplaisir, répartit Madame, ils ont voulu me duper, & ils n'y ont que trop bien réüssi. L'indifference a ses avantages, repliqua Montalet, & si vôtre Altesse veut s'en accommoder, tout ceci de-

vien-

viendra un divertissement pour Elle.

Le Comte de Guiche étoit ravi d'entendre tout cela. Il aimoit Madame: son silence & ses assiduitez l'avoient assez dit à son Altesse, qui étoit trop habile pour ne l'avoir pas compris. Les frequentes visites que le Roy rendoit à Madame, luy faisoient regarder ce Prince comme un Rival redoutable: ce qu'il venoit d'entendre le rasseuroit, & luy faisoit entrevoir qu'il ne soupireroit pas long-temps sans recompense. Pouvoit-il s'empêcher d'avoir de la joye? Ces idées agréables qui passoient confusement dans l'esprit du Comte suspendirent un peu la Conversation, & donnerent le temps à Madame de se recüeillir. Je ne say si elle ne se repentit point de s'être trop avancée, ou si Elle voulut achever de donner au Comte une entiere satisfaction, & dissiper

ſiper tous ſes ſoupçons de jalouſie; mais enfin Elle répondit avec autant de ſang froid qu'Elle avoit eu d'émotion: Vous avez raiſon Montalet, je m'en donneray la Comedie, je feray ſemblant de ne rien ſavoir, je ne regarderay plus de mauvais œil les plaiſirs du Roy, & je jouëray ſi bien mon rôle, qu'il ignorera toûjours que ſa conduite m'ait choquée.

Quelque temps aprés Madame *** ayant rendu viſite à Madame, & la Valiere l'ayant rencontrée comme elle entroit, luy demanda ſi elle n'avoit point vû une Demoiſelle qu'elle nomma tout court par ſon nom, & qui étoit ſortie pour l'aller voir. Madame *** fort pointilleuſe ſur le point d'honneur trouva que la Valiere ne parloit pas avec aſſez de reſpect de ſa parente & de ſon Amie, & en fit ſes plaintes à Madame. Son Alteſſe trouva ſingulier le caprice

de

de cette Dame de s'eſtre formaliſée de ce que la Valiere n'avoit pas ajoûté au nom de ſa parente le mot de Mademoiſelle: cependant comme elle avoit une averſion ſecrette pour la Valiere, Elle ne fut pas fâchée de trouver l'occaſion de la mortifier, & la cenſura devant tout le monde de la maniere du monde la plus ſevere & la plus aigre: Elle luy dit que depuis quelque temps elle faiſoit fort l'entenduë; mais qu'Elle vouloit luy apprendre une fois pour toutes, qu'Elle faiſoit une extrême difference d'elle à la moindre de ſes filles. La Valiere en fut ſi outrée de douleur, qu'elle en ſeroit peut-être morte de dépit ſi ſes yeux n'étoient venus au ſecours de ſon cœur; ſon affliction redoubla lorſqu'elle entendit qu'on rioit de la paſſion qu'on diſoit qu'elle avoit pour le Roy. Madame *** qui étoit de ces eſprits fiers & déciſifs
qui

qui jugent de tout ſouverainement & en maîtres, la traita avec beaucoup de mépris, & dit qu'elle en viendroit juſqu'à aimer les belles peintures du palais Royal.

On parloit encore de la Valiere lorſque le Roy entra avec un viſage où la joye étoit peinte, & avec un air & une bonne grace qui n'eſt que pour luy. Cette gayeté ne fut pas de longue durée, car il changea du blanc au noir dés qu'il eût apperceu la Valiere entrant par une autre porte avec un air qui marquoit la violence de ſon déplaiſir. Il s'approcha d'elle, & remarquant qu'elle avoit tant pleuré que ſes yeux en étoient encore gros & rouges, luy dit en riant pour cacher, s'il eût pû, la part qu'il prenoit à ſa douleur, qu'il l'aimoit aſſez pour luy demander le ſujet de ſon chagrin. Vous pouvez croire qu'elle ne balança pas à le luy confier, & qu'elle luy

conta

conta d'un bout à l'autre ce qu'elle auroit eu de la peine à cacher à une personne qui luy eût été plus indifferente. Le Roy qui avoit peut-être peur de ne pouvoir pas contenir son ressentiment ne demeura qu'un moment chez Madame: Mais l'absence ne fut pas longue, car il y revint le soir avec la Reine Mere, suivie de plusieurs Dames de la Cour. Le Roy y parut fort chagrin, & l'on ne parla que de Bijoux & de pierreries. La Reine avoit un Brasselet de Diamans le plus beau qui se soit jamais vû: Tout en étoit précieux & riche & il y avoit au milieu un petit portrait de Lucrece en miniature, qui étoit asseurement un chef d'œuvre: La Bordure en étoit admirable, & cette piece fit envie à tout ce qu'il y avoit de Dames. Quelques unes de la troupe qui croyoient avoir de grands droits sur le cœur du Roy, se flatterent

par avance que ce Bijou ne leur échapperoit pas, & n'oublierent rien pour faire connoître au Roy qu'il leur feroit un present trés-agréable en le leur donnant; mais la ſuite leur fit voir qu'elles avoient mal compté. Il prit le Braſſelet & le montra à toutes les filles de Madame: Il s'adreſſa ſur tout à la Valiere, luy dit que toutes ces Dames ſe feliciteroient d'une telle piece, & luy demanda ce qu'elle en penſoit: Sa réponſe fût aſſez languiſſante, & aſſez modeſte. Le Roy qui ne conſultoit que ſa paſſion, vint ſans attendre plus long-temps prier la Reine le plus ſerieuſement du monde de le luy troquer. La Reine voyant qu'il en avoit envie le luy donna ſur le champ. Les pretendantes tenoient alors le Loup par les oreilles, & comme s'il eût été queſtion d'une autre pomme d'or, elles avoient quelque impatience de ſavoir en

fa-

faveur de laquelle ce nouveau Pâris se determineroit. Tout le monde s'estant retiré, & Madame se trouvant seule avec ses Filles, fit revenir la conversation sur le Brasselet, & dit que celle qui l'auroit ne seroit pas mal partagée. La Valiere qui rougit & qui ne repondit rien, se retira bien-tôt aprés: Madame s'apperçût de son embaras & la fit suivre doucement par une de ses autres Filles. Elle ne fut pas plûtôt dans sa Chambre, qu'elle se mit à regarder ce Brasselet; elle le baisa plusieurs fois; & voulant ensuite le serrer, celle qui étoit derriere, & qui la voyoit faire fit un grand cri qui l'effraya, & qui l'empêcha de cacher ce qu'elle ne montroit que par surprise.

La Valiere se voyant découverte parla naturellement & sans détour à celle qui l'avoit suivie. *Vous voyez*, Mademoiselle, luy dit elle, *que vous étes la Dépositaire du secret du Roy: La chose est délicate,*

&

& si vous m'en croyez vous y penserez plus d'une fois. La Demoiselle luy promit des merveilles, & la pria de luy dire comme les choses s'étoient passées. La Valiere le fit sans façon & de bonne foi ; cependant elle jugea à propos d'en informer le Roy, & luy écrivit sur le champ toute l'avanture.

Si le Roy dormit ou ne dormit pas tranquillement cette nuit là, c'est ce que je ne saurois dire au juste : ce qu'il y a de vray est qu'il alla le lendemain chez Madame dés les deux heures du matin, & parla prés d'une heure à la Valiere à qui il proposa de sortir d'avec Madame ; mais elle ne le voulut pas. Et pour faire voir à son Altesse qu'il ne pretendoit plus faire de mystere des sentimens qu'il avoit pour cette Fille il voulut absolument qu'elle entrât dans sa Chambre avec plusieurs Bijoux: Madame la voyant si bien parée luy deman-

demanda où Elle avoit pris tout cela. Je le luy ai donné, répondit le Roy bruſquement. Madame eut la bouche cloſe ſe réſervant à faire éclater ſon reſſentiment devant les Reines où Elle prétendoit mortifier la Valiere. La Cour étoit alors ſur le point d'aller à Verſailles, & le Roy voulut que ſon Alteſſe Royale fut du voyage. Elle ne fut pas fâchée de trouver cette occaſion pour executer le deſſein qu'Elle avoit de mettre les Reines aux mains avec la Valiere. Le Roy faiſoit ſi peu myſtere de ſon amour qu'un jour étant à la promenade avec les principales Dames de la Cour, & une petite pluye étant ſurvenuë tout à coup, il donna la main à Mademoiſelle de la Valiere, dont il couvrit la tête de ſon chapeau, & laiſſa là les autres.

Tout s'étoit paſſé juſques-là en petits ſoins, en preſens & en careſſes. Le Roy n'en étoit point en-

encore venu à une déclaration ouverte: Il en chercha l'occasion, & vous pouvez croire qu'il la trouva; car les Rois trouvent tout. Ce fut dans le Parc de Versailles que se fit cette déclaration dont le Roy avoit le cœur gros depuis prés d'un mois. L'Amour fait d'étranges Metamorphoses dans le cœur des Princes aussi bien que dans celuy des autres hommes. Le Roy naturellement hardy & entreprenant, s'y prit avec tant de timidité, que ses manieres chancelantes toucherent plus que jamais un cœur qui étoit déja fort ébranlé. Il se plaignit donc d'abord de sa mauvaise santé, & de la situation cruelle où étoit son esprit depuis quelque temps. La Valiere parut y prendre part, & le luy temoigna de la maniere du monde la plus tendre. Que vous étes bonne, Mademoiselle, répondit le Roy, & que je vous suis obligé d'entrer comme

vous faites dans les interêts d'un malheureux Prince qui n'a rien de recommandable, & pour lequel vous ne devriez vous interesser en aucune maniére, n'étoit qu'il vous aime avec passion. Ma vie, ma santé, mon repos dépendent entierement de vous, continua-t-il, avec un trouble & un desordre dont l'Amante fut charmée, & j'ose vous dire, Mademoiselle, que c'est vous seule qui pouvez décider de ma destinée. La Valiere changea de couleur, & demeura si interdite qu'il luy fut impossible de parler d'abord. L'évenement étoit assez extraordinaire pour s'en embarasser. Elle sentoit qu'elle étoit aimée, mille raisons l'en avoient convaincuë, & elle voyoit à ses pieds un Roy passionné qui faisoit le personnage d'un sujet. On s'embarasseroit pour moins. Les Amans ont les yeux assez penetrans; ainsi il ne faut pas douter que le

Roy ne s'aperçût du desordre de sa Maîtresse. Il luy demanda la raison de son silence, & se jetta par là sur le ton dolent. Ha! je vois bien, dit-il, que vous n'étes muette que parce que vous étes insensible, si cela est je suis fort à plaindre : N'importe je veux vous adorer quand je devrois être toûjours malheureux, & vous toûjours sans tendresse.

Je ne suis que trop tendre & trop sensible, Sire, répondit la Valiere aux bons sentimens que vous avez pour moy; & si vous m'aimez effectivement comme vous le dites; mon cœur vous en tiendra compte,& vous n'aurez jamais sujet de m'accuser d'ingratitude & d'insensibilité. Mais vous savez, Sire, quo'n a voulu me faire passer pour ridicule dans vôtre esprit parce que je vous estime depuis long-temps : quoi qu'il semble qu'on ne doive envisager

un Roy que du côté de ſa Couronne, ſur laquelle tombent toutes les loüanges à l'excluſion de ſa perſonne, cependant j'ay paſſé par deſſus l'uſage, & j'ay loüé en vous ce que j'y ai trouvé de loüable: Si ſous ce pretexte-là vous vous imaginez, Sire, qu'il ne ſera pas difficile de me faire donner dans le panneau, & de m'obliger à prendre ſerieuſement ce que vous venez de me dire, permettez moy de vous dire que ce ne ſeroit pas agir en Roy. L'honneur & la probité ſont les deux vertus que j'admire le plus en vous, & ſi je voyois quelque choſe qui m'obligeât à faire un autre jugement, je vous condamnerois dans mon cœur comme un autre homme, ſuppoſé que je n'euſſe perſonne à qui je pûſſe dire en confidence que vôtre vertu n'eſt pas ſans défauts. Que ces ſentimens ſont beaux & généreux,
répon-

répondit le Roy, & que je vous estime de condamner les mauvaises actions par tout où elles se trouvent! Mais que vous seriez injuste, & que j'aurois lieu de me plaindre, si vous étiez capable de me soupçonner du plus noir de tous les crimes. Vous savez que j'aime la gloire plus que toutes choses; vous savez même que j'en ay aquis au dehors & au dedans, & que je suis sur le point d'en aquerir davantage. Ne seroit-ce pas quelque chose de bien glorieux pour moy de passer pour un trompeur habile, qui auroit dupé la fille du Royaume la mieux faite & la plus charmante? Non, non, Mademoiselle, comptez que je suis né Roy, & que je le suis effectivement pour l'ame aussi bien que pour le corps. Si je ne vous aimois pas veritablement rien au monde ne seroit capable de m'obliger à vous le dire;

& puis que je vous le dis, comptez que vous aurez ſujet d'être contente de la ſincerité & de la conſtance de mon amour, & que jamais vous ne vous repentirez de m'avoir aimé. Mais, Mademoiſelle, on diroit de la maniere que je parle que je ſuis déja heureux : peut-être que je ne le feray jamais, & que j'ay à faire à une cruelle qui ſe moquera de ma ſouffrance. Je ne puis pas répondre de l'évenement, repliqua la Valiere, mais je puis bien vous dire que mon cœur eſt en grand deſordre, & je cours riſque de paſſer de triſtes momens ſi ce trouble dure long-temps. Nos Amans n'en feroient pas demeurez-là ſi un accident de la ſaiſon ne les eût interrompus. Ils avoient tant de choſes à ſe dire qu'ils ne firent qu'efleurer les matieres quoi que leur converſation fut aſſez longue. Toute la Cour s'apperçût que la Valie-

Valiere étoit fort pensive, & le Roy beaucoup moins tranquille qu'à l'ordinaire.

Lors qu'on aime bien l'on ne consulte que sa passion, & sur tout lors que l'on se promet un denouëment agréable. Le Roy est l'homme du monde le plus impatient, & qui s'accommode le moins d'un état d'incertitude. Il conta toutes les heures de la nuit, & d'abord qu'il fut jour il alla revoir la Valiere, & la remit sur la conversation du jour precedent. Tout se passa à souhait, & le Roy s'en revint si content qu'il envoya à sa Maîtresse une paire de Boucles d'oreilles qui valoient cinquante mille écus. Quelques jours aprés il luy fit present d'un crochet & d'une Montre qui ne pouvoient se payer, & qu'elle reçût avec le Billet suivant.

BILLET.

Pourquoy tant balancer, Mademoiſelle, je vous aime, & je vous l'ai dit; n'eſt ce pas aſſez? voulez-vous que je meure? je ſuis prêt à vous ſatisfaire: mais de grace ne me faites pas languir. On me croit heureux dans le monde. On dit que plus d'une Dame me favoriſe: mais helas! on ignore que je vous aime, & que vous me deſolez. Redonnez moy donc le repos que vous m'avez ôté; expliquez vous je vous en conjure, & ſoyez auſſi douce que vous étes aimable.

Les plaiſirs qui ne coûtent rien perdent pour le moins la moitié de leur prix. La Valiere ſavoit fort bien cela, & elle étoit bien aiſe de ſe faire valoir par la difficulté: Mais elle avoit à faire à

un

un Roy qui n'aimoit pas les longueurs & qui avoit autant d'impatience que d'amour. D'ailleurs il étoit persuadé que plus une Femme a d'esprit, plus est-il aisé d'en venir à bout & qu'il ne s'agit que d'avoir le cœur pour avoir ensuite tout le reste. Resolu donc de n'en demeurer pas là, il se mit plus magnifiquement qu'il n'avoit jamais été, & alla voir la Valiere. Le Roy ne parut pas plûtôt que toutes les Filles qui étoient avec elle sortirent, & la laisserent seule avec le Roy. Tout fier qu'il est naturellement il ne l'aborda qu'en tremblant, & sa Maîtresse vit bien à son air que toute sa fierté l'avoit abandonné. Il donna l'essor à sa passion, & luy dit tout ce qu'on peut dire de tendre lors qu'on a autant d'esprit que d'amour; il luy protesta qu'il l'aimeroit toute sa vie, la conjura de luy donner des ga-

ges de ſon amour, & la pria d'être bien perſuadée qu'il ne luy demandoit pas cette faveur pour contenter ſes deſirs à quoi les autres hommes avoient accoûtumé de rapporter tous leurs ſoins & toutes leurs aſſiduitez; mais ſeulement pour avoir la joye & la ſatisfaction d'être convaincu qu'il étoit veritablement le Maître de ſon cœur comme elle l'étoit du ſien, & pour ſe feliciter mille fois en un moment d'une conquête infiniment plus grande & plus glorieuſe que toutes celles qu'il avoit jamais fait. Elle qui ſavoit que l'obeïſſance aveugle & ſans bornes étoit un devoir indiſpenſable dans une Monarchie auſſi deſpotique que la France, n'eût garde de commettre un crime de Leze-Majeſté: d'ailleurs ſon Amant Couronné luy demandoit les choſes de trop bonne grace, & luy
par-

parloit trop obligeamment pour être réfusé. Elle se soûmit donc, & se contenta de luy protester qu'elle donnoit à la tendresse & à l'estime qu'elle avoit pour luy ce qu'elle ne donneroit jamais à sa grandeur toute seule; que l'éclat de son diademe n'étoit pas capable de l'éblouïr, & qu'elle sacrifioit à sa personne ce qu'elle ne sacrifieroit jamais à son sceptre. Enfin aprés avoir fait toutes les cérémonies dont le beau sexe ne croit jamais pouvoir se dispenser, en semblables occasions, elle se laissa vaincre par une douce violence, & se rendit à son vainqueur en le suppliant d'avoir pitié de sa foiblesse. Jamais l'amour n'eût un si beau sacrifice; jamais victime ne fut plus pure & plus soumise.

Les faveurs sont ordinairement le tombeau de l'amour; mais il n'en fut pas ici de même; car le

Roy ſentit des tranſports plus violens & plus paſſionnez qu'il n'avoit fait juſqu'alors. Il embraſſa mille & mille fois ſa Maîtreſſe, & luy proteſta qu'aprés luy avoir donné ſon cœur il n'avoit rien à luy réfuſer, non pas même ſa Couronne. Il l'alla voir le lendemain; & ce fut alors qu'elle le pria que leurs amours fuſſent ſecrettes, parce que Madame croyoit qu'il étoit amoureux d'Elle, & qu'il falloit la laiſſer dans ſon erreur. On dit qu'il répondit à ſa Maîtreſſe qu'il étoit trop généreux pour aider à tromper Madame. Et ſi je vous en priois, répondit la Valiere, A la verité, dit le Roy, vous m'embaraſſeriez extrêmement: mais au fonds je ſuis à vous, je vous l'ay dit, & je ſens bien que ſi vous le faiſiez tout de bon, j'aurois bien de la peine à m'en défendre.

Quelques ſoins que nos Amans priſſent

priſſent à cacher leur commerce, ce ne fut pas long-temps un ſecret. Ils furent découverts lors qu'ils y penſoient le moins; ce qui leur fit prendre le party de n'en faire plus un myſtere. Madame en eut un chagrin mortel, moins à cauſe de l'amour qu'on dit qu'Elle avoit pour le Roy, qu'à cauſe que leurs amours s'étoient négociées dans ſon Hôtel. L'envie pouvoit y avoir quelque part; car enfin il eſt certain que les outrages qui attaquent la Beauté ſont des outrages que les Dames ne pardonnent guére. Elle s'en plaignit aux deux Reines, & cette Princeſſe qui avoit de la vertu, leur fit connoître le déplaiſir qu'Elle avoit qu'on luy eut fait joüer un tel perſonnage, & qu'on eût choiſi ſon Hôtel pour un commerce de cette nature. Ces trois Princeſſes ayant tenu conſeil, il fut réſolu qu'on

laveroit la tête à la Valiere. Il n'étoit plus question que de trouver l'occasion qu'Elles n'attendirent pas long-temps: car les deux Reines ayant rendu visite à Madame, & le Roy ayant des affaires qui demandoient sa presence on fit venir la Valiere, & l'on luy fit la reprimande du monde la plus dure & la plus violente. Elles luy dirent mille choses outrageantes, & la pousserent si loin, que son desespoir suspendant son amour, elle prit la résolution de se jetter dans un Convent pour y finir le reste de ses jours. Il semble qu'elle devoit avertir son Amant de cette étrange résolution, cependant elle ne le fit pas, soit que son desespoir l'empêchât de raisonner, ou qu'elle craignit qu'il ne voulut pas laisser executer sa résolution en cas qu'elle luy en donnât connoissance, soit peut-

peut-être encore que touchée des raiſons des trois Princeſſes, elle fut réſoluë de s'éloigner de la tentation, & d'aller ſe confiner dans un lieu de penitence. Quoi qu'il en ſoit elle ſe retira dans le Convent de Chaliot, où elle ne fut pas plûtôt entrée qu'elle s'enferma dans une Chambre pour y pleurer en liberté.

Lors que le Roy en eût la premiere nouvelle il donnoit audience aux Ambaſſadeurs d'Eſpagne nouvellement arrivez à la Cour: Voicy comme la choſe arriva. Il n'eſt pas beſoin de vous dire que le lieu deſtiné à ces ſortes de cérémonies eſt une grande ſalle richement meublée, ſur les avenuës de laquelle on étale l'argenterie & les meubles les plus precieux que le Roy ait, afin de donner aux étrangers une belle idée des richeſſes de la Couronne. Si cela s'eſt fait de tout temps, c'eſt

ce

ce qu'il n'importe guere de savoir. Il suffit de vous dire que ces solennitez attirent grand nombre de personnes de qualité. Entre celles qui y étoient alors se trouverent le Duc de saint Agnan & le Marquis de Sourdis, qui étoient assez proches de la personne du Roy. Aprés quelques momens de conversation qui se fit assez bas, le Marquis de Sourdis répliqua en haussant la voix d'un ton qui marquoit sa surprise, Quoi! la Valiere est dans le Convent! Le Roy qui n'avoit entendu que le mot de Valiere tourna la tête aussi tôt comme s'il eût été frappé d'un éclat de Foudre; & luy demanda tout émû ce qu'il disoit de la Valiere. Le Duc prit la parole, & répondit que Mademoiselle de la Valiere étoit dans le Convent de Chaliot. Heureusement pour les Ambassadeurs, ils avoient fait leur harangue;

& bien leur en prit ; car le Roy étoit dans une ſi grande agitation que rien n'auroit été capable de l'empêcher de les quitter bruſquement : Il commanda d'abord qu'on fît venir un caroſſe ; mais il n'eut pas la patience de l'attendre ; car il monta à cheval & piqua à toutes jambes juſqu'à Chaliot. La Reine qui le vit partir voulut le retenir, & luy faire quelques remontrances; mais il la repouſſa, & ne voulut ſeulement pas l'entendre : La bonne Reine un peu étonnée ſe contenta de lu y répondre avec la gravité Eſpagnole, *en verité, Sire, vous n'étes guére Maître de vos paſſions.* Il la regarda de mauvais œil, & luy dit, *ſi je ne le ſuis pas de mes paſſions, Madame, j'eſpere que je le ſeray de ceux qui me font piece :* & là-deſſus il donna des deux.

Il arrive à Chaliot tout échauffé,

ſé, va droit au Convent, & demande Mademoiſelle de la Valiere, qui parut tout auſſi-tôt à la Grille avec toutes les marques d'une douleur vive & profonde. Le changement qu'il remarqua ſur ſon viſage le toucha ſi ſenſiblement qu'il ne pût retenir ſes larmes, tant il eſt vray que les Rois tout élevez qu'ils ſont par deſſus les autres ne laiſſent pas d'être ſujets auſſi bien qu'eux aux foibles de la nature humaine. Aprés qu'il ſe fût un peu remis, & qu'il eût eſſuyé ſes larmes, il luy dit d'un ton lugubre, *en verité, Mademoiſelle, vous n'avez guére de ſoin de ceux qui vous aiment.* Elle ſe mit en devoir de luy répondre, mais ſes larmes qui vinrent en foule luy ôterent l'uſage de la parole. Il étoit bien juſte qu'elle imitât ce Heros, & que comme luy elle commençât par ſes yeux à luy faire connoître les mouve-

mens de ſon cœur. Il ne faut pas douter que les bonnes Religieuſes qui n'étoient pas accoutumées à voir pleurer un Monarque, & un grand Monarque, ne tinſſent bien leur party dans ce concert de doleances. Roquelaure qui folâtroit toûjours, & qui avoit ſuivi le Roy ne ſavoit que penſer de cette ſymphonie : Et comme il n'étoit pas homme à étouffer un bon mot, il dit tout bas à un de ſes intimes Amis qui étoit auprés de luy, *par ma foy ces gens pleurent ſi agréablement, qu'ils me font venir l'envie de rire.*

Aprés que les yeux eurent joüé leur jeu, nos Amans eurent le cœur plus libre, & commencerent à parler. Le Roy pria ſa Maîtreſſe de ſortir de ſon Convent: Elle s'en défendit longtemps, & toutes ſes raiſons ne rouloient que ſur les duretez que Madame avoit pour elle, & ſur les

les mauvais traitemens qu'elle luy feroit dans la ſuite. Le Roy la raſſeura, & la repria de ſortir. Le moyen de tenir contre un Amant, & ſur tout lors que cette qualité ſe trouve confonduë avec celle de Roy. Helas ! dit-elle, en pouſſant un profond ſoûpir, qu'on eſt facile à vaincre quand le cœur eſt pris, & qu'on eſt foible quand on aime ! Là-deſſus elle ſortit, & entra dans le caroſſe qui avoit ſuivi le Roy. Voilà, dit-elle en y entrant, pour achever de me mettre bien dans l'eſprit de mes Ennemis. Ne craignez rien luy dit ſon Amant, je ſuis Roy, je ſauray me faire obeïr, & malheur à ceux qui auront l'impudence de vous chagriner.

Ils s'entretinrent de pluſieurs choſes en chemin faiſant, & le Roy luy propoſa de luy donner un Hôtel & un Train : Elle l'en re-

remercia fort obligeamment, & le pria de n'en rien faire parce que cela feroit trop de bruit. Etant arrivez il la mena chez Madame, & luy dit qu'il la prioit d'avoir soin de Mademoiselle de la Valiere comme d'une Fille qui luy étoit plus chere que sa propre vie : Madame luy répondit séchement, Vous me donnez-là un bel employ, Sire, je feray ce que vôtre Majesté m'ordonne, & je la regarderay comme une Fille qui vous appartient. Le Roy ne répliqua rien, & ne parut pas faire grand cas de cette petite équivoque. Il rendit à Mademoiselle de la Valiere des visites plus frequentes & plus longues qu'auparavant, & luy fit sous les yeux de Madame, s'il faut ainsi dire, une infinité de riches presens. Il la sollicitoit toûjours de prendre un Hôtel: Elle y resista longtemps ; mais enfin voyant que l'éclat

l'éclat ne pouvoit guere être plus grand, puisque personne n'ignoroit son avanture, elle y consentit en vûë seulement, disoit-elle, d'avoir le plaisir de voir plus commodément sa Majesté. On luy donna le Palais Biron : Le Roy en personne, le vit meubler & y fit mettre ce qu'il avoit de plus beau & de plus riche ; & afin que tout y parut pompeux & nouveau il voulut qu'elle changeât de meubles quatre fois l'année. Le Frere de Mademoiselle de la Valiere étoit alors venu à la Cour au bruit de la bonne Fortune de sa sœur, qui avoit déja couru toutes les Provinces. Il ne passoit pas pour un honnête homme, & n'avoit dit-on, rien de recommandable que la seule qualité de Frere de la Maîtresse d'un grand Roy : cela n'empêcha pas qu'il ne fût régalé d'une belle & bonne charge, & que le Roy ne luy fit épouser une

une riche Heritiere dont un Prince se seroit contenté.

La Reine avoit trop d'interêt aux amours du Roy & de Mademoiselle de la Valiere pour ne pas la ramener sur la scene: Et toute sainte qu'elle étoit il ne faut pas s'imaginer que la devotion étouffât en elle les mouvemens de la Nature. Elle n'étoit pas Femme à voir sans émotion qu'on partageât avec Elle un cœur qu'Elle avoit droit de prétendre tout entier. Elle fit grand bruit, Elle pleura, Elle se tourmenta, Elle se plaignit; mais les choses allerent toûjours leur train. Elle confia son déplaisir au Marquis de la Fuente qui étoit alors Ambassadeur pour le Roy d'Espagne à la Cour de France; Mais ce Marquis au lieu de la consoler luy dit, vous devez, Madame, ne trouver ici rien de surprenant; car le Roy vôtre Pere

en faiſoit de même. Cependant la Reine fut tellement outrée de douleur, & s'abandonna ſi fort à ſon chagrin & à ſa jalouſie qu'elle en tomba malade. Le Roy la viſita, & fut tellement touché de ſon mal & de l'accablement où il la vit, qu'il ne pût s'empêcher de pleurer (il eſt fâcheux de le voir pleurer ſi ſouvent; mais au fonds c'eſt une marque de ſa bonté.) Une Dame de conſideration qui ſe trouva là, & qui remarqua que le Roy ne vouloit pas qu'on s'aperçût de ſes larmes luy dit tout haut, ne cachez pas, Sire, le ſeul remede qui puiſſe guerir le mal de la Reine.

Peu de temps aprés le Roy étant à Verſailles y tomba auſſi malade d'une maladie aſſez fâcheuſe, qui le jetta dans une eſpece de délire. Il parloit continuellement de ſa Maîtreſſe, qui en revanche ſongeoit continuellement

ment en luy. Elle auroit fort ſouhaité de le voir; mais les Medecins ne le jugerent pas à propos craignant que ſa preſence n'augmentât ſon mal. Lors qu'il commença à ſe mieux porter elle luy écrivit ce Billet.

BILLET.

J'apprens avec un extrême déplaiſir que vous étes fort mal; plût à Dieu que ce ne fût qu'un artifice de mes Ennemis, qui euſſent publié cette nouvelle pour m'afliger! Que la vie de mon Amant m'eſt precieuſe, & que je donnerois volontiers tous les Royaumes du monde pour la mettre en ſeureté! Si vous m'aimiez autant que je vous aime, vous auriez de l'impatience de me voir. Mandez moy donc de vous aller trouver, car autrement je ne puis plus vvre.

Le Roy lût ce Billet avec tous les transports d'amour qu'on peut s'imaginer ; & le lendemain il envoya le Duc de saint Agnan avec ordre de luy amener sa Maîtresse. Ce Duc ne perdit pas de temps, il arriva chez la Valiere, qu'il trouva toûjours fort dolente. Elle luy demanda d'abord comment le Roy se portoit : Il luy répondit qu'il se portoit assez bien pour souhaitter de la voir, & qu'il étoit venu pour l'emmener. Ils partirent incontinent, & furent bien-tôt à Versailles. Le Roy avoit grosse compagnie lors qu'ils arriverent, & la Chambre étoit toute pleine de monde, si bien que la Valiere fût obligée de demeurer dans la Chambre prochaine. Le Roy ne vit pas pas plûtôt le Duc de saint Agnan, qu'il crût que la Valiere n'étoit pas loin : Et comme il avoit de l'impatience de la voir il eût fort sou-

souhaité que sa Cour n'eut pas été si grosse; de sorte que pour s'en défaire sans perdre un seul moment, il dit à Monsieur le Prince qu'il étoit obligé de lire un paquet qu'il venoit de recevoir, & qu'il ne pouvoit pas se dispenser d'y faire réponse. Il n'en falloit pas davantage pour faire connoître à Monsieur le Prince que le Roy vouloit être seul. Il sortit donc incontinent, & fut suivi de tout le reste. Aprés que tout le monde se fut retiré le Duc de saint Agnan alla querir la Valiere. Elle aborda le Roy de la maniere du monde la plus tendre & la plus passionnée. Que je suis heureuse, dit-elle, la Fortune & l'amour me redonnent mon cher Prince! Oüy, repliqua t-il, ma belle Enfant, & c'est pour vous aimer avec plus de tendresse qu'il n'a jamais fait. Il luy dit cent choses passionnées, &

luy montra le Billet qu'Elle luy avoit écrit le jour précédent qu'il avoit attaché ſur ſon cœur, & qu'il baiſa mille fois en ſa preſence. Il luy dit galamment que cet agréable Billet l'avoit tout réjoüy; qu'il avoit commencé à luy redonner la vie, & que ſa preſence rendoit ſa joye & ſa gueriſon parfaites. Ces douceurs furent ſuivies de quelques autres plus ſenſibles, qui allerent ſi loin que le Roy retomba malade, & fut en plus grand peril qu'auparavant. Toute la Cour s'en allarma, & Mademoiſelle de la Valiere plus que perſonne, qui s'en revint groſſe au Palais Biron, & accoucha neuf mois aprés d'une Fille qui paroîtra dans la ſuite ſous le nom de Mademoiſelle de Blois, & de laquelle on parlera plus au long à la fin de cet ouvrage.

La Maladie du Roy fut d'une extrême violence : auſſi ne fut-

elle pas longue. Ayant donc recouvré ſa premiere vigueur & ſon embonpoint ordinaire, Il fit la Valiere Ducheſſe, & il fut plus galant & plus amoureux que jamais; & comme il n'eſt rien qu'on imite plus volontiers que les actions des Princes, dont les Courtiſans ne ſont proprement que les ſinges, il n'y eut point de perſonne à la Cour de l'un & de l'autre Sexe qui ne ſe fit un devoir d'entretenir quelque commerce de galanterie. Il n'y eut point de belle Femme qui ne fît des deſſeins ſur le cœur du Roy, & qui ne travaillât à luy donner dans la vûë. Il faudroit faire un long Catalogue ſi l'on vouloit parler de toutes celles qui ſe mirent ſur les rangs, & qui firent même pluſieurs avances. Il ſuffit de dire en gros, ſans nommer perſonne, que toutes les demarches qu'elles firent furent autant

de coups perdus. Ces bonnes Dames avoient compté que puis que Madame de la Valiere (car étant à preſent Ducheſſe il ne faut plus l'appeller Mademoiſelle) avoit reüſſi avec ſi peu de beauté, elles n'avoient qu'à paroître pour s'enrichir de ſes dépoüilles, & pour luy enlever un Amant auquel il ſembloit qu'elles étaleroient autant de charmes, que ſa Maîtreſſe en avoit peu. Cependant elles ſe tromperent, car le Roy n'en fit aucun cas. Au contraire il en fit confidence à ſa Maîtreſſe, & s'en divertit avec elle. Madame de la Valiere de ſon côté en fut ſi peu jalouſe que cela ne l'empécha pas d'aller voir une de ſes Illuſtres Rivales à laquelle elle fit mille amitiez & mille honnêtetez. Le Roy le ſçût & n'en fut pas content : Il s'en plaignit même avec aſſez d'aigreur. Ha ! Madame, luy dit-il, c'eſt une marque que vous n'aimez
guere

guere puiſque vous avez ſi peu de jalouſie. Quoy? *Peut-on bien aimer, & n'être pas jaloux?*

Permettez moy de vous dire, Sire, répondit la Valiere, que je ſuis la perſonne du monde la plus délicate en amour; mais j'aurois crû vous faire injure, & déroger aux ſentimens avantageux que j'ay de vôtre diſcernement, ſi je vous avois crû capable d'aimer une belle ſtatuë; car c'eſt ſur ce pied-là que je regarde la Princeſſe dont il s'agit. Vous étes trop habile, Sire, pour vous laiſſer prendre à une Femme qui plaît autant aux yeux qu'elle déplait aux oreilles. Le Roy qui eſt le plus pointilleux de tous les hommes ſur ce chapitre ne fut point content de cela. Il revint pluſieurs fois à la charge, & luy dit cent choſes deſobligeantes. En verité, Sire, luy dit-elle une fois, la jalouſie qui vient de l'eſtime fait

toûjours du plaiſir; mais celle qui naît de la défiance ne ſauroit être agréable: La premiere s'explique avec des mouvemens de douceur, & l'autre éclate avec certains airs chagrins qu'on a de la peine à ſouffrir. Si j'étois coupable je me condamnerois moy-même; mais comme mon cœur ne me reproche rien, je ne ſaurois m'empécher de vous dire que vos jalouſies n'aboutiſſent à rien, & que vous pourriez bien vous paſſer de me faire connoître un foible que vous devriez mieux cacher, ou le faire paroître plus à propos. Je vous aime, Sire, autant qu'on peut vous aimer, ou pour mieux dire autant que vous étes aimable: Je vous eſtime trop pour croire que vous ſoyez capable de changer, & j'eſtime trop peu la Princeſſe dont vous me parlez perpetuellement pour craindre qu'Elle m'enleve un

cœur auſſi grand & auſſi bien placé que le vôtre ; & par conſequent je dors en repos ſans ſouci & ſans jalouſie.

Si vous m'eſtimiez autant que vous le dites, vous auriez plus de peur de me perdre, repliqua le Roy ; non, non, continua-t-il, tant de confiance eſt une marque de peu d'amour, & vous ne pratiquez guere bien le quatrain que vous me diſiez l'autre jour.

A la crainte l'Ame eſt ouverte.
Lorſqu'on aime un objet charmant,
Plus le bien qu'on poſſede eſt un bien excellent,
Plus on en redoute la perte.

En verité, Sire, répondit la Valiere, vous faites, avec tout le reſpect que je vous dois, une mauvaiſe application d'une excellente Maxime. Si vous vous imaginez que l'amour ſoit

une fureur, & qu'il faille que deux perſonnes qui s'aiment ſe donnent perpetuellement la torture. Je n'ay plus rien à vous dire ſi ce n'eſt que j'enviſage l'amour ſous une idée plus commode & plus douce, & que je ne crois pas qu'elle ſoit incompatible avec un peu de repos. Au reſte, Sire, ne vous figurez pas qu'une Femme qui aime, & qui fait bien aimer, regarde ces ſortes d'inquiétudes comme des marques de tendreſſe. A la verité l'Amour les mettroit ſur ſon compte ſi cela n'arrivoit pas ſouvent. Mais lorſque ces allarmes ſont ſi frequentes, & durent ſi long-temps l'on ne peut les attribuer qu'au chagrin & à la bizarrerie de l'eſprit. Il faut un certain milieu en toutes choſes, même en Amour, où l'on n'eſt pas d'ordinaire trop raiſonnable.

Quelques juſtes que fuſſent ces raiſons, elles ne le ſatisfirent point.

Il revenoit toûjours aux plaintes; & quoi qu'il n'eût rien de bon à répondre, il ne laissa pas de luy dire, que son amour n'étoit guere délicat puisqu'il étoit si ingenieux à applanir les difficultez. Et là-dessus il se retira. Cette petite broüillerie dura plus d'un mois. La Belle souffrit tout avec beaucoup de patience. Mais enfin poussée à bout elle s'en plaignit tout de bon à Vincennes, & luy dit mille choses qu'il souffrit avec assez d'impatience. Il luy jetta plusieurs œillades qui témoignoient assez qu'il étoit piqué au vif; mais enfin tout fier qu'il est il fallut passer par là. Comme il sortoit il rencontra Monsieur de Bellefonds; il s'arrêta quelque temps avec luy, & luy dit en l'abordant, que vous étes heureux Bellefonds, de n'aimer que la Gloire! La Gloire, Sire, répondit Bellefonds, est une Maîtresse incom-

mode, & il en coûte bien plus qu'à servir une Beauté. Chaque condition a ses incommoditez. Les Trophées de Venus me paroissent bien plus doux que ceux de Bellone, & je trouve les Partisans de celle-ci beaucoup plus heureux que ceux de l'autre. Le Roy ne répondit que par un soûpir, & puis se retira.

Il se trouva quelques jours aprés avec une belle Fille de la Cour, qui n'avoit pas moins d'esprit & d'enjoüement que de beauté. Il luy dit mille douceurs; il ne partit pas d'auprés d'elle; il poussa plusieurs soûpirs, & fit tout ce qu'il falloit pour faire croire qu'il en étoit amoureux; & Madame sa Mere qui le crût de bonne foy gronda sa Fille dans le particulier d'avoir répondu si froidement à l'amour d'un si grand Roy. La bonne Femme qui n'auroit pas été sans doute si inhumaine que sa fille,

ſi ſon âge & ſa laideur luy avoient preſenté une pareille occaſion, fit aſſembler quelques unes de ſes intimes Amies pour tâcher de faire entendre raiſon à ſa Fille, & pour chercher les moyens de recouvrer l'occaſion que ſes petits ſcrupules luy avoient fait perdre. Ce Conſeil d'amour étant aſſemblé chacune fit la leçon à la Belle à ſa maniére. La Mere comme la plus intereſſée luy repreſenta vivement que la ſimplicité de nos Peres n'étoit plus en uſage; que les gens s'étoient aguerris à meſure qu'ils étoient devenus plus habiles; qu'autrefois à la verité une ſimple galanterie paſſoit pour un crime, & qu'une Fille ne connoiſſoit l'amour que le jour de ſes Nôces: Mais qu'aujourd'huy ce n'étoit plus cela; & que le beau Sexe étoit devenu plus fin & plus traitable, & que par un heureux changement l'amour s'étoit intro-

duit par tout. Cette aimable Fille eut pluſieurs autres aſſauts à ſoûtenir; mais le dernier fut l'un des plus terribles. Une vieille Dame que je ne nommeray pas, qui n'étoit pas apparemment des plus ſeveres, & qui n'ignorois pas ce que c'eſt que la galanterie d'aujourd'huy, ſe leva, & dit: Que voulez vous faire de vôtre beauté, Mademoiſelle, croyez vous qu'elle durera toûjours, & que le cœur d'un grand Roy eſt indigne de vous. Le merite & l'amour ſoûtenus par l'éclat du Diademe ſeroient capables de faire ſuccomber une autre Lucrece. Vous étes dans l'erreur ſi vous croyez que l'amour ſoit auſſi terrible qu'on le dit. Il n'eſt rien de plus charmant que d'aimer; car ſans cela à quoi eſt-on propre? C'eſt un cruel état que celuy de la contrainte: vous le ſentirez bien-tôt ſi vous ne l'avez déja ſenti, & vous

vous verrez que les hommes ſont bien injuſtes & bien bizarres de nous avoir reduits par les Loix ridicules de l'honneur à trouver nôtre infamie dans la même ſource dont ils tirent leur gloire. Nous ſerions bien foles d'en paſſer par-là : où la Loy doit être égale, ou nous pouvons nous en diſpenſer. La nature nous a donné des cœurs tendres; & pourquoy n'aimerions nous pas? Cette ſage Mere ne fait rien d'inutile, & puiſqu'elle nous a donné un ſi grand penchant pour aimer, nous devons au moins aimer ceux qui nous aiment. Vous étes trop belle, Mademoiſelle, pour ne devoir pas ſuivre la pente de vôtre cœur, & ſoyez perſuadée, vous, & les autres qui avez de la beauté & de la jeuneſſe, que cette vertu qu'on conſerve avec tant de ſoin & de précaution n'eſt qu'un artifice de l'invention de celles

celles qui n'ont ni les agrémens du corps ni les agrémens de l'eſprit, & qui ont pretendu par-là ſe venger du mépris que la nature a eu pour elles. Mais pour vous qui n'avez que des graces à luy rendre, ſuivez une route plus agréable: Et ſi l'amour eſt la plus grande des vertus, vous ne vous détournerez jamais du chemin de la vertu, en faiſant tout ce qu'il vous inſpire. Cette Morale étoit aſſurément auſſi ſinguliere que le diſcours étoit touchant: Cependant cette belle n'en profita pas pour le coup à l'égard du Roy, parce qu'elle avoit pris party ailleurs. Mais retournons à nos Amans.

La petite froideur qui étoit entr'eux n'empêchoit pas que le Roy n'allât tous les jours voir la Valiere; mais il faiſoit une aſſez triſte figure: Il paſſoit le temps à rêver ou à lire, & ſortoit ſans luy

luy avoir presque parlé. Tout le monde crût qu'ils avoient tout à fait rompu, ou qu'ils étoient sur le point de le faire. Il n'y eut que deux vieux Routiers qui ne prirent point le change; & qui soutinrent toûjours que c'étoit un incident & un dépit amoureux qui ne dureroit pas longtemps. Cependant le Roy n'étoit pas connoissable; il n'alloit pas à la Chasse, tout le chagrinoit, il ne rioit que par contrainte; & tous les jours il avoit quelque incommodité de commande. Il confia son déplaisir au Duc de saint Agnan, & luy parla d'une maniere qui luy fit connoître qu'il étoit pris pour bien du temps. Je suis, dit il, saint Agnan, le plus malheureux de tous les hommes, je m'ennuye par tout; je ne fais rien avec plaisir; tout me chagrine, & il y a des temps où la

Couronne même m'embaraſſe: J'aime, ſaint Agnan, auſſi tendrement qu'on puiſſe aimer, & je ne connoîs que trop pour mon repos que je ne ſuis point aimé, ou que je le ſuis ſi peu qu'il n'y a pas moyen de vivre jamais content. J'ay rempli tous mes devoirs; je n'ay rien oublié pour me faire bien aimer; je ne ſuis pas indigne de l'être; cependant je ſuis le plus maltraité de ceux qui ont jamais aimé, & il n'y a point d'Amant à la Cour qui ne ſoit infiniment plus heureux que moy. Le Duc qui avoit de l'eſprit & de l'experience vit bien que le Roy ne groſſiſſoit ſes malheurs que parce qu'il étoit extremement amoureux. Ainſi au lieu de déclamer contre la Valiere, comme auroit fait un étourdy, il en dit tant de bien que le Roy l'en aima incomparablement davantage, comme il parut par la ſuite.

ſuite. Aprés que ſaint Agnan eût achevé l'éloge de la Valiere, le Roy luy répondit qu'il vouloit aimer ſa Maîtreſſe avec une fidelité à toute épreuve, mais qu'il étoit juſte auſſi qu'il en fût aimé de même.

Le corps & l'eſprit ſont ſi étroitement unis, qu'il eſt bien difficile que l'un ſouffre ſans que l'autre ſouffre auſſi. Le Roy avoit eu pluſieurs maux, mais à la fin il en eut de réels; car il luy ſurvint de ſi étranges douleurs de tête accompagnées de ſi terribles vomiſſemens, que toute la Cour en fut allarmée. Saint Agnan qui en ſavoit la cauſe alla trouver la Valiere, & luy conta tout ce que le Roy luy avoit dit. La Valiere luy fit connoître ſon innocence, & luy dit que le Roy étoit ingenieux à ſe tourmenter; que ſes fantaiſies l'avoient extrêmement affligée; qu'il

s'allar-

s'allarmoit ſans raiſon, & qu'au reſte elle ne ſauroit ſe reſoudre à luy faire réparation d'une faute à laquelle elle n'avoit en rien contribué, & qui n'étoit une faute que dans ſon imagination: Qu'elle avoit juſte ſujet de ſe plaindre de luy, & qu'il n'en avoit aucun d'être mal ſatisfait d'elle; que d'ailleurs il ſe trompoit s'il s'imaginoit que ce n'étoit que parce qu'il étoit Roy qu'elle avoit pris ſoin de luy plaire; & qu'elle en auroit fait autant pour tout autre qu'elle auroit aimé.

Le Roy paſſa une tres cruelle nuit: ſes douleurs de tête & ſes vomiſſemens ne luy donnerent point de relâche. La nouvelle de ſon mal ne fut pas plûtôt répanduë que toute la Cour l'alla voir dés le lendemain matin: Mais comme les maux que l'amour cauſe ne ſont jamais des maux incurables, ſon mal ſe diſ-

ſipa avec la nuit, & ſa ſanté revint avec le jour : Les équivoques étoient alors plus à la mode qu'elles ne le ſont aujourd'huy; on luy en fit pluſieurs fort adroitement ſur la cauſe de ſon incommodité. Tout le monde étant ſorti pour laiſſer repoſer le Roy qui en avoit grand beſoin, il fit appeller le Duc de ſaint Agnan, & le pria d'aller voir ſa Maîtreſſe, de luy apprendre ſa maladie, & de luy dire en même temps ce qui en étoit la cauſe. Il la trouva toute triſte; mais elle le fut encore davantage aprés qu'il luy eût dit le ſujet de ſon voyage. Elle tomba tout à coup dans une triſteſſe extrême, & ne pût s'empêcher d'avouër qu'elle ſouffroit terriblement. Elle le renvoya chargé de ce Billet, avec priere de le rendre au Roy le plûtôt qu'il ſeroit poſſible.

BILLET.

Que ne puis-je vous guerir au dépens de ma vie! vous ne ſeriez pas long-temps malade, & vous auriez lieu d'être convaincu que je vous aime. Mais helas! que les ſouhaits ſont inutiles! vôtre Majeſté n'en ſera pas moins malade, & je demeureray toûjours dans l'accablement ou vôtre mal me reduit.

Le Duc ſelon ſes ordres rendit promptement ce Billet. La Reine étoit ſur le lit du Roy lorſqu'il entra. Dés que ſa Majeſté le vit, je ſuis bien foible ſaint Agnan, s'écria-t-elle, & je le ſuis aſſeurément plus que vous ne penſez. Je ne ſay ſi la Reine comprit ce langage; mais enfin Elle ſe retira d'abord. Le Roy relût cent fois le Billet de

de la Valiere il en fit l'éloge, & fit remarquer au Duc cette maniere d'écrire qu'ils admirerent tous deux l'un par prévention, & l'autre par complaisance. Tout ce qui choquoit cet Amant passionné étoit le terme de *Majesté* qu'il ne pouvoit souffrir. Ils en parloient encore lors que la Valiere entra avec une Dame d'importance, & que cette visite de nuit mit depuis en grande faveur. Le Duc & cette Dame étoient trop bien appris pour ne pas laisser les Amans en toute liberté. Ils se retirerent donc par respect au bout de la Chambre, où il ne tint qu'à eux de s'en donner au cœur joye: on ne sait ce qui se passa, car ils étoient seuls, & comme ils avoient de la discrétion, ils n'ont jamais dit ce qu'ils firent. La Valiere se mit sur le lit du Roy: Elle étoit dans son négligé, & le Roy qui remarque tout

y prit garde, & luy en ſçût bon gré.

Une union continuelle fait languir l'amour, & un petit démêlé le reveille. Il y avoit longtemps que nos Amans étoient brouïllez, & l'on peut dire qu'ils étoient tous deux bien aiſes de ſe racommoder : En effet ils ſe dédommagerent des maux qu'ils avoient ſouf-ferts par les ſoupçons, par l'abſence, & par le dépit. Ha ! Sire, dit la Valiere, en le regardant de l'air du monde le plus paſſionné, que vous étes un homme dangereux, & qu'il eſt difficile de tenir contre vous! Elle prononça ces paroles d'un ton ſi languiſſant & ſi tendre, que le Roy vit bien qu'il ſeroit toûjours le Maître de ſon cœur. Les grandes paſſions ne ſont jamais ſans déſordre. Le Roy fût tellement touché, & ſon cœur ſi fort attendry qu'il ne pût par-

parler qu'avec un extréme confusion; car tantôt il luy demandoit pardon; tantôt il baisoit ses mains sans rien dire, & tantôt il luy disoit d'un air passionné, que je serois à plaindre, Madame, si vous n'aviez pitié de moy! Ils eurent une conversation de cinq heures, & se dirent pendant ce temps-là mille & mille fois l'un à l'autre, que je vous aime! Que vous étiez injuste de ne pas me croire! Vôtre cœur ne peut se payer; que nous avons sujet d'être contens! aimons nous toute nôtre vie; & mille autres douceurs qu'ils se dirent de part & d'autre. Cependant ils en demeurerent aux expressions tendres, à ce qu'ont crû ceux qui étoient dans la Chambre.

Le lendemain le Roy se leva, alla voir sa Maîtresse, & passa toute la journée avec elle. Ce fut là où ils renouërent entierement

&

& où ils éprouverent tout de nouveau que l'amour a des plaisirs au delà de la vûë & des paroles. Lors qu'on aime tendrement, dit le Roy en l'abordant, l'on ne desire & l'on ne cherche que la personne dont on est amoureux. Ha! Sire, repliqua la Valiere en jettant sur luy plusieurs régards pleins de langueur & d'éloquence, qui disent si bien ce que la bouche ne sauroit exprimer, d'où vient que je suis si tendre, & que les mouvemens de mon cœur vous sont si favorables? C'est que vous m'aimez comme il faut, dit le Roy, & que vous ne pouvez voir que je vous aime avec tant de tendresse sans m'aimer de vôtre côté. C'est cela sans doute, Sire, répliqua la Valiere. He! de grace renoüons tous les jours. Je le veux, dit le Roy, mais je vous prie ne nous broüillons jamais, car il m'en coûte

trop

trop. La journée ſe paſſa le plus agréablement du monde : chacun fit de ſon mieux pour ſe ſurpaſſer en tendreſſe. Jamais racommodement n'a été plus doux & plus heureux, & jamais Amans ne réuſſirent mieux à ſe perſuader leur affection mutuelle. Ils prirent des précautions pour l'avenir, & comme ils jugeoient qu'ils avoient beſoin d'une Confidente, la Valiere jetta les yeux ſur une belle Demoiſelle de qualité qu'elle avoit toûjours fort cherie. Elle ne pouvoit jamais faire un meilleur choix. Cette Demoiſelle étoit belle comme un Ange ; & outre ſa beauté la nature l'avoit partagée d'un eſprit ſi commode, que nos Amans ne gardoient point de meſure avec elle, & faiſoient ſans façon en ſa preſence tout ce qu'ils auroient pû faire dans un tête à tête.

Faiſons ici une eſpece de digreſſion ſur la bonne foy de Buſſi, & jettons les yeux ſur un incident qui n'eſt pas hors d'œuvre, & qui fait bien voir que l'eſprit de l'homme eſt ſujet à divers changemens. De toutes les Dames qui avoient eu des pretentions ſur le cœur du Roy, il n'y en eût point qui regardaſſent le bonheur de la Valiere avec plus d'envie que la Comteſſe de Soiſſons, ſœur de la Connêtable Colonna. Cette Comteſſe étoit fort attentive à tout ce que faiſoit la Valiere, & ne perdoit jamais l'occaſion de la déchirer toutes les fois qu'elle croyoit en avoir ſujet. Lors qu'on n'examine une perſonne qu'en vûë de la critiquer l'on trouve aiſément dequoy ſe ſatisfaire. Venons au fait. Madame de Soiſſons ayant remarqué que la Valiere avoit pris le pas devant la Fille d'un Avocat au Par-

lement, que la Comteſſe ne haïſſoit pas, elle en parut fort ſcandaliſée, & dit aſſez haut à la Ducheſſe de Vantadour, qu'elle avoit bien remarqué que la Valiere étoit Boiteuſe ; mais qu'elle ne croyoit pas qu'elle fût aveugle. La Valiere qui l'entendit fort diſtinctement en fut trés-vivement piquée. Elle en fit ſes plaintes au Roy, & dit contre Madame de Soiſſons tout ce que le reſſentiment pût inſpirer à une Femme qui ſe ſent choquée au vif. Cela mit le Roy dans une colére épouvantable, pour parler comme Buſſi. Il n'oublia rien pour conſoler ſa Maîtreſſe, & luy dit en la quittant, parlez franchement, Madame, que ſouhaitez vous qu'on faſſe pour vous venger. Sire, repliqua la Valiere, je n'ay rien à preſcrire à vòtre amour : vous en uſerez comme il vous plaira, & vous proportion-

nerez la peine à la tendreſſe que vous avez pour moy. En ſortant de chez la Valiere le Roy rencontra le Duc de ſaint Agnan, & luy conta l'avanture en des termes qui marquoient la violence de ſon reſſentiment. Le Duc qui vit que le Roy étoit bien en colére voulut rabatre les coups, peut-être parce que la Comteſſe ne luy étoit pas indifferente, peut-être auſſi parce qu'il craignit que le Roy n'allât trop loin dans l'emportement où il étoit. Mais il ne luy donna pas le temps de parler; car à peine avoit-il commencé que le Roy l'interrompit. Non, non, ſaint Agnan, luy dit-il, je ne ſuis pas réſolu d'en demeurer aux plaintes, & je vous ordonne d'aller tout à l'heure chez la Comteſſe de Soiſſons, pour luy dire de ma part que je luy défens de venir à la Cour. Quoi? parce que j'aime Madame de la Valiere,

liere, il faut qu'elle soit l'objet de l'aversion publique? Mais, Sire, répondit saint Agnan, avez vous bien fait reflexion à l'ordre que vous me donnez? La passion grossit les objets; & l'on se repent souvent dans le sang froid de ce qu'on a fait dans le feu de la colére. Point de raisons, saint Agnan, repliqua le Roy en l'interrompant, je prétens être obeï, & puis que vous me croyez assez habile pour gouverner un grand Royaume, vous devez croire que je le suis assez pour châtier sans rien hazarder une impertinente qui m'offense. Mais, Sire, reprit le Duc songez-vous bien que vous avez eu autrefois de l'estime pour elle? Vous vous trompez, saint Agnan, si vous vous imaginez que je l'aye aimée, car je croy que c'est ce que vous voulez dire; & quand je l'aurois fait cela n'empécheroit pas que je

ne fisse ce que je dois pour Madame de la Valiere. Mais, Sire, permettez moy s'il vous plait de vous dire, répondit le Duc, que vous devez avoir égard à une grande Famille, & sacrifier une partie de vôtre ressentiment à la memoire du Cardinal Mazarin son oncle, qui vous a rendu des services si signalez. Vous ne me connoissez pas, saint Agnan, repliqua le Roy; j'ay le cœur trop bon & trop tendre pour avoir des considerations au préjudice de ce que j'aime. Je suis Roy, & je ne prétens pas qu'on me manque de respect impunément. L'outrage qu'on a fait à ce que j'aime retombe sur moy, & c'est pousser l'impudence bien loin que de mépriser ce que son Prince estime. Elle a été plus traitable autrefois. D'ou vient son chagrin? Est-ce que la Valiere ne vaut pas bien la Mancini? Je suis surpris
que

que Madame de Soiſſons qui eſt entre les mains du Cavalier de toute la Cour qui ſait le mieux aimer, n'ait appris qu'on eſt infiniment plus ſenſible aux outrages qui ſont faits à ce qu'on aime, qu'à ceux qui nous attaquent perſonnellement. La condition de Roy ſeroit bien triſte ſi l'on ne pouvoit aimer ſans que ces petites gens ſe donnaſſent la liberté d'en preſcrire les régles. Il n'y a point de petit Gentilhomme de Province qui ne faſſe conſiderer ſa Maîtreſſe par tous ceux qui ſont ſous ſa dépendance, & je n'auray pas le même privilege, moy qui ſuis le Roy du monde le plus grand & le plus abſolu? Ma Gloire y eſt intereſſée; je ne ſouffriray pas cela quoy qu'il arrive, & le châtiment de Madame de Soiſſons ſervira d'exemple aux autres. Je vois bien, Sire, repartit le Duc, parce que

vous venez de dire de la Connêtable Colonna, que les dernieres passions sont celles qu'on cherit le plus. Lors qu'on commence d'etre amoureux l'on croit qu'on aimera toûjours, & l'on se fait un plaisir de penser & de dire qu'on aimera toute sa vie. Mais le temps affoiblit cette ardeur, & diminuë la tendresse sans qu'on puisse dire ce qui produit cet effet. J'avouë que vous avez raison d'aimer Madame de la Valiere, & de luy sacrifier même la Mancini. Mais permettez moy de vous dire, Sire, que plus vous l'aimez, plus ses interêts doivent vous être précieux. Vôtre Majesté fait-elle bien reflexion qu'en poussant Madame de Soissons, elle donne aux Reines le plus beau prétexte du monde de déclamer contre Madame de la Valiere, & de luy imputer tous les désordres que la retraite de la Comtesse va
sans

ſans doute exciter à la Cour? Cette raiſon me déſarme, répondit le Roy d'un ton qui marquoit ſon affliction, & je n'ay plus rien à vous dire ſi ce n'eſt que je ſuis le plus malheureux de tous les hommes. Il n'y a point de particulier qui n'ait la liberté de venger ſa Maîtreſſe, & moy qui ſuis Roy, je ne le puis pas. Pauvre Valiere! n'es-tu la Maîtreſſe d'un grand Roy que pour être en bute à la mediſance & aux inſultes du premier qui voudra t'attaquer? & n'es-tu l'objet de l'averſion des Reines que parce que tu veux m'aimer? Adieu, ſaint Agnan, j'ay le poignard dans le ſein; je m'en vais rêver à mon deſeſpoir, & je n'oſerois répondre que je n'y ſuccomberay point.

Le Roy ne fut pas plûtôt party que le Duc de ſaint Agnan courut chez la Valiere, & luy conta tout ce qui s'étoit paſſé.

Elle en pleura de tendresse, & pour consoler son Amant elle renvoya le Duc avec ce Billet.

BILLET.

Révenez, mon cher, je ne puis plus vivre sans vous. Je vous aime plus que ma vie, & je suis pénétrée d'une vive douleur d'avoir le malheur de vous exposer à des chagrins qui me desesperent. Ne vous en affligez plus je vous en conjure. J'en suis la cause, & il est juste qne j'en souffre toute seule. Vôtre cœur me dédommage de reste, de tout ce que l'envie & la medisance pourroient me faire; je seray heureuse tant que mon Prince m'aimera, & la possession d'un si grand bien me fera toûjours oublier tous les chagrins qui pourroient troubler une Ame qui ne sentiroit pas comme je fais le prix d'un avantage si précieux. Je vous

vous attens : venez de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Adieu, je vous embrasse mille & mille fois.

Le Roy partit d'abord qu'il eût reçû ce Billet. Je laisse à penser à ceux qui savent ce que c'est que d'aimer tendrement quelles furent les caresses & les amitiez qu'ils se firent. La Cour étoit alors à saint Clou. Madame de Soissons se trouva dans les Jardins un jour que le Roy s'y promenoit. Il luy fit cent choses desobligeantes, qui eussent passé pour des incivilitez, si elles avoient été faites par un particulier. Quelques jours aprés le Roy étant allé l'aprés Midy chez la Valiere n'en revint qu'à quatre heures aprés minuit, & trouva la Reine son épouse en simple Jupe qui se chauffoit avec Madame de Chevreuse. Comme il avoit encore sur le cœur le mau-

vais traitement qu'elle avoit fait à la Valiere, & dont on a déja parlé, il luy demanda froidement pourquoy elle avoit veillé si tard? parce que je vous attendois répondit la Reine d'un ton triste: vous courez risque de m'attendre souvent, répliqua-t-il. Je n'en seray pas surprise, répondit Elle, car je sçay bien que ma présence ne vous revient pas, & que vous aimez bien mieux la societé de mes Ennemis. Le Roy la regarda d'un œil severe, & luy dit avec un air de mépris, vous étes bien savante, Madame, qui peut vous en avoir tant appris? Là-dessus il voulut se retirer, & luy dit en s'en allant, couchez vous, Madame, vous ferez bien de dormir sur vos petites raisons, & de penser aux moyens de les rectifier. La Reine qui ne s'attendoit pas à une telle réponse ne fut

pas

pas peu ſurpriſe d'entendre un tel diſcours, & elle en fut ſi touchée qu'elle alla ſe jetter aux pieds du Roy, qui ſe promenoit à grands pas dans ſa Chambre. Qu'eſt-ce que cela ſignifie Madame, luy dit-il, cela ſignifie, repondit elle, que je vous aimeray toûjours avec affection, malgré tout ce que vous pourrez me faire. La bonté de vôtre cœur me fait plaiſir, Madame, repliqua le Roy. Je ſuis bien aiſe que vous m'aimiez, & bien loin de m'y oppoſer j'en uſeray ſi bien avec vous, que je vous mettray dans la néceſſité de le faire. Mais ſi vous voulez me faire plaiſir, vous ne donnerez plus dans les viſions de Madame de Soiſſons, & vous n'écouterez plus les contes de Madame de Navailles. Celle-ci avoit auſſi cauſé de la Valiere, & continuoit tous les jours, toutes les fois que l'occa-

ſion

sion s'en presentoit. Il y a des esprits d'un caractere si different, & qui ont entr'eux si peu de simpathie, qu'ils ne sauroient jamais être bien ensemble. Madame de Navailles & la Valiere étoient précisement dans ce cas. Celle-cy n'avoit jamais eu d'inclination pour l'autre, ni avant ni aprés qu'elle fut en credit ; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner si le Roy se défit de Monsieur & de Madame de Navailles.

Quelques mois aprés le Roy voulut que les Reines reçûssent la Valiere, & qu'elles la regardassent de bon œil. Madame de *** fut chargée de leur en parler, & sa Majesté luy donna ordre de commencer par la Reine. La Commission étoit délicate, & je ne doute pas que Madame *** n'eût été bien aise que le Roy ne luy eût pas fait cet honneur. Mais comme le party de l'obeïssan-

ſance eſt toûjours le plus ſeur lorſqu'on à affaire à un Roy abſolu, elle ne jugea pas à propos de balancer. Elle alla donc trouver la Reine, & luy dit en entrant, je ſuis chargée d'une Ambaſſade, Madame, qui ne ſauroit manquer de vous être deſagréable. J'aurois voulu pouvoir m'en diſpenſer; mais le Roy me l'ordonne, le moyen de deſobéïr? En deux mots, Madame, il ſouhaite que vous receviez Madame de la Valiere qui veut avoir l'honneur d'aſſeurer vôtre Majeſté de ſes trés-humbles reſpects. Qu'elle ne ſe donne point cette peine, Madame, répondit la Reine: Je l'en quitte de tout mon cœur, & je luy auray obligation de m'épargner le chagrin que ſa préſence pourroit me faire. Je ſuplie trés-humblement vôtre Majeſté, répliqua Madame *** de trouver bon que je luy diſe, que le

le Roy vous tiendra compte de cette complaiſance, & qu'indubitablement il en ſera touché; au lieu que ſi vous en uſez autrement vous ne ferez qu'aigrir ſon eſprit. Au reſte, Madame, ſi le Roy aime cette fille, la froideur que vous aurez pour elle ne l'en détachera pas; au contraire elle ſera peut-être cauſe qu'il l'aimera davantage; car les hommes ſont faits de cette maniere. Il me ſemble donc, Madame, qu'il ſeroit bien plus glorieux pour vous de vous faire honneur de la néceſſité, de faire ce ſacrifice à la volonté du Roy, & d'imiter pluſieurs grandes Princeſſes qui en ont uſé de même en pareilles occaſions. Elle en auroit dit davantage; mais la Reine l'interrompit. Quelle apparence, Madame, luy dit-elle, de pouvoir ſoûtenir la préſence de cette fille; j'aime le Roy, & le Roy n'aime

qu'el-

qu'elle ſeule. A peine eut-elle dit ces mots que le Roy qui avoit entendu toute la converſation entra bruſquement dans la Chambre. La ſurpriſe de la Reine fut grande lorſqu'elle vit entrer le Roy qu'elle ne croyoit pas ſi proche. Elle changea de couleur, & un ſaignement de nez luy étant arrivé fort à propos elle en profita pour ſe retirer.

Trois jours aprés la Reine accoucha d'une petite Moreſque qui donna lieu à bien des conjectures. Chacun en raiſonnoit à ſa maniere, & rapportoit cet évenement, comme on fait toûjours à telle ou à telle cauſe, ſelon la ſituation d'eſprit où il étoit. Comme ce qu'on en dit n'avoit rien de ſolide, & qu'il eſt fort aiſé de ſe tromper lorſqu'on commence par raiſonner ſur la cauſe d'un évenement, avant que d'avoir examiné ſi la fourbe n'y a point

de part, il n'eſt pas néceſſaire d'entrer dans le détail des diférens ſentimens qu'on eut là-deſſus: Il ſuffit de dire que la Reine penſa mourir de cette couche feinte ou veritable. Toute la Cour en fut allarmée; il ſe fit des prieres publiques pour la ſanté de ſa Majeſté; la Reine Mere en fut affligée au dernier point, & fondoit en larmes au chevet de la Malade, qu'Elle ne quitta preſque point pendant que dura ſon mal. Le Roy témoigna en avoir de la triſteſſe; mais elle ne fut pas aſſez grande pour l'empêcher de voir tous les jours la Valiere ſecretetement, & de luy donner à l'ordinaire toutes les marques d'amour, & d'affection dont un Amant paſſionné eſt capable. Cependant la Reine n'étoit pas ſi mal qu'elle ne penſât à la Valiere. Elle crût que la conjoncture étoit favorable pour en parler

au Roy. Elle résolut d'en profiter, & le fit en présence de la Reine Mere & de son Confesseur. Ce Triumvirat composé de deux Reines & d'un Religieux de reputation ayant conspiré de suplanter la Valiere, pria le Roy de la marier. Le Roy qui n'avoit plus à faire au Cardinal Mazarin, & qui avoit appris à être Maître, n'eût pourtant ni assez de fermeté pour refuser tout net, ni assez de complaisance pour accorder entierement la grace qu'on luy demandoit. Il répondit, que si la Valiere vouloit se marier il ne s'y opposeroit pas, & qu'on pouvoit jetter les yeux sur quelqu'un. Aprés avoir fait la revûë de tous les Cavaliers de la Cour, on crût qu'il n'y avoit personne plus propre que le Marquis de Vardes, l'un des Gentilshommes de la Cour aussi Galant, aussi bien fait, & aussi

capa-

capable de se faire aimer. On luy en fit donc la proposition: Mais comme il étoit amoureux de la Comtesse de Soissons, qui ne le haïssoit pas, il répondit qu'on se moquoit de luy, & que le sacrement n'étoit pas son affaire.

Madame, qui comme nous l'avons vû dans l'affaire de Chaliot, s'étoit jointe aux deux Reines, ayant appris ce qui se passoit, changea de party, mais non d'inclination à l'égard de la Valiere qu'elle haïssoit toûjours mortellement. Elle sçavoit les engagemens que le Marquis de Vardes avoit avec la Comtesse de Soissons. Elle alla voir cette Comtesse, luy témoigna en bonne & charitable amie le déplaisir qu'elle auroit pour l'amour d'elle si son Amant consentoit au Mariage qu'on luy avoit proposé, luy offrit ses services dans une occasion

sion

sio nde cette importance, & luy promit d'employer le Comte de Guiche intime ami de Vardes, pour l'en dissuader si elle le souhaitoit. La Comtesse la remercia de sa bonté. Il se fit mille honnetétez de part & d'autre, & elles commençoient de parler de leurs amours à cœur ouvert, lorsque de Vardes vint interrompre une conversation, où elles auroient asseurement trouvé beaucoup de douceur & de consolation; car les chagrins qu'on verse dans le sein d'un ami fidele sont autant de peines dont on se décharge.

Madame étant sortie, de Vardes dit à la Comtesse qu'il venoit de refuser la Valiere avec un million de bien. Voyez, Madame, ajoûta-t-il, jusqu'où je vous estime; car ne vous figurez pas que vous soyez obligée de ce refus à ma délicatesse: ce n'est point cela

du

du tout. Je me moque de ſon commerce avec le Roy. Un million eſt bon à prendre, & je ne ſuis pas plus délicat que mon Pere qui étoit l'un des plus honnêtes hommes de France, & qui ne ſe fit pas une affaire d'épouſer une des Maîtreſſes de Henri quatre qui m'a donné le jour. Les liaiſons du Roy avec la Valiere au lieu de m'empêcher de l'épouſer, m'y obligeroient au contraire ; car comme je ne l'aime, ni ne me ſens diſpoſé à l'aimer, je ſerois ravi que ſa Majeſté la divertit, & luy donnât avec profuſion des faveurs que je ne luy donnerois que fort chichement. Mais, Madame, continua-t-il, avec l'air du monde le plus engageant & le plus paſſionné, ce ſont ces yeux, & ces beaux yeux qui m'en empêchent, & qui font que je me regarderois comme indigne de vivre ſi j'étois capable
de

de changer. Vous m'avez donné vôtre cœur, qu'ay-je plus à desirer? & ne serois-je pas le plus criminel de tous les hommes, aussi bien que le plus ingrat, si je pouvois me résoudre à vous déplaire? Soyez donc asseurée, Madame, que l'engagement que j'ay avec vous m'est plus cher que ma vie, & que jamais je ne penseray à d'autre quelque avantageux qu'il pût être.

La Comtesse étoit ravie de voir son Amant dans des sentimens si généreux, & si charmée de la tendresse qu'il avoit pour elle qu'elle l'admiroit & ne savoit que luy dire. Et comme on pût mourir de joye aussi bien que de tristesse, cette extase luy eût peut-être été fatale si Madame accompagnée du Comte de Guiche ne fut survenuë à point nommé, & n'eût fait par sa présence une espece de diversion. Ce Comte

te étoit trop bien dans la confiance des interessez pour n'etre pas instruit des mysteres. On luy apprit donc dequoy il s'agissoit, & ces quatre Amans conclurrent sur le champ une Ligue offensive & défensive dont ils se promettoient des merveilles. Ce petit Conseil s'assembloit deux ou trois fois la semaine chez la Comtesse de Soissons, où se prenoient toutes les résolutions. Un jour entr'autres aprés avoir batu les matieres il fut conclu qu'on chercheroit un expedient pour obliger le Roy à se défaire de la Valiere, & à s'attacher à quelqu'autre qui leur fût plus favorable, & qui se laissât gouverner avec plus de docilité; car, disoient-ils, la Valiere est fiere & inaccessible, & nous ne devons pas compter de la mettre jamais dans nos interêts.

La difficulté ne rouloit que sur

les moyens ; car tout le monde convenoit que la Valiere étoit une fâcheuse épine. On en proposa plusieurs qui furent trouvez trop dangereux. A la fin il fut arrêté qu'on écriroit à la Reine jusqu'où le Roy poussoit le dereglement avec la Valiere ; & l'on esperoit que son esprit déja jaloux ne manqueroit pas de prendre feu, & de faire en sorte que le Roy abandonnât la Valiere; Qu'aprés qu'il auroit rompu avec elle, on songeroit aux moyens de luy donner un amusement avantageux au party. Ils se felicitoient d'autant plus de cette belle pensée qu'ils trouvoient l'esprit de la Reine déja tout disposé. On mit donc la main à l'œuvre ; de Vardes fit la Lettre en François, & le Comte la traduisit en Espagnol. On la fit transcrire par une main inconnuë, ou bien le Comte déguisa son Ecriture ; & s'étant un

jour trouvé chez la Reine il gliſ-ſa cette Lettre dans ſon lit, con-çûë en ces termes.

LETTRE

A la Reine, traduite de l'Eſpagnol.

MADAME,

Pardonnez à des inconnus qui vous aiment & qui prennent part à ce qui vous touche, la liberté qu'ils ſe donnent d'écrire à vôtre Majeſté. Le déréglement où le Roy s'abandonne ne vous eſt pas inconnu; mais peut-être ne ſavez vous pas à quel excés il le pouſſe. Il ſuffit de vous dire que Mademoiſel-le de la Valiere eſt l'unique objet de ſon amour & de ſa tendreſſe; & vos fideles ſerviteurs ne ſauroient voir ſans une extrême douleur qu'u-ne

ne aussi grande Princesse que vous soit le joüet d'une petite Demoiselle de Tours. Tous ceux qui ont l'honneur de connoître vôtre mérite sont vivement touchez de l'indigne traitement qu'on vous fait. Voyez donc, Madame, si vous pouvez vous accommoder des restes d'une Bourgeoise, ou si vous voulez rompre un commerce qui vous deshonore.

Cette Lettre tomba entre les mains de la Signora Molina, Dame d'honneur de la Reine, qui la porta au Roy au lieu de la donner à sa Maîtresse. Bien loin de faire l'effet qu'on s'en étoit promis, elle en fit un tout contraire; car le Roy n'en aima que plus la Valiere. Il mit tout en usage pour en découvrir les Auteurs; & ce qu'il y eût de rare c'est qu'il s'adressa au Marquis de Vardes, luy fit voir la Let-

tre, & le pria de s'informer d'où elle venoit. Ce Marquis fit tout ce qu'il pût pour en faire soupçonner Monsieur le Prince ; mais il n'y réüssit pas, car le Roy ne le crût jamais capable d'une bassesse de cette nature. Cela pourroit bien venir, disoit-il de Mademoiselle. Elle a l'esprit assez malin pour faire un pareil coup. Je ne connois qu'elle & Madame de Navailles assez imprudentes pour cela. De Vardes le laissa dans son erreur, & fit tout ce qu'il falloit pour luy faire croire qu'il s'en informeroit avec soin, & qu'il luy feroit part de ses découvertes.

Les Dames agissoient de leur côté. Tous les jours il y avoit des parties de divertissement tantôt au Palais Royal, tantôt à l'Hôtel de Soissons. Le Roy s'y trouvoit souvent, & voyoit sans émotion une des plus belles per-

sonnes

ſonnes de la Cour, & peut-être du Royaume, qu'on y avoit attiré à deſſein de luy donner dans la vûë; mais il n'y avoit pas moyen de le détacher de la Valiere, que les traverſes luy faiſoient aimer davantage.

De Vardes, qui dans le fonds étoit un homme de probité, fit reflexion dans la ſuite ſur la faute qu'il avoit faite, & s'en repentit. Eſt-il poſſible, diſoit-il, au Comte de Guiche, que l'amour ſoit capable de changer un homme dans un moment? Je n'aurois jamais crû être capable de faire une telle infidelité à mon Prince. Mais il n'y a pas moyen de reculer, & je ne ſaurois empêcher ce qui eſt fait. Vous étes bien ſcrupuleux, de Vardes, répondit le Comte, ce qui ſeroit un crime par tout ailleurs n'eſt rien moins que cela en amour. Que ne fait-on point pour ce qu'on aime?

mé? Si Madame de Soiſſons ſavoit vos ſentimens elle ne vous en ſauroit pas bon gré, elle qui ſoûtient que quand la paſſion eſt extrême, elle ſe met au deſſus des bienſéances, & qu'on n'aime guere lorſque les précautions cedent au tranſport. Je crois que vous ne les luy apprendrez pas, répondit de Vardes. Il n'eſt pas défendu d'ouvrir ſon cœur à un Ami ſage & diſcret comme vous. Pour moy, réprit le Comte, je ne me répens point de ce que j'ay fait, & je n'ay nul ſujet d'être content du Roy. Que ne nous laiſſe-t-il en repos? il s'imagine que l'amour n'eſt fait que pour luy ſeul. Quelle tirannie! Qu'il aime tant qu'il voudra; mais qu'il laiſſe aimer les autres. Nous déciderons la queſtion une autre fois, répliqua de Vardes: Et là-deſſus il ſe retira.

Il alla le ſoir à l'Hôtel de Soiſ-

ſons, où il trouva le reſté du petit Conſeil qui étoit en bon train de n'épargner ni le Roy ni ſa Maîtreſſe. On les examina depuis les pieds juſqu'à la tête, & ſur tout le Roy dont on parla avec une extrême liberté. Madame & le Comte de Guiche, qui étoient piquez au jeu, parce que le Roy vouloit empêcher qu'ils ne ſe viſſent, en dirent mille choſes, & n'étoient pas plus moderez dans toutes les Lettres qu'ils s'écrivoient.

Le Comte avoit un intime Ami pour lequel il n'avoit rien de reſervé. Il luy avoit touché quelque choſe des bontez que Madame avoit pour luy : Cet Ami qui aimoit le Comte, & qui craignoit qu'il ne s'embarquât mal à propos, luy demandoit l'état de ſes affaires toutes les fois qu'ils ſe rencontroient tête à tête. Un jour qu'ils avoient tout le temps

qu'il leur falloit pour s'entretenir, le Comte fit à ſon Ami tout le détail de ſon avanture, ſans oublier la Lettre Eſpagnole & toutes ſes ſuites, & finit par exalter ſon bonheur qu'il mettoit au deſſus de tout. Vôtre bonheur eſt ſi grand, luy répondit ſon Ami, que j'en tremble pour vous. J'y vois tant de précipices à droit & à gauche, que ce ſera le plus grand bonheur du monde ſi vous ne periſſez dans quelqu'un. Vous avez beſoin de vous tenir ſur vos gardes. Ne vous laiſſez pas éblouir à vôtre bonne Fortune. Elle eſt grande, j'en conviens, mais le peril eſt encore plus grand, & quelque ſagement que vous puiſſiez vous conduire, vous ne pouvez vous tirer d'affaire ſans un bonheur perpetuel. Si vous m'aviez conſulté, ajoûta-t-il, je vous aurois conſeillé de vous contenter de vôtre amour, & de ne vous

mettre pas en tête de traverser les plaisirs d'un Prince à qui vous avez tant d'obligation. Si vous voulez m'en croire vous romprez vôtre societé, & vous ne vous mêlerez que de ce qui vous regarde. Il ne fait pas bon se prendre à son Maître. Il n'y a que l'amour, réprit le Comte, qui puisse faire un coup si hardy. Que ne fait-on point quand on aime? Le Roy m'a fait passer de mauvais momens; je risquerois ma vie pour son service contre les Ennemis de son Etat; mais je traverseray ses Amours tant que je pourray, puisqu'il traverse les miennes. Outre cette raison particuliere, nôtre societé en trouve une générale, qui est, que si nous pouvons reüssir à luy donner une Maîtresse de nos Amies, nous serons alors les seuls dispensateurs des graces; nous nous rendrons si nécessaires qu'il ne

pourra plus ſe paſſer de nous pour ſes plaiſirs, & par conſequent les plus importantes affaires paſſeront par nos mains. Je vois bien que vous ne ſavez ce que c'eſt que d'avoir de l'amour & de l'Ambition. Vous y viendrez un jour, & vous reconnoîtrez alors que vous condamnez vos Amis avec trop de ſeverité. Ces eſperances ſont bien creuſes, réprit l'Ami; il faut agir ſur des principes plus certains. Si vous reüſſiſſez vous ſerez grand Seigneur; mais ſi vous échoüez, que ſerez vous ? Il y a des inconveniens par tout, nôtre Ami, répliqua le Comte, mais l'amour ſe moque des difficultez, & les fait vaincre. Les grandes entrepriſes ne ſont jamais ſans peril; & ſi tout le monde étoit de vôtre humeur on ne riſqueroit jamais rien. Je n'ay plus rien à vous dire, dit enfin l'Ami, je ſouhaite que vous ſoyez heureux juſ-

jusqu'au bout; mais je suis le plus trompé du monde si vous allez bien loin.

La prédiction de l'Ami ne fut que trop veritable; car le Roy ayant été averty que le Comte ne laissoit pas de voir Madame malgré ses défenses, & qu'on l'avoit même reconnu chez elle travesti en Fille, il le relegua à Marseille, luy envoya ordre de partir sur le champ, & luy défendit de voir Madame. Il obeït à l'ordre, & se moqua de la défense à son ordinaire. Il fut chez Madame avec la Botte, & luy dit en entrant, je brave pour vous voir, Madame, le Roy, & les puissances souveraines. On m'arrache à moy même, & rien n'est capable de me consoler que la continuation de l'honneur de vôtre estime, que je vous demande, s'il vous plait, en quelque lieu que ma cruelle destinée me condui-

ſe. La colere du Roy, Madame, non plus que celle des Reines ne me fait point de peur; mais je crains plus que la mort les ſuites d'une longue abſence. Vous ne devez rien craindre, Comte de Guiche, répondit-elle, d'un ton qui marquoit ſa douleur, je ne vous oublieray jamais, & je vous aimeray toute ma vie. Faites en de même, & ..... Les larmes qui vinrent en abondance l'empêcherent d'achever. Leurs yeux firent l'office de leur langue, & aprés mille embraſſades il falut ſe ſeparer. Mais pendant que Madame eſſuyera ſes larmes, & que le Comte de Guiche continuera ſon voyage, le cœur plein de mille triſtes idées, allons retrouver le Roy & Madame de la Valiere, & voyons ce que produiſit la réponſe ambiguë que le Roy avoit faite aux deux Reines & au Confeſſeur ſur le mariage de ſa Maîtreſſe.

Elle

Elle reçût si froidement la proposition qu'on luy en fit, que le Roy qui fut convaincu par là de la violence de sa passion, l'en aima plus qu'auparavant, & l'alloit voir trois ou quatre fois le jour sans manquer. Elle se plaignit obligeamment à sa Majesté de l'avoir mise à point de se marier. Etes vous, luy dit-elle, ce jaloux de l'autre jour qui fit tant de bruit pour une visite? Qu'est donc devenuë vôtre délicatesse? Avez vous oublié vôtre maxime favorite que la mort est infiniment moins cruelle que la perte de ce qu'on aime? N'appellez-vous pas perdre ce qu'on aime que de le voir entre les bras d'un autre? Est-ce bien vous qui m'avez dit que le fer & le poison étoient des moyens legitimes dans ces sortes de rencontres? Ha! vous n'êtes plus le même; mais pour moi je suis toûjours la même,

&

& c'eſt ce qui me rend malheureuſe. Je ſens bien que je ne ſeray pas long-temps la Maîtreſſe de vôtre cœur. Les diſgraces prévûës ſont plus ſuportables ; je ſouhaite que je le trouve ainſi, & la prudence veut que je me faſſe à l'avance un courage de raiſon, & que je me conſole de la perte d'un Prince qui m'abandonnera bien tôt. Hé ! de grace ne m'inſultez pas ſi cruellement, répondit le Roy, dépoüillez vous pour un moment de l'amour propre ; mettez vous à ma place, & dites moy au moins ce que vous auriez fait en pareil cas. La Reine eſt mourante ; Elle me demande par grace de vous marier ; falloit-il la déſeſperer, & luy dire impitoyablement que je ne le ferois jamais ? Pouvois-je mieux faire que de ne répondre ni oüy, ni non ? J'étois aſſeuré que vous ne conſentiriez pas au Mariage ; je

je vous ay fait justice, & vous ne me la faites pas. Pouvois-je m'empêcher de me fier en vous puisque j'étois persuadé de la tendresse que vous aviez pour moy? Le crime est toûjours crime, j'en conviens; mais il y a sans contredit des circonstances qui le diminuent beaucoup, & qui le rendent plus pardonnable. Quand même j'aurois répondu que je vous marierois, vous ne pourriez pas me faire avec justice les reproches que vous me faites. Vous auriez été la premiere à me condamner, si un refus tout sec eût mis la Reine au desespoir, & l'eût fait mourir. Vous étes trop raisonnable pour souhaiter que je renonce aux sentimens de la nature par cela même que je vous aime, & si vous y pensez bien, vous devez louër mon amour & ma sincerité, être persuadée de ma vertu, & croire ce que je vous dis com-

me ſi vous en aviez été le Témoin.

Je ſuis perſuadée que vous avez beaucoup de vertu, répondit la Valiere, ayez ſeulement autant d'amour, & je ſuis contente. Ha! mon cher Prince qu'il m'en coûtera cher ſi je ſuis jamais aſſez malheureuſe pour vous perdre. Je puis bien m'empêcher de vivre, mais je ne ſaurois m'empêcher de vous aimer. Aimez moy donc, mon cher Prince, je vous en conjure, car je ſens bien que vous ne ceſſerez pas plûtôt de m'aimer que je ceſſeray de vivre, ou ſi j'ay la force de ſurvivre à une ſi cruelle diſgrace je mourray mille fois le jour ſans expirer; & enfin lorſque mon heure ſera venuë je regarderay ce moment là comme le plus doux de ma vie, & j'enſeveliray dans mon Tombeau le cruel ſouvenir de mes malheurs. Je ſerois le plus lâche,

che, le plus perfide, & le plus ingrat de tous les hommes, répondit le Roy en l'embrassant, si je ne vous aimois pas toute ma vie aprés ce que vous venez de me dire. Et comme on parle toûjours bien lorsque le cœur parle, il luy dit cent choses tendres & passionnées, & prit congé d'elle jusques au lendemain, aprés luy avoir fait mille protestations d'une constance éternelle.

Comme les lieux les plus élevez sont les plus exposez à la foudre, aux vents, & aux tempêtes, aussi la Valiere, qui s'étoit élevée au faîte de la grandeur, étoit continuellement en butte aux medisances & aux attentats d'une infinité de personnes de qualité, qui ne pouvoient voir son élevation sans envie. Le Roy passoit presque tout son temps avec elle, & il étoit rare quand il la quittoit avant trois heures aprés minuit.

nuit. Plus on voyoit que le Roy avoit d'attachement pour elle, plus faisoit-on d'éforts pour la perdre. On en vint même jusqu'à attenter à sa vie, & voicy comme on s'y prit. Le Roy ne fut pas plûtôt sorty de chez elle, & à peine avoit-elle fermé les yeux pour dormir, qu'une petite chienne qu'elle avoit se mit à japer, & l'éveilla. Elle n'en fut pas d'abord allarmée pensant que sa chienne révât. Mais bon Dieu! quelles frayeurs n'eût elle point, lorsque sa chienne continuant d'aboyer, elle entendit du bruit à ses Fenêtres, & des gens marchant dans sa Chambre? Elle sauta de son lit, & courut dans la Chambre de ses Filles avec toute l'émotion qu'on peut s'imaginer. D'abord voilà tout le monde allarmé; l'un allume des Flambeaux, l'autre se saisit de la premiere arme qu'il rencontre;

l'un crie au voleur, au meurtre; l'autre tuë, assomme. La confusion fut grande, & les prêtendus voleurs eurent le temps de s'échaper. On regarde, on cherche, on ne trouve rien, & tout le monde est prêt à dire qu'une terreur panique a fait fuir leur Maîtresse. Elle soûtient qu'elle a entendu du bruit aux fenêtres, & quelqu'un marchant dans sa Chambre. On visite les fenêtres, & l'on y trouve encore les Echelles de cordes attachées qu'on y avoit laissées.

Cet accident fit un grand bruit, & l'on ne manqua pas d'en porter la nouvelle au Roy dés qu'il fut visible. Il partit incontinent pour aller voir sa Maîtresse, & pour s'éclaircir avec elle de la verité du fait. Elle luy confirma ce qu'on luy en avoit dit, & il fut dans une surprise prodigieuse: Il jetta feux & flâmes, tantôt

contre

contre l'un, tantôt contre l'autre, car il ne ſavoit à qui s'en prendre. Il promit publiquement juſqu'à dix mille Louïs à ceux qui découvriroient les coupables. Mais tout cela ne ſervit à rien. Il falut ſonger à prendre des ſûretez pour l'avenir. Ce fut alors que le Roy donna à Madame de la Valiere des Gardes, & un Maître d'Hôtel, qui goûtoit de tout ce qu'elle mangeoit. On parla fort de cette Eſcalade. Chacun en raiſonnoit à ſa mode. Mais les habiles gens ne ſe tromperent point, & ſentirent bien d'abord d'où venoit le coup.

Tout ce que les Ennemis de la Valiere faiſoient pour la perdre luy devenoit avantageux. Son bonheur s'affermiſſoit par les mêmes moyens qu'on employoit pour le ruiner, & depuis cét accident le Roy l'aima plus qu'il n'avoit jamais fait. Il donna

na des marques si publiques de la tendresse qu'il avoit pour elle, que tout le monde fut persuadé que son amour étoit à l'épreuve de tout. Madame, qui n'étoit pas tout à fait de cet esprit, commençoit à se consoler de l'absence du Comte de Guiche, & ne laissoit pas de se divertir; & comme on croit aisément ce que l'on souhaite, elle ne pouvoit pas s'imaginer que le Roy eut pour elle autant d'indiférence qu'on avoit voulu luy faire accroire. Un jour qu'ils eurent un tête à tête assez long où elle n'oublia rien de ce qu'elle jugea capable de l'humaniser, elle crût que la trahison feroit ce que ses yeux n'avoient pû faire, & que le Roy luy auroit de grandes obligations si elle luy apprenoit l'Auteur de la Lettre Espagnole, qu'il avoit eu tant d'envie de connoître. La perfidie étoit extrême. Elle ne pou-

pouvoit ſacrifier le petit Conſeil ſans ſe ſacrifier elle même: & la prudence & la probité, ſi elle les avoit conſultées, luy auroient inſpiré d'autres penſées. Mais dequoy n'eſt point capable une femme outrée d'amour, d'ambition & de jalouſie? Je ne ſaurois dire où elle avoit pris une Lettre que de Vardes, qui n'avoit pas fait un trop bon uſage de ſes ſages reflexions, avoit écrite à un de ſes intimes Amis, dans laquelle il faiſoit l'Hiſtoire de celle que la Signora Molina avoit trouvée dans le lit de la Reine ſur l'amour du Roy pour Madame de la Valiere, & où il traitoit le Roy de Fanfaron ſelon le ſtile du petit Conſeil. Ce qu'il y a de vray eſt que Madame laiſſa tomber cette Lettre, & que le Roy s'en ſaiſit. Il fut extremement ſurpris aprés l'avoir lûë, de la perfidie du Marquis qu'il n'auroit jamais

mais crû capable d'une ſi noire malice. Il avoit en luy la derniere confiance. Il luy avoit ouvert ſon cœur ſur cette Lettre Eſpagnole; & non content de ſa trahiſon, il l'avoit voulu prévenir contre d'honnêtes gens, qu'il avoit voulu enveloper dans un crime dont il étoit ſeul coupable. Il demanda à Madame ſans aucun emportement, ſi cette Lettre étoit bien de de Vardes, & luy parla d'un ton, qui fait bien voir qu'il a naturellement le cœur bon, & que ce qu'il a fait de mauvais eſt plûtôt l'ouvrage d'autruy que le ſien. Il eut ſouhaité que de Vardes eut été innocent, ou qu'il eut pû au moins diminuer ſon crime. Mais lorſqu'il en enviſageoit toutes les circonſtances; il n'en trouvoit aucune qui ne le condamnât. Madame qui ne ſe ſoucioit pas de ſacrifier tout pourvû qu'elle ſauvât ſon Comte de Guiche,

che, inſtruiſit le Roy de toute l'intrigue de la Comteſſe de Soiſſons & du Marquis de Vardes. Il fit venir ce Marquis, luy fit mille & mille ſanglans reproches ſur ſa noire malice, & ſe contenta de punir ſa perfidie par l'exil. Ceux qui ſavent combien il en coûte de perdre un Amant qu'on cherit & qu'on eſtime, n'auront pas de peine à ſe repreſenter l'accablement où fut la Comteſſe lorſqu'elle apprit cette triſte nouvelle par un Billet que de Vardes eut encore le temps de luy écrire.

BILLET.

Qu'il eſt cruel, Madame, de ſe ſeparer pour toûjours de ce qu'on aime tendrement! Ma douleur eſt extrême, & je ne puis vous en entretenir parce que je crains de vous enveloper dans mon malheur. Que la mort me feroit aujourd'huy de plai-

plaisir, & que je serois heureux si mon desespoir pouvoit me la procurer bien-tôt, & finir promptement mes souffrances! La derniere grace que je vous demande, Madame, est de vous souvenir d'un homme qui n'est malheureux que parce qu'il vous aime. Servez vous sur tout de vôtre courage, je vous en conjure: vous aurez vôtre part de la souffrance; mais une Ame comme la vôtre est au dessus des caprices de la Fortune.

L'homme est un étrange Cameleon: son cœur est une source d'où sort le chaud & le froid. On porte un coup mortel d'une main, & de l'autre on applique le remede. C'est justement ce que fit Madame. Elle trahit la Comtesse de Soissons, elle fait exiler son Amant, & elle vient ensuite rendre visite à cette Amante affligée. Elle tâche de la

consoler, & la flate du prompt retour de son Amant. Cette esperance suspendit un peu sa douleur; mais enfin ne voyant rien de réel, elle s'abandonna à son ressentiment, luy reprocha sa perfidie en personne qui n'avoit plus rien à ménager; & dans le feu de son emportement elle alla se jetter aux pieds du Roy, auquel elle découvrit toute l'intrigue du petit Conseil. Il n'est point de plus terrible déséspoir que celuy qui ste causé par l'amour. La Comtesse voyoit bien qu'elle se perdoit elle-même; mais elle vouloit se venger à quelque prix que ce fût, & ne se soucioit pas de se perdre pourvû qu'elle perdît le Comte de Guiche. Elle eut ce qu'elle demandoit, car ce Comte fut exilé, & il eut le plaisir de voir que Monsieur & Madame de Soissons n'étoient pas mieux traitez que luy. Madame fut

fut la ſeule qui ſe ſauva du naufrage; mais elle ſe perdit dans l'eſprit du Roy, qui eut depuis pour elle le dernier mépris.

La Cour étoit encore dans l'agitation que ce deſordre avoit cauſé, lorſque le Duc Mazarin, qui avoit épouſé la ſœur de la Comteſſe de Soiſſons, & qui faiſoit fort le dévot, vint demander au Roy une audience particuliere qu'il obtint facilement. Le Roy qui s'étoit imaginé qu'il avoit quelque choſe de fort important à luy dire, fut aſſez ſurpris lorſqu'il vit qu'il ne luy parloit que d'une viſion qu'il diſoit avoir euë. Je vous avertis de la part de Dieu, luy dit-il, que ſi vous ne quittez Madame de la Valiere vous allez bouleverſer tout le Royaume. Et moy je vous avertis, dit le Roy, qu'il vous eſt tombé une fluxion ſur l'eſprit, & que vous ferez bien

de recourir à l'Hellebore avant que vôtre cerveau ſoit tout à fait démonté. Le pauvre Duc n'eût pas le mot à dire, & ſe retira trés-mal ſatisfait de ſa négotiation.

Le Pere Anat Confeſſeur du Roy, fit en ce temps-là une démarche que le Pere la Chaiſe n'auroit aſſeurement pas faite. Les Reines le ſolicitoient continuellement de répréſenter au Roy combien le commerce qu'il entretenoit avec la Valiere étoit déſagréable à Dieu, & aux honnétes gens. Il l'avoit fait quelquefois, & l'avoit fait ſans ſuccés. Enfin elle le tourmenterent tant qu'elles l'obligerent à demander ſon congé au Roy, & à luy inſinuer adroitement que ce qui l'obligeoit à quitter la Cour étoit ſes amours illegitimes. Le Roy ne pût s'empêcher de rire de la propoſition du bon Pere, & luy accorda ſur

le

le champ le congé qu'il demandoit. Le Pere ſe voyant dupé voulut révenir, mais il n'y eut pas moyen. Allez, allez, mon Pere, luy dit-il en riant, chercher un ſéjour où la ſainteté ſoit mieux pratiquée. Ma Conſcience eſt aſſez grande pour ſe conduire toute ſeule, & s'il ſurvient quelque cas difficile on aura recours au Curé.

Quelques mois aprés la Reine Mere voulut jouër de ſon reſte, & faire ſon dernier effort pour détacher le Roy de la Valiere. Elle parla d'abord en Mere, & en Mere tendre, & luy répréſenta enſuite que ce commerce luy faiſoit tort, & choquoit tout le monde. Le Roy qui n'aime pas les reprimandes, & ſur tout celles qui regardent ſes amours, luy répondit ſéchement. *He! Madame, cette Morale conviendroit mieux à d'autres qu'à vous: com-*

me je n'examine point ce que font les autres, on me feroit plaisir de n'examiner point non plus ce que je fais. Il faut toûjours prendre au rabais ce qui se rapporte, Madame. La Reine paya de prudence, & en demeura là.

Le soir quelqu'un fit tomber la Conversation sur certaines femmes dévotes qu'on nomma, qui déclamoient continuellement contre le vice, & contre les vicieux. Le Roy, qui avoit encore la tête toute pleine de l'entretien qu'il avoit eu avec la Reine, dit tout haut, je ne trouve rien de plus insupportable que ces sortes de creatures qui ne donnent à Dieu que les miserables restes d'une passion usée, & qui ne préchent le bien que parce qu'elles ne peuvent plus faire le mal. Elles ne doivent point avoir de regret à leur jeunesse dont elles ont sçû bien profiter; & à present que le

plai-

plaisir les a abandonnées, elles se font un mérite de leur impuissance, & ne peuvent souffrir qu'on fasse comme elles ont fait. Quand nous serons las d'aimer & de vivre, nous serons sages par la même raison qu'elles le sont aujourd'huy. A entendre parler ces bonnes Ames on diroit qu'elles n'ont jamais rien fait que lire leurs Heures. Elles critiquent toutes les femmes galantes avec une hardiesse sans pareille. Voyez par exemple Madame telle, & Madame telle: Et là dessus il fit une énumeration d'une prodigieuse longueur, nommant chacune par son nom. Non, non, réprit-il, en regardant Monsieur de Roquelaure, la galanterie a été de tout temps, & il y a apparence qu'elle subsistera autant que le monde. Et s'il y a des femmes dont on ne parle point, ou elles font leurs affaires secretement, ou leur bas-

ſeſſe les met à couvert, & empêche qu'on ne penſe à elles. Le Roy étoit alors de ſi bonne humeur, & la matiere étoit ſi fort de ſon goût, qu'il pouſſa ſon diſcours fort loin, & il n'y eut guére de Dames de la Cour qu'il ne fît venir ſur la ſcene, & auſquelles il ne donnât un coup de foüet.

Tous les jours ne ſe reſſemblent pas, & la joye perdroit beaucoup de ſon prix ſi elle n'étoit jamais interrompuë. Le Roy paſſa agréablement la ſoirée comme nous venons de voir; mais le jour ſuivant ſe paſſa tout autrement. Il alla chez ſa Maîtreſſe de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Il n'avoit jamais été plus propre & plus richement mis. Et comme dans ces occaſions-là les Témoins ſont fort incommodes, nos Amans s'étoient renfermez ſeuls, s'entrete-

noient

noient de leur amour, & s'en donnoient les plus tendres marques, lorſque tout à coup Madame de la Valiere ſentit les douleurs de l'acouchement, mais des douleurs ſi violentes, & accompagnées de convulſions ſi frequentes, que le Roy ſe trouva dans le plus cruel de tous les embaras. La voye la plus courte étoit d'appeller du ſecours, & d'envoyer chercher la ſage-femme. Les maux étoient preſſans, & il n'y avoit point de temps à perdre. Le Roy donc ſe mit aux fenêtres, & cria qu'on vint à luy, qu'on allât querir au plus vîte Madame de M. & de C. & qu'on fît venir la ſage-femme. Tout ce monde vint, mais il vint trop tard. Le Roy avoit été contraint de faire luy-même l'office de ſage-femme. Comme il ne s'étoit pas attendu à une ſemblable avanture, ſa belle veſte en broderie, en-

enrichie de Perles & de Diamans, la plus riche qui ſe ſoit jamais portée, ſe ſentit de ce contretemps, & ſe trouva toute gâtée. Sur ces entrefaites les Dames arriverent, & trouverent le Roy ſuant à groſſes gouttes d'avoir ſoûtenu la Valiere dans le fort de ſes douleurs. Dans la violence des tranchées elle ſaiſiſſoit le Roy au coû, (car elle ne vouloit être touchée que par des mains ſacrées) & luy déchira un collet qu'on eſtimoit plus de mille écus. Il faut avouër que ſi le Roy fit en cette occaſion des fonctions qui dérogent à la gloire d'un grand Monarque, il fit auſſi celles que devoit faire un Amant paſſionné.

Madame de la Valiere fut malade à l'extremité, & lorſque Madame de C. cria à pleine tête, elle eſt morte, elle eſt morte, il penſa tomber à la renverſe. Il eſt vray qu'il ſurvint une ſi terrible con-

convulſion, que Madame de M. crût auſſi qu'elle expiroit. Le Roy étoit dans une affliction qu'on ne ſauroit répreſenter. *He! au nom de Dieu, diſoit-il à ces Dames, rendez-la moy en bonne ſanté, & prenez tout ce que j'ay.* Si jamais il a été dévot, il le fut alors, ou du moins il étoit dans une poſture aſſez capable de le faire croire; car pendant tout le temps que dura la Comedie il fut à génoux aux pieds du lit, ſans faire le moindre mouvement, ſi ce n'eſt qu'il tournoit la tête de temps en temps, & faiſoit des cris ſi lugubres & ſi languiſſans, qu'il n'y avoit perſonne qui n'en fut touché? Cependant la Valiere étant un peu revenuë chercha le Roy de l'œil: Madame de M. qui le remarqua luy fit ſigne de s'approcher: Mais ſon affliction redoubla aprés que la Valiere plûtôt morte que vive luy eût pris

la

la main qu'elle ſerra autant que ſon extrême foibleſſe pût luy permettre. Il vouloit demeurer auprés d'elle, mais on le pria de ſe retirer, & il falut l'arracher pour ainſi dire, de ſon lit pour le mettre ſur un autre, où il ne pût jamais repoſer, tant ſes eſprits étoient dans l'agitation. Enfin les Medecins firent ſi bien leur devoir, & donnerent de ſi bons remedes que les grandes douleurs commençans à diminuër, nòtre Monarque auſſi commença à reſpirer. On vit en un moment des viſages tout nouveaux. La joye commença à ſucceder à la triſteſſe, & comme on n'étoit plus ſi occupé de la Mere, on commença à ſonger à l'Enfant, qui étoit un beau Garçon, dont on parlera plus amplement dans la ſuite ſous le nom de Duc de Vermandois.

Auſſi-tôt que Madame de la

Valie-

Valiere commença à se mieux porter, elle demanda des nouvelles de son cher Prince, & en parla avec tous les sentimens de reconnoissance possible. Y eut-il jamais un meilleur Prince, dit-elle à Madame de M? Qu'en croyez vous Madame? Je vous avouë, répondit-elle, que je ne le croyois pas si tendre. Je suis charmée de sa bonté, & je croy sincerement qu'on ne sauroit trop aimer un Prince si passionné.

Madame de la Valiere n'ayant plus besoin que de repos, les Dames se retirerent. Le Roy les remercia, comme vous pouvez croire à proportion des services qu'elles luy avoient rendus. Il leur fit mille honnêtetez, & les asseura qu'il leur donneroit en toutes occasions des marques si éclatantes de sa reconnoissance, qu'elles auroient sujet d'être contentes. Il leur tint parole, & la suite

ſuite fit voir que les ſervices qu'on rend aux amours d'un grand Roy, ſont ſouvent mieux recompenſez que ceux qu'on rend à ſa Couronne.

Tout le monde regarda avec étonnement le perſonnage que le Roy avoit fait aux couches de ſa Maîtreſſe. Cela paroiſſoit un prodige à ceux qui connoiſſoient le Roy, & qui ſavoient que les ordures d'un accouchement étoit une choſe qu'il ne pouvoit ſouffrir. Quelle peine n'at-on point eu, diſoit-on, à le faire entrer dans la Chambre de la Reine toutes les fois qu'elle a accouché? Il y a ici du plus ou du moins, & il n'eſt pas poſſible qu'on puiſſe vaincre ainſi une repugnance naturelle. C'eſt ainſi que raiſonnent d'ordinaire ceux qui croient avoir plus de connoiſſance que les autres. Il ſuffit qu'une choſe ne leur paroiſſe pas vray-ſemblable

pour

pour dire d'un ton décisif qu'elle est absolument fausse. Ceux qui croioient le fait sur la foy de tant de Témoins, disoient que l'amour métamorphosoit l'homme d'une étrange maniére; que les plaisirs défendus avoient certaines douceurs, & des charmes si puissans, qu'on concevoit aisément qu'on pouvoit faire pour une Maîtresse, ce qu'on ne feroit jamais pour une épouse. La suite fit voir que les derniers raisonnoient juste, & les premiers n'eurent plus rien à dire lorsqu'ils virent que le Roy ne perdoit pas sa Maîtresse de vûë, qu'il mangeoit auprés d'elle, & luy donnoit ses Boüillons luy-même.

Les grands soins qu'il en prit n'empécherent pas qu'elle ne demeurât fort défigurée. Elle devint extrémement maigre, & si foible de la moitié du corps, qu'elle ne marchoit qu'avec beau-

coup

coup de peine. En un mot on peut dire qu'il ne luy resta rien d'aimable que l'esprit. Cependant le cœur du Roy ne se sentit point du tout des changemens exterieurs survenus à la Valiere. Il l'aimoit toûjours comme à l'ordinaire, & aprés ce qui venoit d'arriver personne ne croyoit qu'on dût revoquer en doute qu'il ne l'aimât toûjours : Tant il est vray qu'on se trompe souvent à juger de l'avenir. *La Valiere*, disoit-on, *sera toûjours la grande passion du Roy; elle occupera toûjours son cœur & son esprit; & s'il arrive que ce Prince porte ailleurs son inclination, ce ne sera que pour contenter la grosse faim, & ce feu s'éteindra presque aussi tôst qu'il sera allumé.*

Mais helas! il n'est point d'éternelles amours.

Quel-

Quelques jours aprés le Roy s'étant trouvé avec le Duc de ſaint Agnan & Madame de M. les entretint long-temps des charmes de l'amour. Il n'y a pas un plus grand plaiſir au monde, diſoit-il, que celuy d'aimer & d'être aimé; & je ne ſay pas à quoy ſongent ces eſprits auſteres & melancoliques qui voudroient bannir de la ſocieté cette belle paſſion. Elle eſt ſi naturelle aux belles Ames qu'on ne ſauroit s'en paſſer, & ſans elle il n'y a point de veritable bonheur. Il dit cent jolies choſes là deſſus. Le Duc & Madame de M. ayant parlé ne ſe trouverent pas d'un même ſentiment: chacun ſoûtint ſon opinion. La converſation fut longue; & comme ni l'un ni l'autre ne vouloit démordre, on s'en rapporta à la déciſion du Roy, qui rendit ſon jugement par les quatre vers ſuivans qu'il écrivit en leur preſen-

ce

ce ſur ſes tablettes. S'il les tira de ſon fonds, ou ſi ſa mémoire les luy fournit, c'eſt ce qu'on ne peut pas dire au juſte, & qu'il n'importe guere de ſavoir.

Il n'eſt point de bonheur que l'amour ne procure;
Tout nous flate en aimant, tout nous plaît, tout nous rit;
C'eſt l'amour en un mot qui ſoûtient la nature,
Et ſans l'amour la nature périt.

Comme tout ce que les Rois ſont eſt toûjours beau, ces vers furent trouvez admirables. Les diſputans acquiſcerent au jugement rendu, & le Roy voulut que Madame de M. fit un autre quatrain ſur le même ſujet. Elle s'en défendit tant qu'elle pût ; mais enfin elle obeït, & voicy comment elle y réüſſit.

Que le monde seroit un étrange sé-
jour,
Si l'amour n'en faisoit les char-
mes;
La nature aux abois sans secours &
sans Armes,
Se verroit périr chaque jour.

Le Roy fut assez content de la pensée de Madame de M. A vous la bale Monsieur le Duc, dit-il à saint Agnan. Voyons un peu si vôtre Muse vaut quelque chose. Sire, répondit le Duc, lorsque je veux me donner la peine de faire de méchans vers, j'y réüssis aussi bien qu'homme de France, & vôtre Majesté va le voir.

Un cœur sans amour est sans
charmes;
Ce n'est en bon François qu'un Ca-
davre vivant,
Une clef sans serrure, un mur sans
fondement,

Une maison sans meuble, un Arcenal sans Armes.

Vos comparaisons sont un peu basses, Monsieur le Duc, répondit le Roy. A cela prés le reste ne va pas mal. A vous dire la verité, Sire, répartit le Duc, il y a long-temps que je n'en avois tant fait. Ma Muse n'est pas en haleine, & de plus Monsieur Apollon & moy n'avons jamais été fort bons Amis.

Madame de M. connoissoit trop bien le Roy, & elle étoit trop habile pour perdre une si belle occasion de luy faire sa Cour. Permettez moy de vous dire, Sire, reprit alors cette Dame, que nôtre conversation n'est pas complette, & que pour n'avoir rien à desirer sur la matiére il faudroit voir le jugement de Madame de la Valiere: Et pour cet effet je serois d'avis qu'on luy communiquât

quât nos vers. Vous avez raiſon, répondit le Roy, & je vous remercie d'avoir eu cette penſée; mais il faut l'embaraſſer, & les luy envoyer par un inconnu. Nous aurons le plaiſir de voir comme elle prendra la choſe. Cela fut fait : Et voicy ceux qu'elle y ajoûta.

Il n'eſt rien de plus beau que l'innocente flâme,
Qu'un mérite éclatant fait naître dans une ame;
Et le monde ſeroit un horrible ſéjour
Si l'on en banniſſoit les plaiſirs de l'amour.
Les ſolides douceurs ſe goûtent à le ſuivre,
Et vivre ſans amour n'eſt pas proprement vivre.

Quelque diligence que fit le porteur le Roy ne laiſſa pas d'avoir de l'impa-

l'impatience. Les moindres petites choses sont de consequence pour les personnes qui savent bien aimer; & s'il eût été question de la nouvelle d'une Bataille perduë ou gagnée, le Roy n'eût pas été plus inquiet. Quelle joye n'eut-il point lorsqu'il vit des vers si tendres & si passionnez? Je n'en attendois pas moins, dit-il, & s'il venoit quelque chose de mauvais de Madame de la Valiere je serois extrémement surpris.

Il partit tout aussi-tôt pour l'aller voir, & pour luy donner de nouvelles asseurances de son amour. Il ne la trouva pas aussi gaye qu'il auroit souhaité, & luy demanda quel étoit le sujet de sa tristesse. Le sujet de ma tristesse, Sire, répondit la Valiere, est la peur que j'ay de perdre un Prince que j'aime plus que ma vie. Vous avez grand tort, Madame, répliqua le Roy,

de

de vous allarmer d'une chose qui n'arrivera jamais. Que vous ai-je fait pour me croire capable d'une telle infidelité? Qu'avez vous remarqué en moy qui puisse vous obliger à me soupçonner d'inconstance? Si vous étes bien persuadée que je vous aime tendrement, comment pouvez-vous douter que je ne vous aime toûjours. Toutes les choses du monde ont leurs revolutions, repartit la Valiere, & l'amour n'en est pas exempt. Ma felicité me laisse assez de liberté d'esprit pour remarquer que j'ay perdu ces agrémens qui sont si nécessaires à la conservation de l'amour; & comme l'attachement du cœur dépend beaucoup de la satisfaction des yeux, je prévois que vôtre cœur m'abandonnera bien-tôt, parce que vos yeux trouveront par tout des beautez qui leur plairont davantage. J'ose pourtant vous

vous dire, Sire, que vous ne trouverez nulle part un amour plus parfait & plus desinteressé.

Dans les nouveaux Amans rien n'est plus ordinaire,
Que le vœu solennel d'éternelles amours;
Cependant comme on voit, rien n'est si téméraire,
Que d'espérer qu'on aimera toûjours.
Heureux celuy dont l'étoile benigne,
De ce don d'amour le rend digne:
Quand l'Astre décide autrement,
Il faut s'y soûmettre & se taire;
C'est un caprice involontaire
Qui ne consulte plus les desirs d'un Amant.

Si je pouvois vous ouvrir mon cœur, repliqua le Roy, vous y ver-

verriez ſi peu de diſpoſition au changement, que vous vous feriez mille reproches des ſoupçons injurieux que vous avez de moy. Que vos traits changent tant qu'ils voudront, tant que vôtre eſprit ne changera pas, je ne changeray jamais non plus. Où trouverois-je les qualitez toutes divines que vous poſſedez, & qui vous ont rendu la Maîtreſſe de mon cœur? Où trouverois-je une ame auſſi grande & auſſi déſintereſſée que la vôtre, un jugement ſi ſolide & un eſprit ſi élevé, qui charme tout ce qu'il y a de gens de bon goût? Ha! Madame, que vous étes cruelle avec vos ſoupçons; & que je ſerois à plaindre s'ils venoient de vôtre peu d'amour! Car enfin aprés les proteſtations que je vous ay faites, pouvez-vous encore douter de la ſincerité de mes intentions? & ſi vous m'aimez autant que vous di-

tes, d'où vient que vous n'en croyez pas vôtre passion, qui doit vous asseurer que je vous aimerai toûjours? Ménagez donc mieux, je vous en conjure, le repos d'un Prince qui vous adore, & qui croit qu'il n'y a pas de cœur comme le vôtre, & puisque je le possede, qu'ay je encore à souhaiter? Je suis persuadé qu'il n'y a que ce cœur au monde qui puisse aimer aussi tendrement que je veux être aimé. Je say que la qualité de Roy ne vous a point déterminée à m'aimer, je say que vôtre ame est au dessus des Couronnes, que vous m'aimez plus comme Amant que comme Roy, & je suis asseuré que vous avez souhaité souvent que je ne fusse pas né ce que je suis, pour me posseder avec plus de liberté. Pourrois-je avoir ces asseurances si j'aimois quelqu'autre personne que vous? Et n'aurois-je pas au contraire

traire

traire ſujet de croire qu'elle aimeroit ma grandeur plûtôt que ma perſonne, & que la vanité de voir un grand Roy à ſes genoux lui feroit plus de plaiſir, que ma paſſion ne lui inſpireroit de tendreſſe? Il n'eſt rien de plus vain que la beauté du corps; mille accidens imprevûs peuvent la détruire, au lieu que la beauté de l'eſprit eſt ſolide, & ne ſe perd qu'avec la vie. Les grandes vertus que vous avez en partage me ſont trop bien connuës, & je les eſtime trop pour me réſoudre à changer. Ce ſont ces vertus, & non vôtre beauté qui m'ont déterminé à vous aimer, & ce ſont ces mêmes vertus qui m'obligeront à vous aimer toute ma vie.

Vous me redonnez la vie, mon cher Prince, réprit alors la Valiere. Et que je vous ſuis obligée d'entrer ſi bien dans mes veritables ſentimens, & de me donner

des aſſeurances dont j'avois tant de beſoin ! Non, mon cher Prince, ma défiance n'eſt point une défiance de mon peu d'amour. Si je vous eſtimois & vous aimois moins, je n'aurois pas tant de peur de vous perdre. Vous me faites la juſtice que je mérite de croire que vôtre élevation ne m'a point ébloüi, & que je ne vous ay point aimé parce que vous étiez Roy, mais parce que vous étes aimable. Vous n'avez pas beſoin du ſecours de vôtre Couronne pour vous faire aimer : vôtre perſonne tient lieu de tout. Il eſt vray qu'il y a eu des momens où j'ay ſouhaité que vous n'euſſiez que vôtre vertu, & que je pûſſe vous poſſeder ſans crainte, éloigné de la grandeur, des embarras de la Cour, & reduit à la ſimple condition de particulier. Mais ma raiſon n'a pas été longtemps à s'appercevoir de l'injuſti-

ce de mon amour. Je me repens d'avoir fait un ſouhait pour la diminution de vôtre gloire. Je ſuis perſuadée qu'il n'y a que vous ſeul qui méritez de commander, & qu'il étoit juſte que le plus beau & le plus floriſſant Royaume du monde eut pour Roy le plus ſage, le plus grand, & le plus vertueux de tous les hommes. Quoy qu'un grand Roy doive être au deſſus de la flaterie, & ne doive jamais manquer de modeſtie, répartit ſa Majeſté, les loüanges que vous venez de me donner me font beaucoup de plaiſir, parce que je les regarde comme une marque de l'eſtime que vous avez pour moy, & que je ne croy pas qu'il y ait un plus parfait plaiſir que de ſentir qu'on eſt eſtimé de ce qu'on aime. Lors qu'on eſt en état de tout entreprendre, dit encore la Valiere, l'on croit aiſément qu'il

n'y a rien qu'on ne puiſſe déſirer. Le temps détruit tout, & fait tout oublier. On trouve aimable aujourd'huy ce qui peut déplaire demain. Mais enfin, mon cher Prince, le ſeul party qui me reſte à prendre, ſi j'ay le malheur de vous perdre, eſt celuy de la retraite, ſi tant eſt que j'aye aſſez de force pour ſurvivre à mon infortune. Le Roy luy renouvela toutes ſes proteſtations, & luy parla avec une paſſion qu'on ne ſauroit exprimer.

Le Roy ne s'en fut pas plûtôt allé que la Valiere ſe rendit chez Madame la Princeſſe, où s'étoient aſſemblées preſque toutes les Dames de la Cour, accompagnées de tout ce qu'il y avoit de Cavaliers bien faits. Le Roy y arriva bien-tôt aprés avec un air & une gayeté qui marquoient que ſon eſprit étoit fort content. La Ducheſſe Mazarin toûjours ſe-

rieuſe à ſon ordinaire, ayant entrepris Monſieur de Roquelaure, luy dit deux ou trois groſſes naïvetez qui firent baiſſer la vûë aux Courtiſans les moins modeſtes. Le Prince de Courtenay luy même, qui ſoûpiroit alors pour la Ducheſſe, en eut tant de honte qu'il en rougit. Le Roy, qui remarque tout, s'apperçût du faux pas de la Ducheſſe, & de la pudeur du Prince, qui en avoit honte pour elle, & ayant quitté le Prince de Conty auprés duquel il étoit aſſis, il paſſa du côté de la Valiere en riant, & luy dit aſſez haut pour être entendu de ceux qui étoient les plus proches, je ſuis bien heureux, Madame, que vôtre eſprit ſoit au deſſus de ces pauvretez, & que vous me diſiez toûjours des choſes agréables. S'il m'en étoit arrivé autant qu'au Prince de Courtenay, j'en mourrois de chagrin. La Valiere luy

répondit aussi en riant, qu'elle étoit bien heureuse d'avoir afaire à un Monarque qui eut autant d'esprit quelui, & qu'elle ne se consoleroit jamais si quelque chose de pareil luy étoit arrivé. Leur conversation dura long-temps, & ceux qui l'entendirent ont dit qu'on ne pouvoit pas dauber plus agréablement une personne, qu'ils dauberent alors la pauvre Duchesse, qui fut balotée depuis le commencement jusqu'à la fin.

Madame avoit fait promettre à la Duchesse de Crequi de l'aller voir à saint Clou. Celle-cy voulant tenir sa parole partit pour s'y rendre. Elle y trouva le Medecin de la Valiere, qui étoit venu voir une des Filles de Madame qui ne se portoit pas bien. Ce Medecin avoit de l'esprit & de l'enjoüement. Aprés avoir vû la malade, & l'avoir questionnée sur son mal: ne vous allarmez

pas,

pas, Mademoiſelle, luy dit-il, vous étes en bonne main: j'ay des remedes pour tout, & même pour guerir le cœur des Amans. Vous me feriez grand plaiſir de me les donner, répondit Madame, j'en ay dix ou douze que je guerirois volontiers s'il ne m'en coûtoit que des herbes. Helas! Madame, répliqua le Docteur, vous en ſerez quitte à meilleur marché. Il ne vous en coûtera que des paroles. Le ſecret eſt beau, Monſieur le Medecin, réprit encore Madame, He! de grace apprenez le moy. Le Docteur qui étoit en humeur de rire & qui avoit l'eſprit facetieux dit cent plaiſanteries là-deſſus: Et comme il avoit envie de divertir Madame, il fit inſenſiblement tomber la converſation ſur Madame de la Valiere. Qu'avez vous à dire de la Valiere, luy dit Madame; qu'elle eſt la femme du

monde la plus heureuse, répondit le Medecin. Le Roy l'aime avec une passion qu'on ne peut exprimer; sa maigreur luy fait une peur épouvantable, & il m'a envoyé querir pour me demander si Madame de la Valiere pouvoit vivre toute maigre qu'elle est, & si sa maigreur n'étoit pas une mauvaise marque. Il m'a fait toutes ces questions là avec tant d'empressement & tant d'émotion, que je suis persuadé qu'il auroit de la peine à se consoler de la mort de Madame de la Valiere. Et que luy avez vous répondu, réprit Madame ? Vôtre Altesse peut croire, répartit le Medecin, que je ne suis pas assez mal habile homme pour répondre à mon Roy quelque chose d'affligeant. Je l'ay asseuré que Madame de la Valiere vivroit long-temps, & je l'ay fait avec autant de confiance que si Dieu me l'avoit revelé.

J'ay

J'ay fait valoir la Medecine, & j'ay parlé de la vie & de la mort en homme tout à fait ſavant. Le Roy m'a écouté avec beaucoup d'attention, & ce que je luy ay dit luy a fait tant deplaiſir, que j'ay eu cent fois envie de luy promettre l'immortalité de Madame de la Valiere, & de luy dire que la mort n'oſeroit attaquer la Maîtreſſe d'un ſi grand Monarque. C'eſt une étrange paſſion que l'amour, dit alors Madame! On peut bien dire, que dés là qu'on eſt amoureux on eſt aveugle. Je ne comprens pas quels charmes ſecrets peut avoir cette creature, & je ne vois rien en elle qui doive obliger le Roy à l'aimer avec tant de paſſion. A la verité, réprit le Medecin, ſi Madame de la Valiere a des charmes, ce n'eſt pas au moins pour les yeux.

Le Doɛteur ayant eſté congedié

dié, nos deux Dames commencerent à parler de leurs affaires, & de celles des autres. Mais comme le bonheur de la Valiere tenoit fort au cœur à Madame, elle ne pouvoit penſer à autre choſe. Avez-vous jamais vû rien de plus heureux que cette Fille, dit elle à la Ducheſſe de Crequi? Je puis dire à vôtre Alteſſe, répondit la Ducheſſe, que je connois une perſonne plus heureuſe qu'elle, c'eſt Madame ** qui aime le Légat & qui en eſt aimée. Comment le Légat, répliqua Madame! entreprendre ainſi ſur les droits du ſaint Siege? C'eſt un ſacrilege épouvantable, & cette perſonne court riſque de ſe faire excommunier. L'amour ſe moque des excommunications, repartit la Ducheſſe, & le ſaint Pere eſt homme à entendre raiſon en cas de beſoin. Si vous ſaviez, Madame, le bien qu'on dit de Mon-

Monsieur le Légat, vous demeureriez d'accord que la personne qui a sçû s'en faire aimer est mille fois plus heureuse que la Valiere. Il est beaucoup mieux fait que le Roy, il a meilleure mine, il a plus d'esprit, plus d'amour, & en un mot, il est infiniment plus aimable. Je vous passe la bonne mine, répartit Madame, mais je vous nie le reste. Le Roy est aimable, & je ne croy pas que personne puisse luy disputer les avantages de l'esprit. Il en a autant qu'on en peut avoir avec ce qu'il aime. Il a de plus une douceur charmante, & je puis vous dire que le Roy qui paroît en public, est tout autre que dans le particulier. Il n'est rien de plus agréable, de plus doux, de plus respectueux, & de plus passionné que le Roy dans le tête à tête. Il paroît aussi passionné au commencement qu'à la fin, & il semble

ble que le temps qui détruit toutes les paſſions ne fait qu'augmenter la ſienne. Il n'a rien de reſervé pour ce qu'il aime; il ſacrifie tout; il a mille égards & mille déferences; il n'a de volontez que celles de ſa Maîtreſſe, & en un mot ſi ce qu'on m'en a dit eſt vray c'eſt l'homme du monde qui ſait le mieux aimer. Comment, Madame, répliqua la Ducheſſe, vôtre Alteſſe n'excepte pas même le Comte de Guiche? Il eſt aimable à la verité, répondit ſon Alteſſe, mais je ne le crois pas ſi paſſionné que le Roy. Il y a apparence qu'une converſation commencée de cette maniere ne finit qu'aprés qu'on eût examiné toute la Cour: car on ne ſauroit s'imaginer, que ce Dialogue qui dura cinq ou ſix jours, ne roulât que ſur les amours du Roy & de Madame de la Valiere, & ſur celles du Cardinal Légat.

Nos

Nos Dames n'ayant plus rien à se dire reprirent le chemin de Paris. Son Altesse alla droit au Louvre, où s'étoient assemblées presque toutes les Dames de la Cour. La Reine Mere étoit indisposée, & elles étoient venuës la voir. Monsieur de Roquelaure, qui avoit rompu d'assez mauvaise grace un commerce de galanterie, qu'il entretenoit depuis long-temps avec une Dame de la Cour, étant entré sur ces entrefaites, le Roy commença à le quéreller. Et bien Roquelaure, dit-il, vous ferez tous les jours parler de vos fredaines. Vous étes asseurement un homme étrange. Croyez-vous qu'il soit fort honnête de ne manquer de probité que pour les Dames? Ou ne voulez vous vous en faire aimer que pour avoir le plaisir de vous moquer d'elles? Si cela est vous ne serez guére imité des honnêtes

tes gens. Pour moy, je vous avoüe que ce n'eſt pas là ma maniere, & que je ſuis perſuadé qu'un honnête homme doit avoir de la probité par tout. Quoy? parce que les Dames n'ont d'autres armes que leurs plaintes pour ſe faire juſtice des outrages qu'on leur fait, il faut les inſulter impunément? Je ne trouve rien de ſi mal-honnête. Si vous continuez ſur ce pied là les Dames vous fuiront comme un homme de l'autre monde, & vous ne trouverez pas une griſette qui vueille vous écouter. Sire, répondit Roquelaure, il faut ſe laiſſer conduire à ſon Confeſſeur, & le mien m'a dit que je ne pouvois pas en bonne conſcience m'empêcher de rompre avec..... Ha! la bonne Ame, répliqua le Roy. Vous n'avez pas toûjours eu tant de délicateſſe, & vous pourriez faire intervenir la Conſcience plus

à propos. Il n'eſt jamais permis de faire une mauvaiſe action par un principe de Conſcience. Le Roy pouſſa Roquelaure qui ne ſe défendoit qu'en folâtrant à ſon ordinaire. Les Dames, qui jugeoient des coups, étoient ravies de voir que le Roy plaidât ſi bien leur cauſe, & il y eut une Illuſtre de la Compagnie qui dit: Il nous eſt bien glorieux, Sire, qu'un grand Roy défende ainſi nos interêts. Je n'aurois pas cette peine, Madame, répondit le Roy, ſi toutes les femmes étoient de vôtre caractere. La converſation finie le Roy ſe retira pour penſer un peu à ſa Conſcience, car il devoit ſe Confeſſer le lendemain, & en effet il communia avec une pieté du moins aparente. Buſſi dit aſſez plaiſamment qu'il diviſa la journée en trois parties; qu'il donna la premiere à Dieu; la ſeconde au Peuple, & le reſte

à la

à la Valiere, qu'il régala de toutes les façons; car il luy fit de grands & de riches presens.

Madame de la Valiere reçût ces présens avec tous les sentimens de reconnoissance possible, & quelque magnifiques qu'ils fussent, elles les estimoit moins à cet égard, que parce qu'elle les regardoit comme de nouvelles preuves de la tendresse de son Amant. Comme elle étoit persuadée que le Roy regarderoit de même œil tout ce qui luy viendroit de sa part, elle luy envoya un habit peu de jours aprés avec le Billet suivant.

BILLET.

Que je suis glorieuse, mon cher Prince de pouvoir faire des présens au plus grand Roy du monde! Mais que je suis heureuse d'être persuadée que vous recevez avec plai-

plaisir les petits présens que je vous fais, & que vous les régardez comme des témoignages de ma tendresse, infiniment plus precieux que toutes les richesses du monde! C'est ce qui fait toute ma joye & toute ma satisfaction.

Comme le Roy admiroit tout ce qui venoit de la Valiere, il fut charmé de ce Billet, & y fit réponse le même jour.

BILLET.

Il n'y a que vous seule au monde, ma chere Enfant, qui puissiez me faire des présens que je reçoive avec plaisir. Je suis plus content de l'habit que vous m'avez envoyé que je ne le serois de tout l'or du Japon s'il me venoit d'un autre main. Mais ma chere mignonne, vous m'avez donné vôtre cœur que j'estime plus que tous les Royaumes

mes du monde, & que je vous supplie de me conserver, car ce n'est que ce présent là qui me fait recevoir les autres avec joye. Si vous venez, vous me verrez avec vôtre habit.

Le Roy pour montrer combien il en faisoit cas le porta pendant plusieurs jours, & quelque temps aprés il luy en envoya six d'une richesse inestimable, accompagnez d'une Echelle, qui étoit une garniture qui se portoit alors, d'une ceinture de Diamans, & d'une veste toute semblable à celle de la Reine. Le Roy faisoit alors la revûë de ses Troupes à Vincennes en présence des Ambassadeurs d'Angleterre. Madame de la Valiere y alla, & mit un des habits que le Roy luy avoit envoyez, avec l'Echelle, la ceinture de Diamans & la veste. D'abord que son Carosse

pa-

parut le Roy piqua de ce côté là, & fut une heure & demie à la portiere chapeau bas, malgré la pluye qu'il faiſoit. Comme il revenoit, il rencontra à douze pas de là celuy des Reines : Il les ſalüa, & ne s'arrêta pas.

Huit ou dix jours aprés nos Amans allerent à Verſailles; & comme apparemment ils y alloient pour des affaires ſecrettes, ils voulurent y aller ſeuls. Ils y furent dix ou douze jours, & s'y divertirent de toutes les manieres. Et comme il n'y a point de plaiſirs ſi purs qui ne ſoient traverſez de quelques peines, leur retour à Paris fut ſuivy d'un accident qui interrompit le cours de leur felicité. Madame de la Valiere tomba malheureuſement de Cheval; & quoy qu'elle ne ſe fît pas grand mal, cependant comme elle étoit la Maîtreſſe du Roy ſa chûte ne fut pas regardée comme

me une chûte commune, & ſa Majeſté voulut qu'on la ſaignât incontinent. Elle ſouhaita que ce fut au pied, & cela donna lieu à pluſieurs conjectures. Le Roy voulut être préſent lorſqu'elle fut ſaignée. Sa préſence produiſit un mauvais effet, car à force de parler au Chirurgien, & de l'avertir de bien prendre garde, il déconcerta ce malheureux, & le mit en ſi grand déſordre qu'il piqua deux fois ſans qu'il ſortit une goute de ſang. Le Roy ſouffroit plus que ſa Maîtreſſe; car il changea pluſieurs fois de couleur, & devint pâle comme un mort. Mais ce fut encore bien pis dans la ſuite; car le Chirurgien ayant piqué pour la troiſiéme fois, la Valiere retira ſon pied, & fit rompre la pointe de la lancette qui demeura dans la chair. Le Roy fut au deſeſpoir, & ſe mit en ſi groſſe colére contre le pauvre

Chi-

Chirurgien, qui n'en étoit que la cause innocente, qu'il l'envoya d'un coup de pied d'un bout de Chambre à l'autre. On fit venir un autre Chirurgien, & en l'attendant le Roy prit le pied de sa belle, & fit tout ce qu'il devoit faire pour marquer la vive douleur qu'il avoit de ce cruel contretemps. Le Chirurgien arrivé prit mieux ses mesures que l'autre, tira la pointe de la lancette & saigna la patiente fort heureusement. Quelque leger que fût son mal elle garda pourtant le lit un mois. Le Roy étoit alors sur le point de partir pour Fontaine-Bleau, & cet accident retarda son voyage de dix ou douze jours. Il partit enfin; mais ce ne fut pas sans regret de part & d'autre. L'absence ne fut pas longue. Cependant, tant qu'elle dura, tous les jours les paquets alloient & venoient de Paris à Fontaine-Bleau, & de Fon-

Fontaine-Bleau à Paris. En voicy un des plus tendres de Madame de la Valiere.

BILLET.

Que l'amour d'un Prince auſſi charmant que vous eſt quelque choſe d'incommode! Depuis que je ne vous vois plus tout m'allarme, je n'ay pas une heure de repos. Pourquoy n'étez vous pas moins aimable? ou pourquoy ne revenez vous raſſeurer un cœur que vôtre abſence rend malheureux? Je n'ay plus de plaiſir dans la vie depuis que vous étes éloigné, & ſi je n'avois la conſolation de penſer continuellement à vous, je ne ſay pas ce que je deviendrois.

Si Madame de la Valiere ſouffroit de l'abſence du Roy, le Roy ne ſouffroit pas moins de l'abſence de la Valiere, à laquelle il fit cette réponſe. BIL-

BILLET.

Je n'ay ni moins d'amour, ni moins d'impatience que vous; mon cœur me fait passer de mauvais momens. Plaignez moy, ma chere Enfant, partagez ma douleur, & soyez persuadée que je partage avec vous les maux que fait souffrir l'absence. Je n'ay aucun plaisir où je ne vous vois pas, & à juger de l'état de vôtre cœur par celuy où est le mien, je ne doute point que vous ne souffriez tout ce qu'on peut souffrir lorsqu'on aime tendrement.

A peine ce Billet étoit-il party que le Roy eut une impatience extrême de voir sa Maîtresse. Et comme il ne pouvoit l'aller voir, parce qu'il y avoit alors dans le Conseil des affaires importantes à traiter, où sa présence étoit né-

cessaire, il pria le Duc de saint Agnan de l'aller querir. Ce Duc étoit trop fidele, trop diligent, & trop bien intentionné pour ne pas partir incontinent. Il partit donc & revint deux jours aprés avec Madame de la Valiere. Ces Amans qui ne s'étoient pas veus depuis quelques jours se dédommagerent de reste de ce que l'absence leur avoit fait perdre. Si leur joye fut grande, la tristesse de la Reine le fut aussi; car cette bonne Princesse attendoit le Roy presque toutes les nuits, & elle avoit assez de chagrin sans conter celuy qu'elle eût de cette derniere entrevûë. Mais l'un des plus cruels & des moins supportables étoit que le Roy parloit souvent la nuit en dormant de sa chere Maîtresse, dont il avoit l'esprit tout occupé.

La Cour demeura encore quelque temps à Fontaine-Bleau, &

de

de là elle revint à Verſailles. Le Roy avoit toûjours pour Madame de la Valiere les mêmes attachemens, & regardoit comme des momens mal employez ceux qu'il ne paſſoit pas avec elle. Cette heureuſe Amante de ſon côté n'oublioit rien pour cultiver l'amour d'un ſi grand Prince. Ainſi il y avoit toutes les apparences du monde que ces amours dureroient toûjours. La Valiere n'avoit rien perdu de ſon eſprit ni de ſes manieres généreuſes. Et comme elle avoit proteſté au Roy qu'elle n'aimoit que ſa perſonne, elle n'abuſa jamais de l'amour que ce Prince avoit pour elle, & fut même ſi ſcrupuleuſe qu'elle ne luy demanda rien pour perſonne, ſoit qu'elle connût le penchant du Roy qui n'étoit pas trop porté à donner, ſoit qu'elle voulût luy faire voir que ſa perſonne luy tenoit lieu de tout, & que ce qu'el-

le luy avoit dit étoit la ſincerité même. Le Roy l'en avoit loüée pluſieurs fois, & avoit dit publiquement qu'il n'avoit jamais connu de perſonne plus déſintereſſée qu'elle. Mais ſi les charmes de ſon eſprit étoient toûjours les mêmes, ceux de ſon corps ne s'étoient pas à beaucoup prés ſi bien ſoutenus. Elle étoit devenuë d'une maigreur à faire peur, & il faloit être auſſi amoureux qu'étoit le Roy, pour ne pas s'en dégoûter. Cependant il l'aima encore long-temps, ou du moins il ſauva ſi bien les apparences qu'il agiſſoit avec elle comme s'il l'eût aimée effectivement.

Quoy que les gens délicats ne reçoivent pas volontiers les ſacrifices qu'ils regardent comme indignes d'eux, & que les avances des Dames produiſent preſque toûjours des effets tout contraires à ceux qu'elles s'en promet-

mettent, il y en avoit alors plusieurs à la Cour qui faisoient asseurement plus de la moitié du chemin. Madame de Montespan étoit de ce nombre. Elle passoit pour une beauté exquise, & pour un esprit du premier ordre. Cependant toutes ses belles qualitez étoient comme effacées par les défauts de l'ame, qui ne faisoit scrupule de rien, & qui s'étoit tellement accoûtumée à la fourberie, que le vice luy étoit devenu familier. Elle étoit d'une des plus Illustres Maisons de France, & ce fut sa haute naissance autant que sa beauté, qui détermina Monsieur de Montespan à la rechercher en Mariage, & enfin à l'épouser.

Cette Dame qui ne s'étoit mariée que pour galantiser avec moins d'inconvenient, ne fut pas plûtôt à la Cour qu'elle porta son ambition sur tout ce qu'il y avoit de

de plus Illuſtre. Et comme elle croyoit que ſa beauté la mettoit en état de tout entreprendre, elle croyoit auſſi pouvoir tout deſirer. Il n'y avoit que le cœur du Roy qui pût remplir ſon ambition; auſſi n'oublia-t-elle rien pour s'en rendre la Maîtreſſe. Mais comme ce Prince étoit encore attaché à Madame de la Valiere, dont la beauté étoit auſſi mediocre que celle de l'autre étoit rare, Madame de Monteſpan eut le chagrin de voir que toutes les avances qu'elle avoit faites étoient autant de demarches inutiles; ce qui la détermina à chercher de placer ſon cœur ailleurs.

Comme elle n'en vouloit qu'au ſang Royal, & qu'elle ne regardoit qu'avec des yeux de mépris tout ce qui n'aprochoit pas du Trône, elle fit de grands deſſeins ſur le cœur de Monſieur. Ce Prince, pour détromper le pu-

blic,

blic, qui ne le croyoit pas capable d'avoir de la ſenſibilité pour le beau Sexe, reçût ſes avances aſſez favorablement. Le Chevalier de Lorraine qui gouvernoit alors l'eſprit de Monſieur, en prit l'allarme, & trouva moyen de rompre le cours de cette intrigue naiſſante. Si bien que Madame de Monteſpan ſe trouva encore dans la néceſſité de prendre party. Cette Dame qui ne s'étoit bornée au cœur de ſon Alteſſe que pour n'avoir pû réüſſir ſur celuy du Roy, ne pût voir ſans chagrin & ſans dégoût qu'elle eût à le diſputer avec le Chevalier de Lorraine. Et comme elle avoit crû que ſa beauté devoit la faire préferer, elle réſolut de rendre mépris pour mépris, & fit de grands reproches à Monſieur, qui n'eut nulle peine à s'en conſoler avec ſon cher Chevalier.

Madame de Montespan voyant donc qu'elle étoit malheureuse du côté de la Maison Royale, crût qu'il falloit s'humaniser, & faire par nécessité ce qu'elle auroit deu faire par raison. Sa conversion ne fut pas plûtôt connûë qu'elle eût une foule de soûpirans. Et comme les Dames ne veulent rien perdre, & qu'elles regardent le nombre de leurs Amans comme une marque de leur mérite, qui met leur beauté en réputation, elle fut assez contente de ses progrés, & ménageoit tout le monde avec beaucoup de précaution. Le Marquis de Lauzun Favory du Roy, qui passoit pour un Cavalier d'importance, & un des plus galans, étoit l'un de ses Esclaves. Ses offres de service furent parfaitement bien reçûës. Elle auroit bien voulu répondre aux témoignages qu'il luy donnoit de son amour. Mais comme elle

avoit autant de Politique que de curioſité, elle le remettoit de jour en jour, & le fit languir long-temps avant que de vouloir luy accorder ce que l'amour a de plus doux.

Pendant qu'elle temporiſoit ainſi, il arriva une affaire à ce Favory, qui luy donna ſujet de ſe feliciter de la lenteur qu'elle avoit euë avec luy.

Comme l'amour a ſes revolutions auſſi bien que toutes les choſes du monde, & que les Rois ont le cœur fait comme les autres hommes, ſa Majeſté eut envie de ſe délaſſer, & crût que l'affection qu'elle avoit pour Madame de la Valiere ne devoit pas l'empêcher de regarder les autres beautez de la Cour. Elle jetta les yeux ſur la Princeſſe de Monaco, que Monſieur de Lauzun aimoit, ſoit qu'il ſe fût rebuté des longueurs de la Monteſpan, ou

qu'il crût qu'il étoit capable de ménager deux intrigues en même temps. La Princeſſe qui n'avoit rien de reſervé pour ſon Amant, luy fit bonnement confidence de la paſſion que le Roy avoit pour elle. Lauzun au déſeſpoir de ſe voir traverſé par un Rival ſi redoutable défendit à la Princeſſe d'un ton abſolu de répondre à l'amour du Roy. Cette défenſe faite avec tant de hauteur, & plûtôt en Maître qu'en Amant, déplût fort à la Princeſſe, & luy fit prendre la réſolution de ſe tirer d'un ſi rude eſclavage. Elle en fit ſes plaintes au Roy, & ne manqua pas de luy bien répréſenter la fierté avec laquelle Lauzun l'avoit traitée. Le Roy l'écouta avec beaucoup d'attention, & prit avec elle des meſures pour mettre Lauzun à la raiſon. Pluſieurs expediens furent propoſez, & il fut enfin réſolû qu'on

qu'on l'éloigneroit, & qu'on l'envoyeroit à l'Armée, où il avoit une charge confiderable.

Lauzun qui ne fongeoit à rien moins qu'à la difgrace qui le ménaçoit, fe rendit le lendemain au lever du Roy, & fut bien furpris du changement qu'il remarqua dans les manieres de fa Majefté: mais plus furpris encore de l'ordre qu'Elle luy donna froidement de fe preparer à partir pour l'Armée dans trois jours. Il fut d'abord étourdy d'un coup qu'il n'avoit aucunement prévû: mais comme il a beaucoup d'efprit, il n'eût pas befoin de beaucoup de refléxion pour deviner la caufe de fon malheur. Il fit connoître au Roy qu'il voyoit bien d'où luy venoit le coup; qu'il n'étoit pas affez dupe pour fe laiffer tromper fans faire voir au moins qu'il s'en appercevoit; que les bontez dont fa Majefté l'avoit honoré luy au-

roient fait eſpérer toute autre choſe; qu'une ſemblable diſgrace lui étoit d'autant plus ſenſibe qu'il ne croyoit pas l'avoir méritée; & que quelque choſe qui pût arriver il étoit réſolu de n'aller point à l'Armée, à moins qu'on ne luy en donnât le commandement. Enfin ſa fureur le porta ſi loin qu'il perdit tout à fait le reſpect qu'il devoit à un Prince à qui il avoit mille obligations.

Le Roy, qui n'a jamais trouvé que des Sujets dociles, fut fort ſurpris de trouver tant de fierté dans un homme qu'il avoit élevé au delà de ce qu'un Gentilhomme de ſon rang auroit jamais pû eſpérer. Sa fierté naturelle, & l'amitié qu'il avoit pour Lauzun ſe trouverent alors aux mains. Il voyoit bien que ſa faute étoit un effet de ſon déſeſpoir. Il auroit voulu pouvoir l'excuſer; mais il y alloit de ſa gloire, & il ne pou-

voit

voit pás digérer qu'un Prince, qui étoit en état de donner la Loy à toute la terre, fut obligé de la recevoir d'un homme qui luy devoit tout. Aprés l'avoir donc écouté avec une patience qui fut admirée, il voulut le ramener par la douceur, & se contenta de luy dire froidement, Vous souvenez-vous bien, Monsieur de Lauzun, que vous parlez à vôtre Maître; songez-vous bien qu'il ne dépend que de moy de châtier vôtre insolence, & que je puis vous abaisser avec la même facilité que je vous ay elevé. Je say fort bien tout cela, Sire, répliqua Lauzun. Je say même que je ne suis redevable de ma fortune qu'à vous seul; mais tout cela n'est pas capable de m'empêcher de me plaindre hautement des injustices qu'on me fait. J'avois compté sur les bontez de vôtre Majesté; mais je vois bien à present que

j'avois mal compté. Vous me trompez, & vôtre puissance toute grande qu'elle est, ne l'est pas assez pour m'ôter la liberté de me plaindre, qui est le triste privilége des plus malheureux. Il n'en seroit pas demeuré là, si le Roy ne l'eût interrompu pour luy dire qu'il ne luy donnoit que vingt-quatre heures pour partir, & que s'il n'obeïssoit de bonne grace, il avoit des moyens pour luy apprendre son devoir: Et là-dessus il se retira brusquement.

Lauzun se retira aussi dans un désespoir qui n'est pas concevable. Il s'en alla de ce pas chez la Princesse de Monaco, à laquelle il dit tout ce qu'on peut dire d'outrageant. Un Miroir de grand prix qu'il rencontra sous sa main & qu'il mit en mille pieces, fut l'innocente victime sur laquelle il déchargea une partie de sa rage. La Princesse extrémement

cho-

choquée d'un procedé ſi violent eut recours aux larmes & aux plaintes les ſeules armes du beau Sexe. Elle en parla au Roy avec les ſentimens d'une trés-vive douleur. Sa Majeſté l'en conſola aux dépens de la ſageſſe de Lauzun. C'eſt un extravagant, luy dit-il, qui n'a d'eſprit qu'autant qu'il luy en faut pour ſentir qu'il va faire une grande perte en vous perdant. Cela le met au déſeſpoir, & le jette dans une fureur qu'on doit plûtôt plaindre que punir. Il s'en prend à tout. Il m'a dit mille impertinences. Son exil nous en vangera.

Les vingt-quatre heures que le Roy avoit données à Lauzun pour ſe réſoudre à partir étant expirées, il luy demanda qu'elle étoit ſa réſolution. A ne point partir, répartit Lauzun bruſquement, à moins que vôtre Majeſté ne me donne le commandement

ment de l'Armée. Le Roy qui avoit crû qu'un peu de temps feroit revenir ce Favory, & que la nuit, qui apporte conſeil, le feroit rentrer dans ſon devoir, le maltraita cruellement de parole, & s'emporta tellement qu'on crût qu'il alloit décharger ſur luy tout ce que la colére d'un puiſſant Roy a de terrible. Il en fut encore quitte pour des menaces; & le Roy qui paroiſſoit tout tranſporté ſe contenta de luy dire, qu'il auroit ſujet de ſe repentir de ſon extravagance, & qu'il ſentiroit qu'on ne pouſſoit pas à bout impunément un Prince comme luy. Lauzun étoit trop emporté pour profiter de cet avis. Il ſe moqua du conſeil auſſi bien que des menaces; & comme ſon déſeſpoir luy avoit entiérement ôté le jugement, il eut l'impudence de repliquer au Roy, que tout le mal qu'il pouvoit luy faire étoit
de

de luy ôter la charge de Général des Dragons; qu'il ne vouloit pas luy en donner la peine, & qu'il luy en avoit apporté la démiſſion, qu'il jetta effectivement ſur la Table ſans aucun reſpect. Le Roy ne pût ſouffrir cette derniere inſolence. Fou que vous étes, dit alors ſa Majeſté, vous n'étes bon qu'aux petites Maiſons; mais il faut mieux vous traiter que vous ne méritez. La Baſtille vous fera peut-être revenir la raiſon. Et là-deſſus il donna ordre qu'on l'y conduiſit ſur le champ.

La Princeſſe qui avoit cauſé cette diſgrace, ne joüit pas longtemps de ſa conquête; car le Roy ne trouvant pas en elle ce qu'il s'étoit promis, en demeura à la premiere faveur, & revint à la Valiere. De ſorte qu'on peut dire que la paſſion qu'il eût pour cette Princeſſe ne fut qu'une eſ-

pece de distraction à laquelle l'on ne sauroit donner le nom d'amour.

Quoy que Madame de la Valiere ne fût pas belle, il ne s'ensuit pas qu'elle ne crût l'être, car les Dames ont toûjours assez bonne opinion d'elles mêmes. Et comme les outrages qui attaquent la beauté sont des crimes qu'elles ne pardonnent jamais, il y a apparence qu'elle ne sçût rien de cette intrigue du Roy avec la Princesse de Monaco, ou que si elle en eût quelque connoissance, elle eut en même temps de fortes raisons qui l'obligerent à dissimuler. Ce qu'il y a de certain est, que les habiles gens regarderent cette avanture comme une marque prochaine de sa disgrace. Cependant sa Majesté en usoit avec elle comme à l'ordinaire; mais quelque belles que fussent les apparences, ceux qui se piquoient

de

de rafinement croyoient entrevoir qu'il y avoit du changement dans le cœur du Roy.

Le temps dévelopa cette conjecture, & les Dames qui se sentoient assez de mérite pour entreprendre sur les droits de Madame de la Valiere, plus attentives que les autres, commencerent à prévoir qu'il étoit temps de se remuër. Le Roy étoit jeune, & galant. Sa passion pour la Valiere qui n'étoit plus qu'un Squelette, duroit depuis plusieurs années, & il n'y avoit guére d'apparence qu'elle pût aller fort loin. D'ailleurs on remarquoit que ses visites n'étoient plus si frequentes, & de tout cela on concluoit que les maximes de l'amour devant changer aussitôt que l'intérêt le veut, c'est à dire, lorsque les yeux ne trouvent plus dequoy se satisfaire, le Roy ne devoit songer qu'à rompre peu à peu avec la Valiere.

Madame de Montespan étoit la premiere à tirer ces consequences. Elle apprit le contretemps arrivé à Lauzun, & se felicita beaucoup de ne luy avoir donné que des espérances. Cependant le commerce qu'elle avoit eu avec luy ne laissa pas de luy être avantageux. Le Roy étoit prévenu que ce Favory avoit le goût bon, quoy qu'il n'eût pas trouvé cela chez la Princesse de Monaco. Ce préjugé favorable luy fit venir l'envie d'examiner un peu de prés le merite & la beauté de Madame de Montespan, qu'il n'avoit étudiée jusqu'alors que fort superficiellement. Et comme les soûpirs usez sont quelque chose de fort ennuyeux pour un Prince qui veut profiter de la fleur de son âge, on remarquoit visiblement qu'il commençoit à se dégoûter de Madame de la Valiere.

On a raison de dire que l'a-

mour ne peut ſe cacher long-temps. Madame de Monteſpan qui étoit ſur les avis obſervoit le Roy avec ſoin. Et comme ſa paſſion mettoit tout à profit, elle expliquoit ſes actions, ſes œillades, ſes paroles, & en tiroit des ſoupçons, qui devenans tous les jours des veritez, luy diſoient qu'il étoit amoureux d'elle. Ces juſtes & agréables conſiderations la déterminerent à employer toutes ſortes de moyens pour tâcher de s'établir à la Cour; à quoy elle travailla avec d'autant plus d'application, qu'elle ſavoit qu'il n'eſt rien de tel que la préſence pour échauffer une paſſion naiſſante. Comme ſon imagination eſt extrémement feconde, elle n'eut pas beſoin d'une longue meditation. Elle avoit cent expediens en vûë, & la difficulté ne conſiſtoit plus qu'à choiſir le meilleur. Elle auroit bien voulu con-

conſulter quelque fidele Amie mais elle n'en trouvoit point en qui elle ſe confiât aſſez dans une affaire auſſi importante, dont le ſuccés dépendoit du ſecret. Il falut donc ſe déterminer d'elle même, & aprés y avoir bien ſongé elle conclud qu'elle ne pouvoit rien faire de mieux que de ſe rendre néceſſaire à Madame de la Valiere, & de s'inſinuer dans ſa confidence. Elle fit donc les avances néceſſaires; & comme la Valiere commençoit à s'appercevoir que le Roy la traitoit avec plus de froideur qu'à l'ordinaire, elle fut ravie de trouver une Amie de ce mérite, dans le ſein de laquelle elle pouvoit verſer ſon trop juſte déplaiſir. Ainſi l'une & l'autre ſe promettant de grands avantages d'une ſi agréable ſocieté, il y eut entre ces deux Dames un commerce trés particulier d'amitié, au moins apparente.

Elle

Elle étoit veritable du côté de Madame de la Valiere qui avoit de la droiture & de la sincerité, & qui étoit dans la bonne foy; mais il n'y avoit que dissimulation de la part de l'autre qui ne caressoit la Valiere que pour la trahir, & qui n'avoit pas le cœur fait pour aimer une Rivale, qu'elle regardoit comme le seul obstacle à son bonheur.

Le Roy qui commençoit à sentir qu'il avoit des dispositions à aimer Madame de Montespan, fut fort aise de cette nouvelle liaison. Il avoit le plaisir de la voir tous les jours chez Madame de la Valiere, qui en étoit charmée de son côté, parce qu'elle entroit adroitement dans tous ses intérêts, & qu'elle avoit pour elle une complaisance toute particuliere. Elle ne se contentoit pas de critiquer le Roy sur son indiférence, elle proposoit encore des

moyens pour l'en faire revenir ; ce qu'elle faiſoit d'autant plus volontiers qu'elle ne couroit aucun riſque, & qu'elle n'ignoroit pas qu'il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de racommoder des Amans lorſqu'ils commencent une fois à ſe dégoûter l'un de l'autre.

Les nouvelles paſſions ſont toûjours violentes. Le Roy, qui comptoit pour beaucoup la commodité de voir Madame de Monteſpan, alloit plus ſouvent chez la Valiere qu'il n'avoit accoûtumé ; & comme toutes choſes ont deux faces, & qu'elles paroiſſent bonnes ou mauvaiſes ſelon l'idée qu'on s'en fait, Madame de la Valiere prit d'abord ces nouvelles viſites pour ſon compte ; & croyoit en être redevable à Madame de Monteſpan. Elle la conſideroit à proportion du prétendu ſervice qu'elle s'imaginoit en recevoir. Mais elle

elle ne fut pas long-temps dans cette erreur. Elle fit enfin reflexion ſur la maniere dont le Roy en uſoit avec elle, dans le temps qu'elle avoit ſes veritables affections, & comparant le paſſé au préſent, elle conclud bien-tôt qu'il diſſimuloit, que la Monteſpan la trahiſſoit, que le Roy étoit mieux avec elle qu'elle n'avoit crû juſqu'alors, & qu'elle alloit être la victime de ſa credulité.

Une femme jalouſe a de bons yeux. Madame de la Valiere n'eût pas plûtôt formé ce ſoupçon, qu'elle ſe mit en devoir de l'éclaircir. Elle n'y réüſſit que trop bien pour ſon repos. Car les ayant obſervez de prés elle n'eut pas le moindre doute qu'on ne la trompât. Et comme la jalouſie eſt une paſſion fougueuſe & difficile à contenir, elle s'en plaignit obligeamment au Roy. Il luy répondit froidement qu'il

étoit trop ſincere pour l'abuſer plus long-temps ; qu'il étoit vray qu'il aimoit Madame de Monteſpan ; mais qu'il ne laiſſoit pas d'avoir pour elle tout l'amour qu'il devoit ; qu'il faiſoit pour elle des choſes dont elle avoit lieu d'être contente ; qu'il ne croyoit pas qu'elle dût deſirer rien de plus, & qu'elle étoit trop habile pour ne pas ſavoir qu'un Roy de ſon caractere n'aimoit pas à être contraint.

Une réponſe auſſi ſéche & auſſi dure, faite avec cét air d'autorité, jetta Madame de la Valiere dans un accablement qu'on ne peut exprimer. Elle pleura, elle ſe plaignit, & dans le vif ſentiment d'une douleur qui ne luy laiſſoit qu'à peine la liberté de parler, elle luy dit, Eſt-ce ainſi que vous m'aimez, & que vous perdez le ſouvenir d'une paſſion que vous deviez toûjours cherir ?

Vous ne m'écoutez qu'avec peine ; vous évitez mes regards accoûtumez au plaisir de voir les vôtres favorables. Ha ! Sire, souvenez vous que vous m'avez promis de m'aimer toute vôtre vie : Songez que ce que vous faites aujourd'huy est un manquement de foy que l'amour n'est pas capable de faire pardonner. Si les disgraces prévûës sont plus suportables que les autres, je ne devrois pas tant m'allarmer de la mienne que je prévois depuis long-temps. Dequoy sont devenus, Sire, les éloges que vous me donniez autrefois ? Si vous m'avez tendrement aimée, comment pouvez-vous selon vos principes, *vous empêcher de m'aimer toûjours* ? Car c'est ainsi, Sire, que vous rasseuriez autrefois celle que vous abandonnez aujourd'huy, & c'est par ces bel-

les paroles que vôtre Majeſté tâchoit à diſſiper la trop juſte crainte que j'avois de vous perdre. Vous n'étes plus perſuadé, Sire, qu'il *n'y a que mon cœur au monde qui ſoit capable d'aimer comme vous voulez l'être.* Vous ne craignez plus qu'un autre que moy *n'aime plus vôtre Couronne que vous même*, & que *la vanité de voir un Roy à ſes pieds ne luy faſſe plus de plaiſir, que la violence de vôtre Amour ne luy inſpire de tendreſſe.* Je ſuis bien aiſe, Sire, de pouvoir fonder mes juſtes plaintes ſur les propres paroles de vôtre Majeſté, & de luy dire, qu'encore *que mon eſprit n'ait point changé, le vôtre n'a pas laiſſé de le faire.* L'amour eſt juſte, Sire, & tôt ou tard il me vengera de vôtre infidélité.

Tout cela ne fut pas capable

d'at-

d'attendrir le Roy. Son party étoit pris, & il l'interrompit pour luy dire en un mot, que si elle vouloit qu'il coutinuât à l'aimer, elle ne devoit exiger de luy que ce qu'il voudroit luy donner de son pur mouvement; qu'il souhaitoit au reste qu'elle vécût avec Madame de Montespan comme elle avoit fait jusqu'alors, & finit par la ménacer de prendre d'autres mesures, en cas qu'elle fît à cette Dame quelque chose de désobligeant.

Madame de la Valiere, qui est la meilleure ame du monde, paya d'obéïssance, & regarda la volonté du Roy comme la régle de la sienne. Elle vécût avec Madame de Montespan d'une maniere qu'on ne devoit point vraisemblablement espérer d'une Rivale. Et comme personne ne doutoit alors que le Roy ne fut dégoûté de la Valiere,

& qu'il ne ſongeât à rompre tout à fait avec elle, & à ſe donner tout entier à Madame de Monteſpan. Tout le monde admira ſa douceur & ſa ſoûmiſſion.

Madame de Monteſpan qui comme la Fiancée du Roy de Garbe,

Avoit paſſé par pluſieurs mains
Avant de tomber en la bonne.

Ravie de ſon bonheur, & voulant le conſerver, rompit tout à fait avec ſon Epoux, & eut de grands démêlez avec luy. Et comme le Roy eſt un Amant délicat, & qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à partager avec un Mary les faveurs d'une Maîtreſſe, il réſolut d'éloigner Monſieur de Monteſpan, & luy offrit pour cet effet de grands emplois. Mais ce Seigneur refuſa tout, & ne voulut pas devoir ſon élevation

à ſon infamie. J'ay toûjours oüi parler de ce Seigneur comme d'un homme d'un trés-bon caractere, & je ne ſaurois m'empêcher de faire ici une petite digreſſion au ſujet d'une converſation qu'il eut avec un Milord Anglois nommé, ſi je ne me trompe, le Duc de Caſtelmaine, qui étoit alors en France, & qui étoit dans le même cas que Monſieur de Monteſpan.

Ces deux Seigneurs s'étant rencontrez chez Monſieur le Duc de Crequi, Monſieur de Monteſpan qui étoit un homme ferme, & nommant les choſes par leur nom, ſe mit à déclamer contre les Femmes galantes. La matiére étoit riche, & comme il avoit beaucoup d'eſprit, vous pouvez croire qu'il dit bien des choſes, & qu'il ne manqua pas de s'en faire l'application. Il étoit bien aiſe de publier le premier

ſon avanture, & d'en parler d'une maniere qui fit voir, que s'il n'étoit pas aſſez puiſſant pour ſe faire faire raiſon, il avoit du moins aſſez d'honneur & aſſez de fermeté pour ſe plaindre hautement d'une injuſtice qui violoit les droits naturels. C'eſt une étrange bizarrerie, dit-il, de faire dépendre l'honneur des Maris de la chaſteté de leurs Femmes. Eſt-ce une choſe dont ils ſoient les Maîtres? Un Général d'Armée prend la fuite, ſes Troupes ſont défaites par ſa mauvaiſe conduite & par ſa terreur panique, cette lâcheté eſt perſonnelle, le coupable en ſouffre la honte, & ſa faute ne retombe point ſur les Officiers qui ſont ſous ſon commandement. Mais ma Femme galantiſe, je n'y contribuë ni de mon conſentement ni de mes conſeils; au contraire je l'empêcherois ſi je pouvois. Cepen-

pendant la honte de ſon action rejaillit ſur moy.

Caſtelmaine qui n'étoit pas de ce ſentiment, ou qui croyoit du moins qu'il ne devoit pas l'être pour ſon repos, ſe crût obligé de répondre. Pardonnez moy, Monſieur, luy dit-il, ſi je prens la liberté de vous contredire. Je croy que vous vous trompez; car je ne vois pas qu'un homme ſoit moins eſtimé par les gens raiſonnables, parce qu'il a une Femme qui ne ſe pique pas d'une extrême délicateſſe ſur ce que le Sexe appelle honneur. On devroit le faire, repliqua Monteſpan, mais on fait tout le contraire, & l'uſage autoriſe cette injuſtice, comme vous pouvez vous en convaincre par le vilain nom qu'on donne à un Mary dont on ſait que la Femme n'eſt pas chaſte, & qui eſt ſans contredit la plus gran-

de de toutes les injures. Je veux bien vous dire, Monſieur, ſi vous ne le ſavez pas, répartit Caſtelmaine, que je ſuis dans le même cas que vous, & qu'encore que Madame de Caſtelmaine ſoit entre les bras de nôtre bon Roy, je ne m'en crois pas moins honnête homme. Il n'y a qu'à regarder les choſes d'un certain côté pour y trouver du repos & de la douceur. Une délicateſſe ſi rafinée eſt incommode, on n'en a que le chagrin de reſte, & l'on devient la victime d'une humeur ſi pointilleuſe. Quand nôtre bon Roy voudra me rendre Madame de Caſtelmaine, je la reprendray avec auſſi peu de ſcrupule, que ſi elle étoit veuve du meilleur de mes Amis; ſuppoſé que je trouve quelque utilité à la reprendre. Croyez m'en, Monſieur, les Maris ſe doivent en tel cas la meilleure

partie

partie de leur tranquilité; & je ſuis de l'avis de cet Illuſtre Romain, qui diſoit qu'il ne faut rien croire que ce qu'on voit, & qu'il ne faut voir que le moins qu'on peut. Ne faites-vous point de diférence entre les Rois & les autres hommes? & ſi les Rois ſont les Maîtres de tout, ne doivent-ils pas l'être auſſi des Femmes? Si vous, qui déclamez tant contre Madame de Monteſpan, aviez la liberté de vous remarier, croyez vous qu'un autre vous donneroit plus de ſatisfaction? Les Mariages ſont comme autant de jeux de Blanque, où le hazard préſide également, & les plus habiles choiſiſſent les Femmes à yeux fermez. Ces ſentences ſont doctes, réprit Monſieur de Monteſpan, & vôtre moderation eſt ſans doute fort grande. Mais, Monſieur, vous me permettrez s'il vous plait de n'en

profiter pas. Nos ſentimens ſont auſſi differens que nôtre conduite. Vous avez fait de Madame de Caſtelmaine ce que Caton d'Utique fit de ſa Martia, c'eſt à dire que vous l'avez prêtée. Il n'en eſt pas de même de moy. On m'enleve Madame de Monteſpan, & je ſuis en droit de me plaindre. *Volenti non fit injuria*: ſi j'avois fait comme vous, je parlerois comme vous; je ſerois auſſi content que vous l'étes, & je me ſervirois de vos belles idées pour faire l'éloge du Cocuage. Je diſtinguerois comme vous entre les Rois & les autres hommes, & je conſentirois de bon cœur que leurs Etats fuſſent autant de Serrails, où ils n'euſſent qu'à jetter le Mouchoir à celle qui leur plairoit le plus. Il n'en eût pas demeuré là, ſi le Duc de Crequi ne l'eût interrompu, pour luy dire, que ſon

ſon reſſentiment étoit un peu trop violent, & qu'il falloit parler des têtes Couronnées avec plus de moderation. Monſieur étant entré comme Monſieur de Crequi finiſſoit, on ſe mit à parler de choſes indifferentes, qui ſeroient ici hors d'œuvre. Ainſi nous n'en dirons pas davantage, & nous irons retrouver nos Rivales.

Les Courtiſans qui ſuivent toûjours le vent de la faveur, & qui ſemblables aux Daims ſe ſéparent incontinent de celuy que les Chaſſeurs ont bleſſé, n'eurent pas plûtôt démelé l'amour que le Roy avoit pour Madame de Monteſpan, qu'ils commencerent à l'encenſer. Chacun travailloit à l'envy à s'inſinuer dans ſon eſtime. Et comme elle avoit beaucoup d'eſprit & beaucoup d'ambition, elle fit des honnêtetez à toutes mains, & tâcha de ſe faire le plus d'Amis qu'il luy

fut

fut possible. Madame de la Valiere moins ambitieuse & plus desinteressée n'en avoit pas usé de même. Elle n'avoit jamais été à charge au Roy, & jamais Maîtresse ne luy a moins coûté. Car pour faire connoître au Roy qu'elle l'aimoit sans interêt, elle ne luy avoit jamais demandé aucune faveur, ni pour elle ni pour ses Amis. Sa disgrace étant donc alors publique chacun se fit un devoir de s'éloigner de la malheureuse. Son déplaisir fut aussi violent que son amour l'avoit été. Elle s'en plaignit au Maréchal de Grammont, qui luy dit avec ses manieres enjoüées, que *pendant qu'elle avoit sujet de rire, elle auroit bien fait de faire rire les autres, & qu'aujourd'huy qu'elle avoit sujet de pleurer, elle ne devoit pas exiger que les autres pleurassent avec elle.*

Madame de la Valiere résolut enfin

enfin de faire un dernier effort, ſoit qu'elle eût encore quelque rayon d'eſpérance, ou qu'elle crût diminuer ſon déplaiſir en ſe plaignant, & envoya ce Sonnet au Roy.

SONNET.

Tout ſe détruit, tout paſſe, & le
cœur le plus tendre,
Ne peut d'un même objet ſe contenter toûjours.
Le paſſé n'a point eu d'éternelles amours,
Et les ſiecles ſuivans n'en doivent point attendre.

La conſtance a des Lois qu'on ne veut point entendre.
Des deſirs d'un grand Roy rien n'arrête le cours:
Ce qui plait aujourd'huy déplait en peu de jours;

Son

Son inégalité ne sauroit se comprendre.

Tous ces défauts, grand Roy, font tort à vos vertus ;
Vous m'aimiez autrefois, mais vous ne m'aimez plus :
Mes sentimens, hélas! diférent bien des vôtres!

Amour à qui je dois & mon mal & mon bien,
Que ne luy donnez-vous un cœur comme le mien,
Ou que n'avez vous fait le mien comme les autres.

Ce Sonnet fut trouvé fort bon. Le Roy le loüa publiquement: n'étoit-ce pas assez pour le faire admirer ? Cependant il n'apporta aucun changement dans les affaires de son Auteur, & tout ce que Madame de la Valiere en eut, fut de nouvelles asseurances qu'il

qu'il auroit toûjours de l'estime pour elle. Se voyant donc ainsi abandonnée, elle se résolut de quitter la partie, de laisser sa Rivale en possession de son Amant, & d'aller finir ses jours dans un Convent. Elle choisit celuy des Carmelites, au Fauxbourg St. Jaques à Paris, où elle prit l'habit de Religieuse quelque temps aprés. Ce fut le 2. de Juin de l'an 1674. Et où elle a vecû depuis dans une grande humiliation, avec toutes les apparences d'une pénitence sincere.

On a parlé fort diversement de sa retraite. Les uns ont dit qu'elle s'est fait honneur de sa nécessité, & ont regardé sa dévotion comme une suite de son dépit & de son amour. Les autres plus charitables & moins décisifs ont crû qu'elle avoit agi par un motif plus loüable & plus saint, & luy ont fait faire ces vers, ou les ont fait pour elle.

Deux

Deux grands Rois pour m'avoir ſirent un jour la Guerre ;
Le premier l'eſt du Ciel, l'autre l'eſt de la Terre.
Le Roy du Ciel Vainqueur m'a conduit en ce lieu.
O bonheur ſans pareil ſur la Terre & ſur l'Onde!
D'amante que j'étois du plus grand Roy du monde,
Je me vois aujourd'huy l'Epouſe du grand Dieu.

Le temps qui dévelope toutes choſes a fait voir les veritables ſentimens de Madame de la Valiere. Elle a été de bonne foy dans toute ſa conduite. Elle a eu ſes foibleſſes comme les autres. Mais je ne vois rien de plus beau que les ſuites de ſa converſion. Quelque temps aprés ſa diſgrace, & avant ſa retraite, elle tomba malade d'une dangereuſe maladie, dont on crût qu'elle ne re-

reviendroit pas. Elle languit long temps, & s'étant enfin relevée, sa disgrace, sa maladie, & l'idée de ses pechez, luy firent faire de si serieuses réfléxions sur la vanité & sur l'incertitude de la vie humaine, qu'elle se donna toute entiere à la méditation, & écrivit pour son usage particulier un petit Traité, qu'une Dame de consideration de ses intimes Amies, trouva moyen d'avoir en Manuscript, & qui fut imprimé à Paris en 1680. sous le titre *de réfléxions sur la misericorde de Dieu.* Ceux qui voudront se donner la peine de lire ce petit Livre seront convaincus qu'il est difficile de mieux parler de la misericorde de Dieu, du neant & de la vanité de la creature. Elle y témoigne un sensible déplaisir de ses dereglemens, & demande à Jesus-Christ, *comme la Samaritaine, une goutte de cette eau divine avec laquelle*

quelle il étancha tout d'un coup dans son ame la source & la soif du peché. Elle le prie sur tout de la regarder comme la Madelaine de l'Evangile, & luy donner la même pénitence. Et dans un autre endroit elle s'exhorte elle même en ces termes : *Que je ne me flâte point d'être morte à mes passions, pendant que je les sens revivre plus fortement que jamais dans ce que j'aime plus que moy-même, (elle parle du Roy) & d'autant plus dangereusement que mon amitié, qui semble vouloir me les justifier, m'empêche d'écouter ma raison, & de suivre les saintes inspirations de la grace de mon Dieu.*

Il faudroit copier tout ce petit Livre si l'on vouloit parler de tout ce qu'il y a de touchant, & de propre à donner une juste idée d'une pénitence sincere. Ainsi on n'en dira pas davantage,

& on y renvoye le Lecteur. Peut-être même n'en a t-on que trop dit pour être accusé de mêler mal à propos les choses saintes avec la galanterie. Revenons à la retraite de Madame de la Valiere.

Il est certain que le Roy & Madame de Montespan avoient chacun leurs raisons d'en être bien aises, car enfin la présence d'une Maîtresse abandonnée étoit un objet désagréable, qui reprochoit au Roy son inconstance, & la violation des promesses qu'il luy avoit faites de l'aimer toute sa vie. Et Madame de Montespan, qui connoissoit l'esprit & le mérite de sa Rivale, se voyoit par ce moyen delivrée de la peur qu'elle avoit qu'elle ne la suplantât.

Malgré la retraite de Madame de la Valiere, & la pieté qu'elle faisoit paroître dans son Convent,

vent, on ne laiſſa pas de mettre ſur ſon compte la plûpart des intrigues qui ſe firent alors pour ruiner la Monteſpan dans l'eſprit du Roy. Quelque ſoin qu'elle eût de ſe faire des Amis, comme elle étoit naturellement fiere, & qu'elle comptoit un peu trop ſur ſa bonne fortune, elle déſobligea quelques perſonnes du premier rang, qui avoient l'oreille du Prince, & qui penſerent la perdre. Elles commencerent par répreſenter au Roy que Madame de Monteſpan ne répondoit pas comme elle devoit à l'amour dont ſa Majeſté l'honoroit; & pour le prouver on diſoit qu'en telle & telle occaſion, (on marquoit le temps) elle n'avoit pas eu aſſez de deférence.

Quoi que ces conſidérations ne convainquiſſent pas tout à fait le Roy, cependant les choſes furent dites de maniere, qu'on

crût

crût que ſon eſprit étoit ébranlé. La conjonɛture étant donc favorable, on réſolut d'en profiter, & de prouver demonſtrativement au Roy, que ſa Maîtreſſe étoit indigne de l'honneur qu'il luy faiſoit. La mauvaiſe foy d'une ſuivante en facilita les moyens. Cette fille ayant été gagnée remit un Billet de Madame de Monteſpan. Mais comme il ne diſoit pas aſſez tout ſeul, on y fit une petite addition, & l'on contrefit ſi bien l'écriture, qu'il étoit difficile que la choſe ne réüſſit à ſouhait, que le Roy ne donnât dans le panneau, & qu'il ne reconnût que ſa Maîtreſſe le trahiſſoit. Ce Billet fut donné au Roy comme un papier trouvé par hazard: Il le lût, & ne connut aucune diférence dans les caraɛteres. L'addition qu'on y avoit faite toute équivoque qu'elle étoit, ne laiſſa pas de fraper d'abord le Roy, qui voulut s'en éclair-

éclaircir ſur le champ. Pour cet effet il ſe rendit à l'apartement de Madame de Monteſpan, qu'il trouva liſant un livre de galanterie nouvellement ſorty de deſſous la preſſe. Quoy ! Madame, luy dit-il, d'un air mépriſant, & d'un ton qui marquoit la mauvaiſe aſſiéte de ſon eſprit, en étes vous encore à ces Bagatelles ? Ce ſont des Bagatelles en effet, répondit Madame de Monteſpan, où il n'y a rien de ſolide. Mais, Sire, d'où nous vient la joye & la triſteſſe, n'eſt-ce pas des ſonges où des viſions d'autruy ? Je ſay que ces ſortes de productions ſont de peu de fruit, & cependant je ſuis aſſez foible pour m'y laiſſer prendre. Il y a quelques endroits aſſez bien touchez, & ſur tout j'y ay trouvé la deſcription de l'infidélité d'une Amante, qui m'a paru ſi bien écrite, que je n'ay pû m'empêcher de pleurer le malheur

heur de l'Amant. Je ſuis, ſurpris, répartit le Roy, qu'une choſe ſi familiere à vôtre ſexe ait pû vous cauſer de l'émotion. Il pouſſa la converſation ſur ce ton là, & la pouſſa ſi loin que Madame de Monteſpan ne douta pas qu'il n'eût quelque choſe en tête. Mais comme elle ne pouvoit pas pénétrer ce myſtere, elle ſe contenta de répondre en termes généraux. Ce n'eſt pas un Prince fait comme vous, Sire, qui doit craindre l'infidélité du Sexe. Un mérite comme le vôtre doit ſe mettre au deſſus de ces allarmes. Je l'ay crû de même juſqu'ici, réprit le Roy. Mais à preſent il faut que je décompte, & que je reconnoiſſe qu'on s'équivoque ſouvent lorſqu'on ne juge des gens que par les apparences. Madame de Monteſpan qui ne ſe reprochoit rien, fut ſurpriſe d'entendre parler le Roy de cette ma-

niere. Et comme elle ne ſavoit dequoy il s'agiſſoit, elle répondit par toutes les nouvelles marques de tendreſſe que l'amour le plus paſſionné pût luy fournir; & ſes larmes venant là deſſus à ſon ſecours, déſarmerent la colére de ſon Amant, & luy inſpirerent de la tendreſſe. Le Roy, qui eſt naturellement bon & ſenſible pour ce qu'il aime, en demeura là, & revint ſans avoir eu l'éclairciſſement qu'il s'étoit propoſé, perſuadé qu'il étoit par le témoignage de ſes yeux de l'innocence de ſa Maîtreſſe. Il ſe contenta, pour luy éparger le chagrin d'un long examen, de gliſſer le Billet fatal dans ſa poche.

L'état d'incertitude eſt le plus cruel de tous les Etats: mais heureuſement cette Belle n'y fut pas long-temps; car le Roy ne fut pas plûtôt ſorty, que voulant prendre ſon Mouchoir pour eſ-
ſuyer

eſſuyer les larmes que l'amour luy faiſoit verſer en abondance, elle vit tomber à ſes pieds le funeſte Billet qui cauſoit ſon déplaiſir. Elle le ramaſſa, l'ouvrit, le lût, & reconnut d'abord la malice de ſes Ennemis. Elle étoit trop habile pour ne pas juger qu'il étoit capital de ne pas laiſſer le Roy dans les fâcheux préjugez où il étoit. Elle alla donc le trouver ſans perdre de temps; luy fit remarquer les malignes additions de ſes Ennemis, & fit enfin ſi bien qu'elle ſe juſtifia entierement. Le Roy qui auroit été fort fâché de la trouver coupable, fit tout ce qu'il pût pour la conſoler, luy dit mille choſes obligeantes, & promit de ne rien croire à l'avenir de tout ce qui luy ſeroit deſavantageux. Vous pouvez croire qu'elle ne manqua pas de profiter de ce retour, &

d'apostropher comme il falloit les médisans & la médisance.

On fit tout ce qu'on pût pour déterrer les Auteurs de la Fourberie. Mais on n'en pût jamais venir à bout. On avoit fait passer si habilement le Billet entre les mains du Roy, que tout se reduisoit à de legeres conjectures. Chacun raisonnoit à sa mode. Les uns croyoient que c'étoit un coup de Madame de la Valiere, qui dans les austeritez de la vie solitaire ne laissoit pas d'avoir encore de la sensibilité; les autres soupçonnoient une des Dames de la Reine, & les autres enfin renvoyoient la Bale aux Amis du Marquis de Lauzun.

Louïse Françoise de la Baume le Blanc, Duchesse de la Valiere & de Vaujour, Fille de Laurent de la Baume le Blanc, & de Françoise le Prévot, eut deux Enfans du Roy. Le premier fut

Made-

Mademoiselle de Blois, & l'autre le Duc de Vermandois. Celuy-ci étoit un Prince de grande espérance. Il mourut jeune, & fut généralement regretté de tout le monde. On dit qu'il se trouva à cette fameuse débauche qui fit tant de bruit à la Cour, & dont il fut la malheureuse victime.

Mademoiselle de Blois, qui vit encore, fut mariée au Prince de Conty. Le Roy avoit promis à ce Prince en le mariant le Gouvernement de Languedoc, qu'on ne luy donna pas. Comme ce Gouvernement étoit une des conditions de son Mariage, il pria Monseigneur d'en parler au Roy, & de luy répresenter le chagrin qu'il avoit de se voir privé d'un bien que sa Majesté luy avoit solemnellement promis. Monseigneur qui aimoit avec justice Monsieur le Prince de

Conty, ſe chargea volontiers de la commiſſion. Mais il n'eut pas ſujet d'être content de ſa négotiation, car le Roy luy répondit froidement qu'il avoit diſpoſé de ce Gouvernement en faveur du Duc du Maine. Monſeigneur ſe retira fort mal ſatisfait de la reception du Roy, & du peu de cas qu'il avoit fait de ſa médiation. Quoy que ce Prince ſoit fort ſage & fort reſervé, il ne pût être Maître de ſon reſſentiment. Car on dit qu'ayant rencontré dans l'Anti-Chambre le Prince de la Roche Sur-Yon, il luy dit d'un air aſſez émû, le Gouvernement de Languedoc, Monſieur, n'eſt pas pour le Prince de Conty. Il n'y a de faveurs que pour les Bâtards.

Le Prince de Conty ſe voyant trompé de cette maniere, parla aſſez haut de ſon mécontentement. Mais tout cela ne luy ſer-

vit

vit de rien, & luy attira de nouvelles affaires. Son dépit & son chagrin augmentant tous les jours par la vûë de ceux qui en étoient la cause, ses meilleurs Amis luy conseillerent de quitter la Cour. Il suivit ce Conseil d'autant plus volontiers, qu'il l'avoit déja pris de luy même. Il passa donc en Allemagne accompagné des Princes de la Roche Sur-Yon, de Turenne, & de Commercy, d'un des Fils du Marquis de Louvois, & de plusieurs autres; vint à Vienne, & se rendit de là en Hongrie avec sa compagnie à dessein d'y faire la Campagne. Le départ de ces Princes qui alloient servir les Ennemis de la France, fit d'autant plus de bruit à la Cour, qu'il étoit fort extraordinaire qu'un voyage de cette importance se fît sans la permission du Roi dans une conjoncture si délicate. Cependant comme tout ce qu'il y avoit

de considerable à la Cour avoit interêt dans cette affaire, & que Monsieur de Louvois luy même, qui étoit alors le tout puissant, ne vouloit pas perdre son Fils, il répréfenta qu'il falloit prendre la chose methodiquement ; qu'on ne pouvoit la pousser sans causer de grands troubles, & sans diviser toute la Cour; & enfin il fit si bien qu'il fut résolu qu'on souffriroit sans dire mot un mal auquel il n'étoit pas possible de remedier.

La premiere chose que ces Princes firent aprés leur arrivée à Vienne, fut de songer aux moyens d'entretenir une correspondance reglée avec leurs Amis, qu'ils ne vouloient pas commettre au ressentiment de la Cour. Les Lettres des Princes du Sang & des premiers du Royaume se portent d'ordinaire au Bureau du grand Maître des Postes, qui a soin

de

de les envoyer à leur adreſſe. Monſieur de Louvois étoit alors grand Maître des poſtes ; & comme ce Miniſtre leur étoit ſuſpect, ils trouvoient de trop grands inconveniens à faire paſſer leurs Lettres par ſon Canal.

Ils furent fort embaraſſez ſur le party qu'ils devoient prendre. Pluſieurs expediens furent propoſez ; mais on trouvoit du péril par tout. A la fin le Prince de Conty ſe leva, & dit, qu'il ne trouvoit rien de meilleur que d'envoyer un page *incognito*, qui rendroit les Lettres en main propre, & qui en apporteroit les réponſes. Cet avis fut goûté, & il fut réſolu qu'on en paſſeroit par là. Le page fut donc dépêché, & vint à Paris tout chargé de Lettres, qu'il rendit en main propre ſelon ſes ordres. Mais ſoit qu'il ne joüât pas bien ſon rôle, ou que les Princes euſſent confié

leur ſecret a des gens qui en avoient abuſé, le Roy fut averty de cette manœuvre, fit ſuivre le Page de prés, & donna ordre de l'arrêter à Strasbourg comme il s'en retournoit avec ſes réponſes.

Cet ordre fut executé, le Page fut arrêté, les Lettres qu'il portoit furent ſaiſies, & raportées à la Cour. Le Roy ayant ces Lettres conſulta Monſieur de Louvois & Madame de Maintenon ſur ce qu'il devoit faire au ſujet de ces papiers. Ils luy conſeillerent d'en uſer comme fit Ceſar de la Caſſete qui fut trouvée aprés la bataille de Pharſales, c'eſt à dire de les brûler ſans les ouvrir. Mais le Roy ne fut pas de leur avis. Sa curioſité l'emporta, & il voulut abſolument que les paquets fuſſent ouverts. Il fut puni de ſa curioſité, car il y trouva cent traits de Satire dont il eut un chagrin trés ſenſible. Voicy

l'ex-

l'extrait de quelques unes de ces Lettres.

LETTRE

De la Princesse de Conty au Prince son Epoux.

Depuis vôtre départ il ne pleut icy que du chagrin. Nôtre Campagnard se divertit toûjours avec sa vieille &c. On ne parle non plus de plaisir que si l'on étoit dans un désert. Le reste étoit des amitiez. Et par apostille elle luy parloit d'une chanson nouvellement faite sur l'air, *la Machine qui est sur le Rhin, &c.*

Qu'il soit malade ou bien guéry,
Qu'il soit Amant, qu'il soit Mary,
De sa Chimére décrepite;

Qu'il soit Guerrier ou faineant,
Qu'il soit dévot, ou hipocrite,
Tout cela m'est indiférent.

Le Cardinal de Boüillon écrivoit au Prince de Turenne son Neveu, & plaisantoit aux dépens du Roy & de Madame de Maintenon, & disoit que ce Prince *vouloit l'épouser par conscience, & recevoir la benediction nuptiale de la Bouche de son Eminence.* Il luy parloit ensuite de la disgrace du Marquis de Crequi comme d'un évenement qui faisoit grand bruit. Il y ajoûtoit plusieurs réfléxions piquantes, & loüoit la moderation & la patience de Monseigneur. Ce Cardinal ne demeura pas long-temps impuni, car le Roy le relegua bien tôt aprés.

La disgrace du Marquis de Cre-

Crequi venoit d'une Lettre qu'il avoit écrite à Monſeigneur ſur la Maladie du Roy, & dans le temps qu'on ne croyoit pas qu'il en revint. Voicy ſes propres termes : *Je me rejouïs d'apprendre que la Maladie du Roy va de pis en pis, & qu'il ſe diſpoſe à vous faire place. J'eſpére que nous ſerons bien tôt en état de nous venger de nos Ennemis*, &c. Cette Lettre fut interceptée, & miſe entre les mains du Roy, qui fit venir le Duc de Crequi, & luy fit à peu prés la même queſtion que le Prophete Nathan fit autrefois au Roy David, aprés qu'il eut commis adultere avec Berſabée, & fait tuër Urie ſon Epoux ; c'eſt à dire qu'il luy demanda quelle punition meritoit un homme qui avoit écrit à Monſeigneur telle & telle choſe. Le Duc de Crequi répondit ſans marchander qu'il n'y

avoit point de grace pour un tel homme, & qu'il méritoit la mort. Aprés cette réponſe le Roy tira la Lettre de ſon Fils, & dit en la luy donnant, je ne ſuis pas ſi cruel que vous, Monſieur le Maréchal. La clémence ſied bien aux grands Rois, je veux comme Auguſte vaincre mes Ennemis à force de bienfaits, & je me contente de condamner vôtre Fils à ſortir du Royaume. Portez luy en l'ordre de ma part, & qu'il s'en aille au plûtôt.

Le Roy n'en pouvoit revenir contre la Princeſſe de Conty, qui craignit tellement les effets de ſon reſſentiment, qu'elle employa toutes choſes pour faire ſa paix. Madame de Maintenon, qui eſt habile, & dont l'eſprit & la grandeur d'ame ſont au deſſus de ces petits traits de mediſance, dont elle ſait toûjours profiter,

luy

luy rendit de bons services par pure générosité, & fit en sorte que le Roy luy pardonna, à condition que la Princesse rentrât dans son devoir, & vint demander pardon à sa Majesté. Ce qu'elle fit à genoux, & les larmes aux yeux. Bien des gens ont crû que cette affaire a été cause que le Roy n'a jamais voulu que cette Princesse se soit remariée.

Les autres Lettres étoient remplies de pareilles plaisanteries & de quelques nouvelles de peu d'importance qui seroient icy hors d'œuvre. Comme on n'a eu dessein que de parler icy des Amours du Roy & de Madame de la Valiere, je ne diray rien du retour de ces Princes en France, non plus que de la destinée du Page ; Ces circonstances étant trop remarquables pour être oubliées par les Historiens du temps.

FIN.

